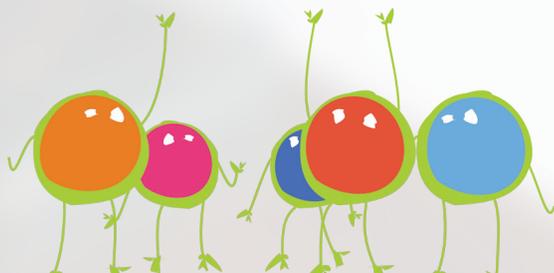


*Recueil de nouvelles*



# Nouvelles du travail

Janvier 2013 - Tome 7



## SOMMAIRE

|   |  |
|---|--|
| <i>PREFACE</i> .....  | 3  |
| <i>AVANT-PROPOS</i> .....                                     | 6  |
| <i>Un refus poli</i> .....                                    | <i>1<sup>er</sup> prix du concours</i> ..... 8   |
| <i>Le planeur</i> .....                                       | <i>2<sup>ème</sup> prix du concours</i> ..... 15 |
| <i>Infortune</i> .....  | <i>3<sup>ème</sup> prix du concours</i> ..... 19 |
| <i>À l'ancre</i> .....  | 23   |
| <i>Age d'or et tête de bois</i> .....                         | 27   |
| <i>Appelez-moi Conchita</i> .....                             | 33   |
| <i>Arsenic et vieilles machines</i> .....                     | 38   |
| <i>Candidat idéal</i> .....                                   | 41   |
| <i>Ce poste est fait pour moi</i> .....                       | 46   |
| <i>Contrat à durée déterminée</i> .....                       | 51   |
| <i>Dégradant qu'ils disent</i> .....                          | 56   |
| <i>Desperate working wife</i> .....                           | 61   |
| <i>Désobéir</i> .....   | 66   |
| <i>En mode essorage</i> .....                                 | 71   |
| <i>Fleur de bitume</i> .....                                  | 75   |
| <i>Il était une fois... Marianne, auxiliaire de vie</i> ..... | 79   |
| <i>Jeux de mots</i> .....                                     | 84   |
| <i>L'homme aux cent qualités</i> .....                        | 88   |
| <i>L'odeur du bois</i> .....                                  | 92   |
| <i>La bête</i> .....  | 96   |
| <i>La boîte à camembert</i> .....                             | 100  |
| <i>La dépression du psychiatre</i> .....                      | 103  |

|  |   |
|--|---|
| <i>Le bénéfice second</i> .....          | 108   |
| <i>Le « docteur » et la petite</i> ..... | 112   |
| <i>Le grain de l'ivresse</i> .....       | 116   |
| <i>Le Plaintorium</i> .....              | 121   |
| <i>Le projet</i> .....                   | 125   |
| <i>Le rire des abeilles</i> .....        | 129   |
| <i>Les tirés à part</i> .....            | 133   |
| <i>M. RICHARD, Ferronnier</i> .....      | 138   |
| <i>Obsession photocopique</i> .....      | 142   |
| <i>Paul emploi</i> .....                 | 145   |
| <i>Quand je serai grand !</i> .....      | 148   |
| <i>Rendez-vous</i> .....                 | 153   |
| <i>Sens en éveil</i> .....               | 155   |
| <i>Si seulement</i> .....                | 159   |
| <i>Terminus</i> .....                    | 163   |
| <i>Terrain de vie</i> .....              | 167   |
| <i>Tourner la page</i> .....             | 172   |
| <i>Transparence</i> .....                | 175   |
| <i>Une journée faste</i> .....           | 180   |
| <i>Waterloo</i> .....                    | 185   |
| <i>A.V.S.</i> .....                      | <i>1<sup>er</sup> prix du concours 2006</i> ..... 190 |
| <i>Laisser battre doucement</i> .....    | <i>1<sup>er</sup> prix du concours 2007</i> ..... 194 |
| <i>Sous surveillance ?</i> .....         | <i>1<sup>er</sup> prix du concours 2008</i> ..... 198 |
| <i>Le pain de tous les jours</i> .....   | <i>1<sup>er</sup> prix du concours 2009</i> ..... 204 |
| <i>Camarade Nollin</i> .....             | <i>1<sup>er</sup> prix du concours 2010</i> ..... 210 |
| <i>L'entretien</i> .....                 | <i>1<sup>er</sup> prix du concours 2011</i> ..... 214 |

## PREFACE

J'ai accepté avec plaisir et sans hésitation d'être Président du jury parce que le thème du travail me passionne et que le travail, pour le meilleur ou pour le pire, même s'il ne rend pas heureux, est un des rares moyens d'unir tout le corps social.

Quand j'ai reçu le paquet contenant les 124 nouvelles, j'ai pris conscience du gros travail que j'allais devoir fournir pour juger celui des autres ! En réalité, j'avoue avoir été extrêmement surpris par la qualité d'ensemble des écrits que j'ai eu à noter. La plupart des nouvelles m'ont ému. La très large majorité était d'excellente facture. Et c'est avec beaucoup d'attention que j'ai lu ces textes courts, denses, parfois teintés d'humour, et souvent imprégnés, hélas, de souffrances ou d'appels au secours à peine voilés. Ce cru 2012 des *nouvelles du travail* m'a frappé par trois caractéristiques.

Tout d'abord, il en émerge une vision souvent noire du milieu professionnel. Oui, le travail, dans notre société moderne, aseptisée et protégée, reste labeur, corvée ou peine pour beaucoup des auteurs qui ont soumis leurs pages au jury de l'ARACT. Certaines histoires succombent même au désespoir, comme si la crise était avant tout une crise du travail. Ensuite, un thème sert de fil conducteur à plusieurs récits : la peur. La peur de ne pas trouver un travail, et donc de rester au chômage. La peur de ne pas trouver un travail qui plaise, et donc d'occuper, toute sa vie, un poste ennuyeux. La peur, quand on a un travail, de le perdre. La peur quand on perd son travail, de ne pas en retrouver un. Enfin, un sujet, déjà observé dans les éditions précédentes de ce concours de nouvelles, revient sans cesse : la différence qui perdure entre les hommes et les femmes au travail. On sait qu'en moyenne, dans notre pays qui revendique pourtant l'égalité, les salaires des femmes sont près de 20% inférieurs à ceux des hommes. Mais au-delà de la rémunération, ce qui frappe en lisant ces histoires imaginaires ou vécues, ce sont les moindres conditions de travail des femmes. Beaucoup d'auteurs ont mis en avant les sollicitations

sexuelles, quand ce n'est pas le harcèlement, dont est victime la population active féminine. On ressort de ces narrations en se disant qu'il ne fait pas bon être une femme dans beaucoup d'entreprises !

Rares sont les nouvelles qui parent le travail des vertus qu'on lui prête, par opposition au travail punition : réalisation, création et libération. Le bureau, l'atelier ou l'usine ressemblent à des théâtres qui mettent en scène la pression, le mensonge et la tyrannie des chefs. Les managers ou les patrons ont rarement les bons rôles dans ce qui ne serait qu'une comédie, si ne se jouait la tragédie d'êtres humains manipulés, bousculés, pressurisés, voire licenciés, selon le bon vouloir de petits chefs qui ne deviendront jamais grands, ou selon les humeurs, érotiques ou jalouses, de collègues hypocrites ou pervers.

Pourtant, dans ce recueil, apparaissent parfois des lueurs d'espoirs. Certains auteurs nous ont parlé de l'amour du travail bien fait, celui que possèdent les artisans. D'autres ont décrit la solidarité qui s'installe entre travailleurs dans la difficulté : une sorte de solidarité des tranchées. D'autres encore ont semblé pousser un long soupir, chargé de regrets, en évoquant le départ à la retraite, qui allait laisser les personnages seuls et désemparés. J'ai eu le sentiment que presque toutes les nouvelles étaient empreintes de sincérité. Cette « vérité » de beaucoup d'entre elles m'a sauté au visage. Elle m'a renvoyé à mon propre vécu de travailleur, manager ou professeur.

La nouvelle est un genre à part en littérature. J'aurais aimé savoir, en les lisant, si toutes les histoires étaient inventées ou simplement autobiographiques. Sans doute un peu des deux. C'est souvent le propre des nouvelles. Derrière ces aventures d'éducatrice, d'aide-soignante ou de ferronnier, j'ai touché du doigt la profonde réalité des joies et des peines du monde du travail.

A la lecture de ce recueil, on a la confirmation que l'amélioration des conditions de travail n'est pas une lubie de syndicalistes, de patrons ou d'associations. Elle n'est pas non plus un détail dans une civilisation qui a fait du travail son pivot. Au contraire, j'ai le

sentiment qu'elle est, avec le versement d'une juste rémunération et la reconnaissance de l'autre, la voie principale pour susciter le plaisir de travailler, le goût de l'effort et l'amour du travail bien fait. Sur ce point, pour avoir vécu et travaillé à l'étranger, je pense qu'il y a une affreuse spécificité française en la matière : l'ambiance au travail y est plus mauvaise que chez beaucoup de nos voisins. Sinon, comment expliquer la défiance des Français envers l'entreprise et leur obsession des vacances, des RTT, des jours fériés, de la réduction du temps de travail et du départ anticipé à la retraite ? Nous ne sommes ni plus paresseux, ni moins industriels que les autres. En revanche, notre monde du travail semble plus dur. Voilà pourquoi il faut militer pour l'autonomie, la délégation, la participation, la collaboration, l'humour et le rire. Et combattre la hiérarchie pesante, la concentration des pouvoirs, l'autocratie, les castes, la froideur. L'organisation qui rendra heureuse ses membres sera collaborative, gaie, ouverte et généreuse ou ne sera pas.

Philippe VILLEMUS  
Président du jury

## AVANT-PROPOS

2012, 7<sup>ème</sup> édition du concours de « Nouvelles du travail » organisé par l'ARACT Languedoc-Roussillon en partenariat avec la librairie Sauramps. Une fois encore l'accroche « Osez-vous prendre la plume » a été reçue. 124 auteurs ont osé !

Cette année Philippe Villemus a présidé le jury qui a sélectionné les 42 nouvelles éditées et les 3 lauréats. Nous avons sollicité Philippe Villemus à plusieurs titres. Natif de Sète, enseignant chercheur à l'Ecole supérieure de commerce de Montpellier, il est ancré dans notre territoire et en perçoit mieux que quiconque les problématiques et enjeux économiques et sociaux. Il est par ailleurs un homme de l'entreprise pour avoir exercé des fonctions de dirigeant au sein des groupes internationaux : Colgate - Palmolive, Mars, L'Oréal... Il est aussi un homme de communication qui publie régulièrement des chroniques dans la presse quotidienne régionale où il éclaire l'actualité de son regard d'économiste. Dans ses ouvrages et publications académiques il prône une économie de marché régulée, solidaire et humaine. Qu'il soit remercié pour ce temps passé à lire et animer le jury de ce concours.

Un grand merci à la librairie Sauramps Odyssée, partenaire fidèle depuis sept ans et qui offre à notre concours visibilité et crédibilité. Merci aussi aux membres du jury consultants de l'ARACT LR, syndicalistes salariés et patronaux membres du Conseil d'Administration et institutionnels membres de notre Conseil d'Orientation, qui garantissent la posture paritaire et équidistante du jury.

Ce concours prend cette année un relief particulier car 2012 célèbre le 30<sup>ème</sup> anniversaire des « lois Auroux » qui consacre le dialogue social et le développement des instances représentatives du personnel. 2012 est aussi l'année de la réforme des services de santé au travail. Cette mobilisation autour des conditions de travail anime l'ensemble des acteurs du monde économique. Les

nouvelles que nous vous proposons à la lecture n'échappent pas au contexte de crise que nous traversons depuis plusieurs années. Certaines font état de tension, parfois de souffrance dans l'exercice du travail quotidien. Heureusement, d'autres témoignent de la valeur « libératrice » du travail qui contribue à transformer la nature par la médiation de l'outil et des relations sociales.

Comme chaque année puisons, dans la richesse et la diversité des thèmes abordés dans les nouvelles, la résolution de poursuivre notre engagement paritaire de « promotion des conditions de travail ».

Patrick REILHAN  
Président de l'ARACT Languedoc-Roussillon

## Un refus poli

Florian MANTIONE

En ouvrant la grande enveloppe qui l'attendait sur son bureau, le DRH sembla intrigué. L'enveloppe blanche, de format A4, se trouvait revêtue d'un timbre de collection sur le côté supérieur droit, en lieu et place de la classique Marianne. Son nom, ainsi que celui de la société, étaient écrits à la main de manière soignée.

A l'intérieur se trouvait un CV conventionnel accompagné d'une lettre de motivation. Le DRH s'en empara et sa lecture le laissa pantois. La lettre était versifiée et joliment rimée :

*Le ci-joint CV, Monsieur le Directeur des Ressources Humaines,  
Recèle tous mes espoirs de sortir de la peine.  
Votre annonce concernant le poste de responsable  
Résume parfaitement mes compétences comptables.*

*Loin d'être insensible à la présentation  
Que vous avez brossée de votre institution,  
Je trouve que pour le poste que vous y décrivez,  
Je suis, je vous l'assure, le candidat rêvé !*

*Votre entreprise, déjà, est digne d'intérêt.  
Elle me semble alléchante et riche de grands attraits.  
Sa localisation parfaite et son activité,  
Correspondent sans conteste à mes capacités.*

*Et que dire aussi du projet d'entreprise  
Dont tous les paramètres, je l'avoue, me séduisent.  
De plus, sa vocation à l'international  
Répond à s'y méprendre à mon vœu initial.*

*Aussi, trouvez ici l'expression de l'envie  
Que j'exprime d'apporter, de manière réfléchie,*

*Toute mon énergie à veiller au succès  
De la haute mission que vous me confierez.*

*Vous verrez l'énergie que je mettrai toujours,  
A défendre l'entreprise, et ce jour après jour,  
Avec rigueur, souplesse, et grande diplomatie,  
Pour répondre aux souhaits de votre hiérarchie.*

*Aussi m'efforcerai-je de mettre à son service  
Ce souci de rigueur qui s'avère propice  
A gagner des clients l'importante confiance  
Que suscite l'écoute et la grande compétence.*

*Voilà, en quelques mots, ma grande motivation.  
Mon désir le plus cher est d'entrer en action.  
Aussi je vous suggère une prochaine rencontre  
Pour prouver le profil dont mon CV fait montre.*

*Dans l'attente du plaisir de ce contact prochain,  
Recevez, cher Monsieur, le témoignage certain  
Du désir qui m'anime de bientôt concourir  
Au succès de votre œuvre et à son devenir.*

Le DRH enleva ses lunettes, se gratta le front et se racla la gorge, tandis qu'un sourire amusé illuminait son visage.

- Quel drôle de phénomène que voilà. Lisons son CV.

Le CV correspondait bien aux promesses de la lettre. La formation et l'expérience satisfaisaient bien aux exigences du poste. Le candidat était incontestablement digne d'intérêt.

- Mais pourquoi diable un tel courrier ?

Le DRH décida d'en discuter avec le Directeur Administratif et Financier qui recrutait son bras droit comptable.

Le DAF, confortablement installé dans son bureau, bien protégé par plusieurs piles de dossier lui assurant un habile bouclier contre tout intrus, accueille chaleureusement le DRH.

- Alors, où en es-tu du recrutement de mon chef comptable ?
- Justement, c'est à ce sujet que je viens te voir. Regarde le CV que je viens de recevoir.

Le DAF s'empara du CV et le lut rapidement, ses yeux se portant essentiellement sur les critères clés recherchés.

- C'est super. Il correspond exactement au cadre que je recherche. Et de plus, il connaît notre secteur d'activité, ce qui fait qu'il sera rapidement opérationnel.
- Oui, mais attend. Lis d'abord son courrier.

Le DAF s'empara de la lettre et la lit attentivement pour s'exclamer ensuite bruyamment :

- Mais c'est génial. Et en plus on a un poète. Cela va nous changer des collaborateurs lisses, fades et sans saveur que tu me présentes généralement.
- Tu ne crois pas qu'il en fasse un peu trop. Tu as besoin d'un technicien doublé d'un manager, non d'un artiste...
- Un artiste, un artiste... Comme tu y vas ! Ce candidat fait juste preuve d'un peu d'originalité, laquelle se rajoute à ses compétences. Je ne vois rien de contradictoire. Au contraire, il va égayer notre service.
- Je ne sais pas. Il ne faudrait pas qu'il déstabilise l'équipe que nous avons patiemment constituée. Elle a besoin d'un bon superviseur, de quelqu'un qui l'aide et la contrôle à la fois, pas d'un farfelu.
- Mais en quoi pourrait-il s'agir d'un farfelu, comme tu dis ? Non, je crois que nous avons à faire à quelqu'un qui a du tempérament et de l'humour. Il me plaît bien.
- Je crois que l'on a intérêt à aller voir le DG. Tu ne penses pas ?
- Je n'en vois pas l'intérêt. Il s'agit de Mon service et tu es responsable de l'évaluation des candidats.
- Je crois qu'on devrait le faire. C'est plus prudent.
- Si tu veux.

Et nos deux compères de se rendre dans le bureau du Directeur Général. Celle-ci, une grande blonde à la crinière flamboyante arborant un large sourire laissant apparaître une dentition carnassière, insistait pour se faire appeler Directeur Général et non Directrice Générale, poussant même la coquetterie jusqu'à exiger de se faire appeler Madame le Directeur Général.

- Germaine, on souhaite ton avis sur un point important. Voilà, on vient de recevoir un courrier et un CV pour le poste de responsable comptable et nous sommes perplexes.

- Tu es perplexé, reprend le DAF. Moi je trouve cette candidature intéressante.

- Voyons voir.

Le DAF tend à Madame le Directeur Général la lettre et le CV. Elle parcourt le CV en hochant nerveusement la tête en signe d'approbation puis s'empare du courrier. Sa lecture est rapide et silencieuse, ne laissant rien paraître de ses émotions. Elle fait mine de rendre le CV mais se ravise et prend le temps de le relire. Cette fois-ci, la relecture est plus longue, comme si chaque mot, chaque phrase, avait son importance.

- Alors, quel est le problème ?

- Le problème, qui n'en est pas un, c'est que nous avons à faire à un poète, or nous recherchons un responsable comptable.

- C'est vrai qu'il manie bien la rime. Mais ce n'est pas un poète.

- Moi je dis que c'est un artiste, un farfelu, et que sa candidature présente un certain risque. Je ne dis pas qu'il est mauvais et que nous n'aurions pas besoin de ce genre d'individu. Je dis tout simplement qu'il y a un risque.

- Qu'en penses-tu Mohamed ? Après tout, il va travailler dans ton service.

Le DAF, qui s'attendait bien évidemment à cette question, se trouve tout d'un coup mal à l'aise. On lui demande de trancher alors qu'il n'est que DAF. Après tout, choisir un cadre, c'est le travail du DRH. C'est lui l'homme ressource. C'est lui le spécialiste des RH. Ah, bien sûr, il est prudent et diplomate, le DRH, dans cette société. Souvent, en comité de direction, il s'attribue les succès en

cas de recrutement réussi, mais se défait systématiquement sur le N+1 en cas d'échec. Mohamed se sent piégé, mais il assume son assertivité :

- Je pense que c'est un bon technicien, au vu de sa formation et de son expérience dans un domaine similaire au nôtre. Un peu de « fantaisie » dans mon service ne serait pas de trop.

- De la fantaisie ? Mais dans ces conditions, c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Pourquoi ne pas recruter un chanteur, tant qu'on y est ? Ah oui, un chanteur ; et tu vas voir qu'il va t'égayer ton service, ça c'est sûr !

- Messieurs, messieurs, ne nous emballons pas et gardons notre calme. Bon, tout d'abord, je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus me voir. Vous êtes uniquement tous les deux concernés. Ensuite, je veux bien participer à votre réflexion, mais en l'état actuel des choses, la meilleure des décisions, c'est de le rencontrer. Il faut le recevoir et voir ce qu'il a dans le ventre. Questionnez-le bien. Poussez-le dans ses retranchements. Essayez de comprendre qui il est et quelles ont été ses motivations en rédigeant une telle lettre.

- D'accord. Si on a ton feu vert, d'accord. Je le convoque de suite.

Une fois dans son bureau, le DRH s'empresse de concocter une lettre de convocation à la hauteur de la lettre de candidature. Après de multiples essais et avec l'aide d'un dictionnaire des rimes, il rédige finalement la lettre suivante :

*Pour tout dire, Monsieur, votre lettre de candidature,  
Par son style personnel et ses belles tournures  
N'a pu faire autrement que de beaucoup séduire  
Celui qui décida, ce jour, de vous écrire.*

*Votre texte témoigne d'un profil attachant,  
Capable d'un humour au tour intelligent  
Qui tranche sur les lettres insipides et austères  
Par ce style chamarré que vraiment je préfère.  
Notre entreprise souffre d'un manque de poésie  
Et a vraiment besoin d'un peu de fantaisie.*

*Il me semble que vous serez ce rayon de soleil  
Qui donnera aux chiffres un attrait sans pareil.*

*Apprêtez-vous à être notre muse comptable  
Qui, de passif en actif, sera toujours capable  
De jongler joliment avec chiffres et lettres  
Pour de notre bilan devenir le grand maître.*

*Et si, ce que je crois, votre fringant plumage  
S'avère à la hauteur de votre brillant ramage,  
Je vous prédis chez nous une belle carrière  
Avec une progression rapide et régulière.*

*Je me tiens donc, Monsieur, à votre disposition,  
Pour avoir avec vous une longue discussion  
Qui sera le début d'une collaboration  
De nature à combler toutes vos ambitions.*

Pas mécontent du tout de son courrier, le DRH se dépêche d'expédier sa missive, en attendant la réponse avec une impatience non dissimulée.

Quelques jours passent, et enfin notre DRH reçoit le courrier tant attendu :

« Monsieur,

J'accuse réception de votre courrier daté du 3 Mai et je vous en remercie.

J'ai le regret de vous annoncer que les termes de votre lettre ne correspondent pas du tout à l'image de sérieux et de professionnalisme que je m'étais forgé de votre société. Je ne peux prendre le risque d'intégrer une entreprise aussi farfelue que la vôtre qui adresse ce genre de courrier à ses candidats. Le recrutement est une chose trop sérieuse pour laisser libre cours à ce genre de plaisanterie.

Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche de collaborateur et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués ».

## Le planeur

*Felicidad SEGURA*

J'étais engourdi par la douleur, les derniers coups de maillet sur les feuilles de métal m'avaient tiré de ma torpeur. J'entendis le doux clapotis de la pluie sur la verrière de l'atelier, et moi aussi j'ai pleuré !

Ces derniers jours éprouvants, nos regards, nos mains solidement agrippées, ce dernier baiser, puis le silence, pétrifié. Et tous les souvenirs enfouis sont remontés en cascade...

Mon père me promettait tant de choses lorsque je serai grand, que longtemps je me suis endormi en espérant la métamorphose pour le matin suivant. Toutes les promesses ne furent pas tenues, mais je lui dois les plus belles émotions de mon enfance et même les choix les plus importants de ma vie d'homme.

Un soir en rentrant de l'usine, il m'a dit en me faisant un clin d'œil : « demain, on va à la pêche tous les deux » ! J'étais donc assez grand, enfin ! J'avais neuf ou dix ans.

Auparavant, lorsque j'étais encore « petit », je lui demandais quel était son travail, il me répondait en riant qu'il était magicien, qu'il faisait des étincelles et beaucoup de bruit. Dès le lendemain, je racontais tout à mes petits camarades, qui se moquèrent de mes histoires et me traitèrent de menteur. J'en ai souffert, mais je ne me suis jamais plaint, car je pensais que mon père en aurait de la peine.

Alors ce premier jour de pêche dans le silence voilé de l'aube, il m'a tout raconté.

- « Après mon Certificat d'études, je suis arrivé à l'usine sur les recommandations de mon père et de mes oncles. Je suis entré à l'atelier de montage, j'avais quatorze ans.

J'ai quitté définitivement l'enfance en échangeant mes culottes courtes par un bleu de travail, comme celui que je porte encore aujourd'hui. Je ne peux pas dire que j'ai apprécié l'ambiance de l'atelier les premiers jours. J'étais paralysé par le bruit assourdissant des marteaux sur la tôle, le grincement des machines, la chaleur suffocante et les odeurs puissantes des solvants. J'ai même eu des

vertiges, ça a fait rire les anciens, ils avaient connu ça et pire encore ! On s'habitue, tu verras, et je m'y suis habitué !

On aurait dit une ruche, les hommes allaient et venaient dans un ballet incessant autour des machines encore peu nombreuses, et certains travaillaient la clope au bec... peu d'entre eux se protégeaient du bruit, trop chaud disaient-t-ils. Il paraît même qu'à une époque ils se contentaient de mettre du coton dans les oreilles ! Tu te rends compte du coton !!

J'étais ébahi et captivé, ça n'a pas changé, même après quand j'ai compris que l'usine ça bouffe un bonhomme. Moi aussi j'ai fait l'impasse des gants de protection, des bouchons. Tu paies cash ! Tu rentres chez toi, le corps endolori de la tête au pied, avec un sifflet de gendarme dans les oreilles ».

Nous étions assis au bord de l'eau, le jour se levait, nos cannes à pêche dressées attendaient l'amorce, et tout à l'heure nous mangerions le casse-croûte préparé par ma mère... Et mon père reprenait le cours de ses souvenirs pour moi seul. J'étais heureux !

- « Sans diplôme, sans formation, j'ai tout appris avec les anciens, ils avaient de la patience et nous enseignaient tout ce qu'ils savaient, ou presque, ils y en avaient qui avaient peur de notre jeunesse et que l'on prenne leur place, mais ils étaient peu nombreux ! Je suis passé sur toutes les machines et j'ai fait mon apprentissage sur le tas. Au bout du compte, on ne valait pas moins que ceux qui arrivaient avec un CAP.

J'ai surtout découvert une vraie solidarité, dès le franchissement du grand portail, on faisait partie de la famille. C'était une autre époque !

J'ai choisi l'atelier de chaudronnerie ! Ce n'était pas fait pour les mauviettes, et la tôle j'ai aimé ça tout de suite ! Comme j'étais assez costaud et pas trop maladroit, je suis devenu planeur, un jour je te montrerai, il paraît que je ne suis pas mauvais. Il faut de la force et du doigté... un travail de brodeuse, tu peux me croire ! Et il riait de sa blague » !

Ce qui m'impressionnait le plus chez lui, c'était ses mains, des mains épaisses, larges et calleuses, avec des ongles noirs. Tous les soirs, il les frottait vigoureusement en essayant vainement de les blanchir, pour avoir l'air d'un Monsieur, à ce qu'il disait.

Le paradoxe, c'est qu'il adorait son métier, l'usine, ses copains, mais il voulait que je sois fier de lui, et il frottait de plus belle. Comme pour effacer sa condition d'ouvrier. Ce que je compris bien plus tard.

L'usine c'était bon pour tout le monde, sauf pour moi. Pour moi il n'y aurait pas d'usine, pas de machine, pas d'esclavage !

Certains soirs de réunions syndicales, il rentrait en grondant, un peu ivre.

« Tous des trouillards, avant on manipulait les machines, aujourd'hui elles nous manipulent, et les mecs se laissent faire » !

Ces soirs-là, il disait qu'il allait quitter l'usine, changer de secteur ou pire... partir au Canada !

J'étais au fond de mon lit, effrayé par cette colère. Je n'imaginai pas mon père ailleurs qu'à son usine, qu'il m'avait appris à aimer, à son insu ! Et le Canada, je n'ai jamais su quel rêve était le sien.

Un jour, en rentrant de la pêche, il m'emmena à l'usine, pour voir ses copains. C'est sûr, j'avais pris du galon, mais cette visite allait changer ma vie !

Il rencontra deux compagnons qui lui dirent qu'il y avait une tuile au montage, une tôle qui leur résistait et qui ralentissait toute la chaîne.

« Attends j'arrive » dit mon père. Il ôta sa veste de pêcheur, prit un marteau dans sa caisse à outils ; Il avait oublié ma présence.

Il s'approcha de la tôle comme d'un animal rétif, effleura le métal dans une large caresse de va et vient, il s'arrêta. Il passa sa langue entre ses lèvres, et d'un geste majestueux, de lenteur et de force il asséna un coup vibrant, qui étira la tôle d'un seul tenant.

Je n'avais pas prêté attention au bruit environnant, mais à cet instant, mille soufflets de forge m'assaillirent. Mes oreilles sifflaient, j'avais la tête comme une enclume, et malgré ce vacarme, j'entendis les exclamations des autres ouvriers qui félicitaient mon père pour son exploit.

« C'est un artiste ton père, petit, oui tu peux être fier de lui. Pour faire ça juste avec un marteau, juste avec la main, il n'y a que lui ! »

Je regardais mon père, c'était un vrai magicien ! Je n'ai jamais oublié ce geste. Délicat et violent à la fois, mais si précis. Un coup sec, un seul et le métal s'étirait comme un drap. A partir de ce jour,

en cachette, dans le garage de la maison, moi aussi je tentais de reproduire ce geste magique. Au maillet, puis au marteau, sur des petites plaques de métal que mon père rangeait sur son établi, sans qu'il ne le sache jamais... Enfin je crois.

Un jour il est rentré plus tôt que d'habitude. Sans un mot il s'est enfermé dans la chambre et je l'ai entendu pleurer. Quand il a pu nous parler, à ma mère et à moi, il a dit « Ils ont inventé un aimant, le planage pour moi c'est fini » !

En effet une société allemande avait mis au point un système aimanté qui redressait les tôles, il fallait appuyer sur un bouton ! La machine « sans tête » comme disait mon père, lui volait sa fin de carrière. Toutes ces années à taper sur la tôle avait fait des dégâts, endommagé son appareil auditif, et il souffrait de mille brûlures dans le dos et les jambes. Il n'a pas accepté une reconversion dans les bureaux. Lui ce qu'il savait faire c'était travailler la tôle, et rien d'autre. Il ne remet plus les pieds à l'usine, jamais !

Quelqu'un frappait contre la vitre de l'entrée. J'avais oublié mon rendez-vous ! J'ouvris la porte à un grand gaillard sympathique.

- Bonsoir, dit-t-il. Je suis le nouveau Directeur Marketing de LVMH.

- Entrez, entrez, je vous apporte votre commande.

- Il m'arrêta.

- Ce vase sur votre bureau, c'est une merveille, il est à vendre ?

- Non, c'est un cadeau, un cadeau personnel, le dernier cadeau que je fais à mon père, c'est l'urne que je viens de terminer pour recueillir ses cendres.

- Je suis désolé, dit-il tout en caressant pudiquement les contours ciselés de l'œuvre. C'est de l'or, de l'argent n'est-ce pas ?

- Et du cuivre aussi, je ne lui ai jamais montré tout mon travail, pourtant je voulais qu'il soit fier de moi, comme je l'ai été de lui. Il m'a tout appris, surtout le geste du planeur, c'est inestimable !

... Je suis planeur, comme mon père, moi je travaille les métaux précieux, j'ai créé mon atelier d'Orfèvrerie rue du Faubourg ST Honoré, à Paris dans le 8ème !

## Infortune

*Christine BRUNEL*

Madame G. m'avait appelé le soir du sept février. Je n'avais que peu de nouvelles depuis qu'elle était installée près de sa fille, en Provence, après la mort de son mari.

- Yvon ? Comment allez-vous, toi et ta petite famille ? Tu sais, j'ai réfléchi. Je me suis décidée à mettre en vente l'atelier. Cela fait trop longtemps qu'il est fermé et André aurait tant souhaité que ce soit toi qui le reprennes, tu as été son meilleur ouvrier ! Penses-y...

Nous en avons discuté toute la soirée avec Sonia. Me mettre à mon compte me trottait dans la tête depuis quelques temps. Elle m'y encourageait.

- ...Et puis je pourrais t'aider pour la comptabilité. J'ai plus de temps libre, maintenant que le petit va à l'école. Tu ne vas pas rester chez un patron toute ta vie !

C'est vrai que j'en avais assez de travailler chez C. J'étais bien payé, mais la route embouteillée tous les matins pour Lyon m'épuisait, les chantiers de pose de menuiserie devenaient répétitifs, usants ! Et puis l'ambiance se dégradait entre collègues. Trop de pression, il fallait toujours faire plus vite, tant pis pour les conditions de travail, tant pis pour la qualité. On ne voyait jamais les clients, on n'avait affaire qu'aux architectes, qui aboyaient des ordres sans vous regarder. J'étais loin de ce que j'avais connu à mes débuts chez André G., même si l'apprentissage avait parfois été rude ! Mais, voilà... Je n'avais pas de local pour travailler seul car nous n'avons qu'une petite maison dans un lotissement. Et j'avais dû refouler mes rêves de création d'entreprise...

Je mis bien dix jours à me décider à franchir la porte du cabinet immobilier où l'atelier avait été mis en vente. Procrastination ? Peur de perdre mes petites habitudes ?

La mise à prix était raisonnable, mais nous aurions tout de même à nous serrer la ceinture pendant un bon moment. Ce qui me

rassurait c'était que j'étais connu dans la ville et que le travail ne manquait pas pour les artisans.

L'agent immobilier en costume cravate m'accueillit distraitement. Son portable sonnait constamment pendant notre entretien et il soupira avec un soulagement visible lorsque je lui proposai de me confier la clé pour aller visiter seul l'atelier.

J'avais demandé ma journée du lendemain et à la première heure je pris la direction de l'impasse au fond de laquelle se cachaient les bâtiments de l'atelier.

Le portail de fer forgé fonctionnait encore bien. Il s'ouvrit largement sur l'allée de gravillons. Le vieux rosier grimpant, en arche au-dessus de la porte, qui croulait sous le poids des fleurs au mois de juin, s'était affaissé, bloquant l'entrée. En pestant contre les griffures des épines, je dégageai le passage d'un coup d'épaule pour ouvrir à grand-peine la porte de bois gauchie. Un bon coup de rabot ne serait pas superflu!

Je retrouvai instantanément l'odeur des lieux, le parfum aigre des copeaux couvert par les relents écœurants des solvants, des cires et des vernis.

Le soleil d'hiver pénétrait déjà par les hauts châssis métalliques. Les rais de lumière orangée tissaient une trame scintillante à travers la multitude de toiles d'araignée qui s'accrochaient en poussiéreux bénitiers le long des cadres.

De la poussière, il y en avait partout, en tapis épais, de l'établi à la dégauchisseuse au centre du local, sur le plateau de la vieille scie à ruban. L'imposant poêle à bois cerné d'une tuyauterie digne de Beaubourg semblait attendre depuis des siècles le retour du maître des lieux.

Le petit outillage, la scie sauteuse, les visseuses, le perfo, n'avaient pas bougé, les coffrets empilés sous une fenêtre et à demi cachés par une pile de planches. Du pin, du frêne, du chêne, de l'iroko... Le stock de bois était resté intact et il était conséquent, une valeur ! Je fis basculer la manette du compteur électrique et les tubes fluorescents du plafond se mirent à grésiller en même temps que le poste à transistor se rallumait. La musique classique emplit l'atelier. France Musique... Le père G. n'écoutait que ça, moins par passion

que parce que le vieux poste n'aurait supporté aucun autre réglage, la plupart de ses curseurs bloqués et l'antenne qui faisait un drôle d'angle droit, comme prête à se rompre.

Mon apprentissage avait baigné dans cette atmosphère...

Je fermai les yeux et replongeai dans mes souvenirs.

Dix-sept ans déjà, depuis ce premier jour de mon apprentissage où j'étais arrivé, tout intimidé, pour ma première journée de travail. J'allais sur mes quinze ans et je me tenais devant cette même porte, un peu emprunté dans mon plus beau blouson, les mains dans les poches pour me donner une contenance, mastiquant un chewing-gum. Quand André G. était arrivé, il était passé devant moi sans rien dire puis avait donné un grand coup de pied dans une boîte de clous posée sur un escabeau.

Je revois encore les clous répandus sur le sol parmi les copeaux et j'entends encore mon patron :

- Eh bien, tu n'as rien à faire ? Range-moi tout ça et quand tu auras fini, prends le balais qui t'attend là-bas ! Et demain, ne t'habille pas en pingouin, mets un bleu de travail !

Penaud, j'avais accroché mon blouson sur la patère, coincé le chewing-gum au fond de ma bouche et je m'étais mis à ranger laborieusement. Lorsque j'ai eu fini de remplir la boîte de clous, André G. me l'avait prise des mains et l'avait hissée vers l'une des poutres du plafond.

- Regarde bien où je la mets. Chaque fois que tu ne sauras pas quoi faire...

Il avait alors éclaté de rire et m'avait donné une tape sur l'épaule.

- Allons, je sens qu'on va bien s'entendre, toi et moi...

Je sortis de mes rêveries et repris mes investigations dans l'atelier au son d'un prélude de Chopin.

A droite de l'établi, je jetai un coup d'œil au placard de bois vert dans lequel André G. avait l'habitude de ranger quelques... documents, disons. Je souris intérieurement et m'approchai. Je glissai la main dans l'interstice laissé entre le meuble et le mur et tâtonnai. La clé, poisseuse de fils d'araignée se trouvait toujours là ! Un tour dans la serrure et la porte s'ouvrit, libérant une pile de papiers jaunis qui claquèrent au sol en tombant.

Toute une collection de calendriers coquins, à la fois vulgaires et artistiquement choquants, remplis de photos suggestives, des jeunes femmes aux postures lascives... Chaque fois qu'un représentant en outillage lui en offrait un, cadeau de début d'année, le père G. me regardait, et avec un clin d'œil :

- Pas un mot à la maman, hein ? Elle déteste les souris !

En riant, je me baissais pour ramasser les calendriers quand une feuille manuscrite, à l'écriture longue et penchée, apparut. Emu tout à coup, je reconnus celle de mon ancien patron : « *Tu en as mis du temps, Yvon, pour revenir ! N'oublie jamais la boîte à clous !* »

J'eus tout à coup l'impression violente qu'André G. allait réapparaître dans un coin de l'atelier, et je tournai sur moi-même comme pour le chercher. Mais qu'est-ce que cela voulait dire ? Bien sûr que je n'avais jamais oublié la boîte à clous !

Je levai les yeux vers la poutre au-dessus de la porte d'entrée. J'aperçus la vieille boîte de carton épais, en équilibre sous le contrefort. Je traînai l'escabeau de bois et gravis les niveaux en m'étirant pour saisir la boîte. Je l'empoignai de mes deux mains, soulevant un nuage de particules qui me fit tousser. Je m'assis sur la première marche de l'escabeau. Le couvercle usé se déchira lorsque je l'ouvris. Une feuille pliée en quatre était posée sur une grande enveloppe de papier kraft.

« *Tu te décides donc à reprendre l'affaire, Yvon ? Je n'ai pas eu de fils et ma fille n'aura besoin de rien. L'enveloppe est pour toi, ça t'aidera à démarrer. Pas un mot à la maman, n'est-ce pas ? André.* »

Je tremblai en ôtant la languette collante qui scellait la pochette.

Plusieurs liasses de billets de cinq cent francs. Une petite fortune.

Ça me revint d'un coup et le vertige me fit vaciller. La radio avait rabâché l'information.

Après le 17 février 2012, impossible d'échanger les francs en euros. Nous étions... le 18.

Ma fortune ne valait plus un clou...

## À l'ancre

*Carine RICO*

Je voudrais partir. Je voudrais partir, là, tout de suite. Je voudrais tout effacer ici, mais surtout le bruit, et aussi l'odeur. Mais il me faut attendre encore, un peu.

Je prends mon repas à la cantine en m'efforçant de ne plus penser aux relents d'huile qui encrassent mes narines, ni au bruit que mes collègues font en mâchonnant leurs frites.

Par habitude, je roule des miettes de pain entre mes doigts, puis je les lance en visant le verre en face. Assez vite, le rituel me lasse, alors, je glisse la main dans ma poche, je joue avec le rectangle de plastique, mon pass, mon visa vénérable. Sous peu, grâce à lui, je marcherai vers mon destin, enfin, je lèverai l'ancre. Bientôt, un autre monde, au-delà de mes murs familiers.

Mon esprit est plein de rêveries nobles et grandioses.

- Eh ! Jeannot, tu le finis pas ton riz au lait ?

Je pousse mon assiette vers mon voisin, sans mot dire. D'habitude je ne crains personne pour la conversation, mais aujourd'hui, je préfère laisser filer le temps, en silence, pour mieux savourer l'attente. Bientôt, bientôt, les grands espaces.

En entendant la sonnerie de la reprise, mes mâchoires se serrent, je retiens un soupir.

Dans peu de temps je pourrai sentir le vent des plaines, entendre le cri des vieux cèdres rouges, attendre les réactions imprévisibles des vaches laitières dans l'ouest bleu et froid.

Dans ma poche un sésame et mes poings serrés.

Je m'engage dans le long couloir qui nous mène aux hangars, je salue le patron d'un bref hochement de tête, sans pouvoir retenir un maigre sourire. Doit me croire un peu fêlé. Pas grave. Prochainement je pourrai oublier les salamalecs, la vieille crasse encroutée sur les murs, l'atmosphère asphyxiante de l'usine, le cliquetis entêtant du verre qui chemine de tapis en tapis.

Je tends mon nez vers la fenêtre et vers le ciel qui m'apporte un peu de la lumière grise du dehors. Je frotte mes mains pour me donner du courage avant d'enfiler mes manchettes en kevlar pour les bras, puis mes gants, et je m'attaque au travail. Ici on fabrique de la poudre de verre pour refaire du verre.

Quand même, faut un premier tri manuel. « Manuel » c'est nous, petite horde humaine aux cicatrices sur les avant-bras, marque de fabrique de notre métier.

Mélanie Mélathon passe derrière moi. Pas de veine, je viens juste de laisser échapper une seringue sur le tapis roulant. C'est dingue quand même ce que les gens peuvent jeter dans un container à verre !

L'œil perçant de la contremaîtresse détecte ma bévue, elle saisit le déchet avant qu'il ne se précipite dans la cuve de séparation des objets métalliques par induction magnétique, le courant de Foucault qu'ils disent.

Parfois je me demande si son cerveau de petit chef n'y est pas passé dans la machine à Foucault, ça expliquerait certaines dissociations dans sa tête.

Elle me met sous le nez l'objet de mon erreur non sans émettre un ricanement que je n'entends pas à cause du casque, mais que je perçois fort bien à cause de son visage tout pincé.

Ne pas sourire. Penser à mon prochain départ. Non, au contraire, ne plus y penser. Vaut mieux être dans l'esprit adéquat pour ce genre de boulot : tête vide, mentalité d'esclave, étanche au rêve.

Quand elle en a assez d'agiter la seringue elle s'éloigne enfin, d'un pas guerrier, l'œil affuté, le poing sur la hanche. Elle passe à présent devant Antoine qui se retient de racler son arrière-gorge. Un perpétuel mouvement de descente et de montée anime sa pomme d'Adam. Ses efforts pour contrôler ce va-et-vient incessant m'attendrissent.

Les camions plus bas s'activent jour et nuit pour nous amener leur chargement, 21 heures sur 24, six jours sur sept. Mais moi, dans 4 heures je me barre.

Les tapis rouleront sans moi.

Mélanie Mélathon marche vers sa cage de verre à petits pas minutieux. Son chignon, dans une immobilité perpétuelle, dessine un faux sourire. Je l'imagine défait, dépaqueté. Les cheveux libres cachant chastement ses seins et son ventre tiède.

Elle peut maintenant nous observer de son refuge à l'abri de la poussière et du bruit. Je laisse mon esprit se dissoudre. Quelle heure ? Impossible à vérifier, elle zieute de sa cabine, ça prendrait trop de temps. Je dirais 15 heures. Plus que 3 heures à trier ces saloperies. Bientôt partir, me désennuyer enfin. Oublier la misère, respirer un air sublime, parce que différent. Ne songer qu'à la marche du ciel.

Oublier vite la femme chagrin et sa démarche d'insecte, oublier la lumière écarlate, le vacarme. Sous peu, libre.

J'en parle pas aux collègues. Ils se moqueraient. Risqueraient de se répandre. J'imagine Mélathon : soupçon de réduction de mes capacités de tris, difficultés imaginaires de concentration, faiblesse. Garder les yeux baissés, dans le vague, tout en pensant à ma longue marche. Garder les yeux boutonnés au tapis et songer à l'autre latitude.

La lumière devient orange, question de minutes. Mes mains peinent à saisir leurs sales proies. Le tapis roule. Très prochainement l'envol.

L'air tout empli de poussières. Sous peu, un sable doux.

La sirène me délivre. On chasse-croise la relève, rotation de l'équipage je suis en partance.

Dehors les lumières électriques élaboussent le teint grisâtre des passagers du bus qui me ramène vers la ville.

Je grimpe quatre à quatre les escaliers.

Je me précipite devant le comptoir.

Je tends ma carte.

- J'ai réservé, par téléphone...

Sans me regarder, la femme examine le petit rectangle de plastique puis le repousse vers moi en le faisant glisser.

- Désolé monsieur, votre droit au prêt n'est plus valide, la date est échue, vous ne pouvez pas partir avec ces ouvrages. Faudra vous

réinscrire. Là on ferme dans cinq minutes. Je vous les mets de côté.

Elle jette négligemment « Le chant des plaines » et « Une Odyssée américaine » dans une caisse à part. Abandonnés, largués, lourdés. Kent Haruf et Jim Harrison attendront.

Je voulais faire de chaque page un bateau et je reste à quai, devant la bibliothèque.

## Age d'or et tête de bois

*Martine BALZOT*

Et voilà, je suis debout sur mes deux jambes. Après avoir passé les sacro-saintes dix minutes à réfléchir les yeux ouverts, je tends mon index vers un bouton où il est écrit « ON ».

« Lysiane Floquet, âgée de 87 ans a disparu ce matin de la maison de retraite de Verzon la forêt où elle était pensionnaire. Elle a laissé une lettre laconique : « toute ma vie, il m'a manqué quelque chose : quelques centimètres pour devenir hôtesse de l'air, quelques sous pour faire des études, quelques charmes pour trouver un bon mari, quelques conseils pour avancer dans la vie. Maintenant que vous dites que je n'ai plus toute ma tête, il ne me manque plus rien. Alors je vous quitte ».

Il est étonnant comment les médias arrangent la vérité. Ils parlent déjà de cette dame au passé.

Lysiane Floquet, ça me dit quelque chose. Ah oui, c'est cette merveilleuse petite femme dont je me suis occupée à la maison de retraite.

Après quelques années d'inactivité liée à la conjoncture, mon âge, le peu d'adéquation de mon métier d'origine avec la réalité du terrain, il m'était venu l'idée que puisque je m'entendais bien avec les personnes âgées, il me serait agréable de m'en occuper.

Il s'en est suivi une batterie de tests et mises en situation et je fus confortée dans cette idée. Monsieur le Hasard ne manquant pas de discernement, il mit sur ma route une association à but non lucratif qui s'occupait des personnes âgées dépendantes....

Cette association baptisée A.O.T.B. (Age d'Or et Tête de Bois), je l'ai rencontrée lors d'un festival de musique des années 60 alors

que j'accompagnais mon amie Mona, 82 ans, passionnée par les antiques groupes de rock comme « Les Lionceaux », « Les Chaussettes Noires » ou encore « les Chats Sauvages ». J'avoue que cette remontée dans le temps constituait ma BA de l'année. Finalement, j'ai apprécié tous ces rockers dont le rock and roll était toujours aussi tonique malgré l'odeur de naphthaline qui émanait de leurs costumes de scène. Et puis, la rencontre avec Mme Azulera ce jour-là m'a permis de trouver un travail et d'entrer dans un univers pour le moins surprenant.

Mona me présenta donc Mme Azulera, la directrice, en racontant par le menu tous les méandres de ma dégringolade sociale. Venez me voir lundi, on devrait pouvoir vous trouver quelque chose, me dit la directrice.

Durant tout le dimanche qui précéda cet entretien, je m'interdis de rêver à quoi que ce soit. Non, Mme Azulera n'allait pas me proposer un travail mais plutôt me donner des adresses de portes où frapper. Depuis trois ans que j'étais sur le carreau, j'avais l'habitude d'être reçue par tout le monde, comme une balle de squash que l'on renvoie d'un point à un autre avec plus ou moins de conviction. Au fil du temps, je m'étais forgé une méthode qui consistait à paraître étonnée devant le énième conseil, toujours le même : vous devriez contacter Untel, je suis sûr qu'il pourra vous aider. L'Untel en question avait déjà été contacté et recontacté maintes fois sans résultat.

C'est donc sans grande illusion que je me présentais le lundi suivant à 9h dans les bureaux d'AOTB. Mme Azulera était là.

- « Eh bien, vous, vous êtes motivée ! Débarquer à 9h du matin est ce que vous pouviez faire de mieux. Figurez-vous que j'ai oublié que j'avais un déplacement aujourd'hui et je dois partir de suite. Mais si vous voulez, je vous emmène. Je vais à Verzon la forêt où je pourrais vous présenter un futur employeur... Vous acceptez les missions de courte durée ? »

Et voilà, j'en étais sûre ! Encore un truc bancal, un boulot de quelques heures pas déclaré ! Je rongerais mon frein en montant dans la voiture de Mme Azulera qui en profitait pour me dire que j'avais drôlement bien fait de venir en tailleur.

Une heure plus tard, après avoir traversé tout ce qui peut exister de campagne dans le coin, nous nous retrouvâmes devant une bâtisse impressionnante, comme un ancien manoir ou quelque chose comme ça.

Une plaque dorée ornait le portail : Maison autogérée des avocats en retraite.

Tiens, une maison de retraite pour avocats, c'est plutôt amusant. Je me demande quel type d'olibrius je vais trouver là-dedans !

Nous entrâmes après avoir sonné un long moment. Manifestement, il n'y avait pas d'huissier. Il nous fut précisé plus tard que si, il y avait bien un huissier, Maître Solado, mais que comme il était sourd, il ne pouvait pas ouvrir la porte lorsqu'il tournait le dos à celle-ci et ne pouvait pas voir arriver ses visiteurs...

L'espace qui s'ouvrit devant nous ressemblait à un hall de tribunal d'instance, vaste, avec des personnes en robe d'avocat circulant partout et un brouhaha de circonstance...

Une femme vint à notre rencontre.

- Vous auriez pu me dire ma chère que vous étiez accompagnée, je n'ai pas mentionné de visiteur sur le journal de séance. Je me présente, Melle Lemignon, greffière de la Maison des Avocats en Retraite. A qui ai-je l'honneur ?

- J'accompagne simplement Mme Azulera, dis-je tout en sentant bien que ce n'était pas la réponse attendue.

- Enfin, déclinez votre identité que je puisse vous consigner dans le registre !

Après cet intermède houleux, nous entrâmes dans le pavillon principal de la maison de retraite.

Mme Azulera se dirigea vers une chambre dont la porte arborait la photo d'une belle femme en robe d'avocat, et son nom Maître Lysiane Floquet, Avocat au barreau de Paris.

Mme Azulera marqua un temps d'arrêt et me dit :

- Ce que vous allez voir ici n'a pas de sens commun. N'en cherchez pas et tout ira bien. Si vous pensez pouvoir répondre à la demande de Mme Floquet, alors vous êtes engagée.

Le mystère a toujours été pour moi source d'angoisse et là, j'étais servie.

Nous entrâmes dans la chambre de Maître Floquet et là, je vis une petite femme fragile et recroquevillée dans un magnifique fauteuil club en cuir marron, levant des yeux embués vers nous. J'eus l'image d'une petite fille chétive protégée par les bras d'un ours brun réconfortant.

Manifestement, nous sortions Mme Floquet de ses pensées, mais à quoi pouvait-elle bien penser ?

- Mme Floquet, je vous présente une personne qui pourrait bien correspondre au profil que vous recherchez. Elle s'appelle Lysiane comme vous, ça sera facile à retenir, non ?

Mme Floquet ne répondit pas et me dévisagea avec un certain intérêt.

- Elle sait prendre en sténo ?

- Oui, je pense, répondit Mme Azulera tout en me faisant une mimique signe de ne pas m'en faire.

- Combien de mots minute ?

- Cent vingt, hasardais-je. Apparemment, la réponse fut satisfaisante...

Mme Floquet se redressa sur son siège et me dit :

- Alors, mon petit, on commence tout de suite. J'attends de vous une certaine discrétion, de la retenue et comment dit-on déjà... bien sûr un professionnalisme indéfectible. Pour ce qui est de la tenue, votre vêtement convient parfaitement. Vous êtes là pour transcrire mes récits, et nous nous passerons de vos commentaires. Pour ce qui est du salaire, à combien est le revenu minimum maintenant ? Oh, voyez plutôt ça avec le chef du personnel, je n'entends décidément rien aux affaires d'argent !

- Mme Floquet, je dois m'entretenir avec Lysiane en privé. Je vous la rends dans 5 minutes, dit Mme Azulera. Au revoir, et n'oubliez pas que Lysiane est à votre disposition une fois par semaine, le jeudi de 14 h à 16 h . Nous ne pourrons pas aller au-delà.

- Ah oui, à ma disposition, mais pour faire quoi ? dit Mme Floquet.

Et c'est comme cela que pendant un an et demi, chaque jeudi, j'allais rendre visite à Mme Floquet, en tailleur, armée d'un bloc sténo et d'un crayon à papier. Mme Floquet me racontait sa vie passionnante d'avocate, entrecoupée de grand blancs où elle cherchait manifestement ses mots. Moi je m'efforçais de reconstituer des phrases pleines de trous... Après chaque plaidoirie racontée à sa manière, elle me disait :

- Ne notez pas cela, ce n'est pas la peine, ce n'est pas très intéressant.

Le soir, rentrée à la maison, je retranscrivais scrupuleusement mes notes, dans l'espoir d'en faire un ouvrage.

Seulement, un jour, Mme Azulera m'appela pour me dire qu'il n'était plus possible que je continue à visiter Maître Floquet. Elle

avait définitivement perdu la parole et ma mission n'avait plus lieu d'être.

Afin de ne pas partir comme une voleuse, j'avais adressé à Maître Floquet une lettre de remerciements pour tout le temps précieux passé auprès d'elle. A tout hasard, j'avais indiqué mon adresse et avait attendu secrètement une réponse qui n'est jamais venue.

Aujourd'hui, Maître Floquet a disparu. Si seulement je savais où la trouver. Je suis sûre qu'on pourrait terminer ce que nous avons commencé ensemble. Rédiger sa biographie à travers ses plaidoiries...

Je me pris à rêver et ce fut la sonnette de mon appartement qui me réveilla.

On sonnait avec insistance. Lorsque j'ouvris la porte, je me retrouvais face à une petite femme fragile et recroquevillée, levant des yeux embués vers moi. Elle restait muette et me fixait avec un visage souriant. Elle avait une lettre dans sa main. A quoi pouvait-elle bien penser ?

## **Appelez-moi Conchita**

*Marie-Sophie SERRA*

Je m'appelle Isabella. Mes parents sont issus de la haute aristocratie de Buenos Aires, mais ils n'ont conservé de leurs ancêtres que leur nom à particule et leur façon inimitable de servir le thé, la fortune familiale ayant fondu comme neige au soleil durant la crise des années quatre-vingt. Du physique de ma mère, blonde aux yeux bleu comme ses ancêtres castillans, je n'ai rien reçu en héritage. En revanche, je ressemble beaucoup à mon père, bel hidalgo au regard de braise, dont je soupçonne une de ses lointaines ascendantes d'avoir un jour fauté avec un autochtone, malgré ses dénégations indignées lorsque j'ai osé évoquer cette possibilité.

Lorsqu'à dix-huit ans j'ai annoncé à mon père vouloir poursuivre mes études à Paris, celui-ci m'a donné sa bénédiction tout en me précisant qu'il serait bien incapable de subvenir au plus petit de mes besoins. Cela ne m'a pas rebuté, persuadée de trouver aisément une fois sur place un emploi de traductrice ou de professeur d'espagnol.

J'ai donc débarqué à Paris emplie d'un optimisme naïf qui n'a duré que le temps de l'été. Une fois inscrite à l'université, après avoir loué un studio minuscule et outrageusement cher, j'ai vite compris que, sauf à suivre l'exemple d'un bon nombre de mes condisciples et devenir prostituée occasionnelle sur internet, je n'aurai guère le choix en matière d'emploi.

C'est ainsi que je me suis retrouvée technicienne de surface dans une grande tour de la Défense. Trois heures par jour, de dix-huit à vingt-et-une heure, j'enfile mes gants de caoutchouc et protège mes cheveux d'un foulard pour gagner quelques maigres euros, une façon comme une autre de découvrir la magie des nuits parisiennes, mais bien éloignée de mes rêves de jeune fille en fleur.

L'étage dont je suis chargée, abrite une société de conseil et comprend une salle de réunion, une vingtaine de bureaux, trois toilettes, et d'interminables couloirs.

Et j'avoue que j'ai failli craquer, à peine une semaine après avoir commencé.

C'était un lundi. A l'heure du déjeuner, un pot avait été organisé qui s'était terminé tard et à l'issue duquel la Directrice Générale, dans un élan de générosité inattendu, avait renvoyé tout le monde dans ses foyers. En arrivant dans les locaux désertés, j'ai eu la mauvaise surprise de trouver la salle de réunion envahie de cadavres de bouteilles de champagne et de gobelets cabossés et la moquette jonchée de petits-fours écrasés. Mais le pire est survenu lorsque j'ai poussé la porte des toilettes adjacentes et que j'ai compris, au vu du sol inondé par plusieurs centimètres d'une eau malodorante, que la cuvette des dites toilettes avait été bouchée par un afflux inhabituel de préservatifs usagés.

Ce soir-là, j'ai failli rendre mon tablier, et seule la perspective de me retrouver en photo sur un site internet à moitié nue et prénommée Lola m'a empêché de démissionner.

Mais au bout de quelques semaines, j'ai fini par m'habituer. Bien que peu ragoûtant, le travail n'est pas compliqué, et une fois assimilé le fonctionnement de l'aspirateur, je suis vite devenue une véritable professionnelle du vidage de corbeilles et du lavage de baies vitrées.

Mes contacts avec les salariés sont plutôt limités. Même si la plupart d'entre eux sont encore dans leur bureau à mon arrivée, rares sont ceux qui se rendent compte de ma présence. Je pourrais chanter à tue-tête, massacrer leur imprimante, décapiter leur plante verte, ils – ou elles – restent impassibles, les yeux rivés à leur écran et leur main gauche titillant nerveusement leur téléphone portable, répondant à peine à mon salut et rechignant à soulever leurs pieds de quelques centimètres afin que j'aspire la moquette.

En réalité, à l'exception de l'obsédé de service qui ne réitérera jamais son unique tentative d'attouchement à connotation sexuelle vite réprimée par une tasse de café malencontreusement renversée sur son costume Armani, de la standardiste célibataire qui a décidé de faire de moi la confidente de ses malheurs qu'elle me confie avec d'autant plus de délectation qu'elle est persuadée que je ne parle pas un mot de français, et du jeune stagiaire qui tente d'acheter mon silence en me gavant de chocolats Godiva depuis le soir où je l'ai surpris s'échappant par l'escalier de service après avoir laissé une veste en évidence sur le dossier de son fauteuil et son ordinateur allumé pour faire croire à ses supérieurs qu'il était toujours à son poste, je suis complètement transparente aux yeux de la plupart des salariés.

Et je n'oublie pas la Directrice Générale, une harpie snobinarde et caractérielle, surnommée Cruella par ses collaborateurs terrorisés par ses accès de colère aussi imprévisibles que spectaculaires.

La première fois que je l'ai vue, j'ai été à deux doigts de me faire renvoyer parce que j'avais osé tenter de mettre un peu d'ordre dans son bureau.

- Comment voulez-vous que je m'y retrouve si vous dérangez tout ?

Il aurait pourtant été difficile d'accentuer encore la pagaille régnante : un ordinateur couvert d'une épaisse couche de poussière trônant au milieu de piles de dossiers menaçant de s'écrouler au moindre courant d'air, des post-it gribouillés de mystérieux hiéroglyphes scotchés sur la moindre surface disponible, un reste de sandwich momifié oublié sur une étagère, des gobelets de café froid posés en équilibre instable sur le rebord de la fenêtre, le tout baignant dans une atmosphère relevant de la mousson indienne et du sauna norvégien, le thermostat du radiateur bloqué sur 29 degrés et l'humidificateur d'air définitivement réglé à sa puissance maximale.

Mais il a bien fallu que je me plie à ses excentricités. Un jour, j'étais en train de passer l'aspirateur dans le couloir quand je l'ai entendue crier :

- Anita ? ....

Personne n'a répondu. D'un ton énervé, elle a repris :

- Vous, là, Fatima ? Carmina ? vous êtes là ?

Toujours rien. Cette fois, franchement en colère, elle a hurlé :

- Eh ! Celle qui fait le ménage... Vous êtes sourde ?

J'ai soudain compris que c'était à moi que ses vitupérations s'adressaient. J'ai passé la tête dans son bureau. Elle était prête à partir, sa sacoche à la main.

- Vous pourrez nourrir Hector ce soir ? m'a-t-elle ordonné.

Hector, c'est son poisson rouge. Personne n'a le droit de s'en approcher. Flattée par une telle marque de confiance, j'ai attrapé le flacon de nourriture spéciale aquarium tandis qu'elle sortait du bureau tout en continuant de parler.

- Et puis, je n'arrive jamais à me rappeler votre prénom, alors si ça ne vous ennuie pas, je vous appellerai Conchita. D'accord ?

Et sans attendre ma réponse, elle s'est dirigée vers l'ascenseur en marmonnant.

- Conchita... C'est joli, non, Conchita, vous ne trouvez pas ? ...

Heureusement, tous les soirs, une fois ma corvée terminée, je pars retrouver Jean, mon petit ami. Je l'ai rencontré à l'université. Il est mignon, fasciné par mon accent exotique et se destine à une carrière juridique. Il sait que je travaille à mi-temps pour financer mes études, mais j'ai quelque peu embelli la réalité en lui faisant croire que je gardais des enfants.

Un jour, Jean a souhaité me présenter à ses parents, dont je ne sais pas grand-chose, hormis que son père est avocat et que sa mère - à laquelle il voue une admiration sans bornes - dirige sa propre société. J'ai trouvé cela un peu prématuré, mais il a tant insisté que je n'ai pas su lui dire non, et rendez-vous a été pris pour le samedi suivant.

En entrant dans le restaurant où Jean avait réservé, je les ai repérés de loin : Jean, assis en face de son père, un quinquagénaire grisonnant, et entre les deux, sa mère.

Elle.

Je me suis arrêtée brusquement, j'ai titubé, puis j'ai inspiré à fond et je me suis dirigée vers la table.

Jean m'a vue, il s'est levé et m'a embrassée.

- Maman, papa, je vous présente Isabella.

Je me suis tournée vers sa mère. Elle était livide, la bouche ouverte, ses traits figés en un rictus d'incompréhension. Je lui ai tendu la main et lui ai accordé mon plus beau sourire.

- Appelez-moi Conchita...

## Arsenic et vieilles machines

*Nelly BRIDENNE*

Mon fils vient d'acheter L'Usine, rue des Grognards, pour la transformer en loft.

Quand il me l'a annoncé, j'ai eu un choc... J'y ai passé 40 ans, moi, à L'Usine ! Entré à 14 ans comme apprenti, j'ai grimpé les échelons un à un, je suis devenu manœuvre, puis qualifié, et j'ai fini contremaître, grâce aux cours du soir. J'ai sacrifié là-bas toute ma jeunesse, mes meilleures années.

L'Usine tournait à fond à cette époque, on effectuait les 3 x 8. Dans mon équipe, nous étions 20 hommes, dont 7 femmes.

Mon fils m'a proposé de venir la nettoyer avec lui, avant les travaux.

J'y suis retourné avec émotion et appréhension. Toutes les machines et les meubles avaient été vendus.

Je suis descendu direct aux vestiaires, comme j'en avais l'habitude en arrivant. Les placards étaient toujours là, en enfilade le long des murs, couverts de poussière, mais intacts. Je suis entré côté hommes, la gorge serrée, j'ai foncé sur le mien : vide. Hé oui, bien sûr, je l'avais vidé. J'ai ouvert les autres, un par un, et j'ai retrouvé avec surprise et plaisir quelques papiers jaunis et vieilles photos oubliées. Le nom des employés, quoique pâlis, étaient encore lisibles sur les casiers.

J'ai souri à l'évocation de mes anciens collègues :

"Allez mon René" collectionnait les photos de Johnny sur papier glacé. Il se laissait pousser les cheveux et les décolorait comme son idole. René suivait sa carrière depuis le début, très fier d'être Belge comme lui. Il possédait tous ses albums, en vinyle ou cd, allait l'applaudir le plus souvent possible en concert.

Le vrai fan, allant même jusqu'à baptiser ses enfants Sylvie et ... Johnny.

Un brave gars, il est mort d'une cirrhose.

Faut dire que depuis la fermeture de L'Usine et notre licenciement

collectif, 22 ouvriers sont décédés dont 5 par suicide.

À côté de René, le vestiaire de "Coudegrisou" : un ancien mineur, soixante-huitard sur le retour, syndiqué, Rouge et fier de l'être ! Une tête à la "Flambard" de la série Vidocq. Sa devise, toujours affichée à l'intérieur du placard : "on peut hurler avec les loups et agir comme un mouton !"

En partant le dernier jour, il a sorti au directeur, bien en face : "c'est pas parce que vous me foutez dehors que ça va affecter notre amitié !"

En fait, il a pas supporté, il s'est fait sauter le caisson.

Vient ensuite le casier du comptable : son nom est Blondel, James Blondel. À 50 ans, il menait une vie pépère, avec sa femme, coiffeuse et leur fille adolescente. Et puis, par quel miracle ? Sous quelle forme ? Dans quel délire ? James avait rencontré Dieu. Toujours est-il qu'il avait plaqué femme et enfant pour aller vivre sa foi... chez une autre femme, plus jeune, avec qui il avait eu 2 enfants.

Dieu ou pas, il s'était fait éjecter comme les autres. Les voies du plan social sont, elles aussi, impénétrables.

Dans la rangée d'en face, la galerie des bras cassés me clignait de l'œil :

Tout d'abord, un cousin du dirlo, Nono, un simplet, "musclé comme un flan aux pruneaux", qui carburait à la bibine. Nono était "homme à tout faire", sauf qu'il foutait rien ! On le retrouvait en pleine après-midi, à la cafèt' en train de picoler avec un mec de la sécurité, un autre planqué. Il pouvait aussi lui arriver de s'endormir, dans un coin, sur des cartons, et quand le directeur passait, il lui disait juste : "Nono, réveille- toi !"

Attendant à Nono, "Papy Minbus", qui partait tous les soirs en nous lançant "j'min vais, j'vais rater min bus." À 63 balais, il avait pas le permis, mais connaissait par cœur le réseau des bus et leurs horaires.

Plutôt serviable de ce côté-là. Dommage qu'il ait été un vrai fouille

merde, toujours prêt à cafeter pour essayer de monter en grade.  
J'ai traversé le couloir pour pénétrer côté femmes, pour la première fois. Avec un brin de voyeurisme, il est vrai.

Je tombe d'abord sur le placard de Josette Lépinard : la Sainte Nitouche, le genre vierge effarouchée.

À 37 ans, elle attendait toujours son Prince Charmant, en tirant les cartes. Les tarots lui avaient annoncé qu'il lui apparaîtrait en uniforme ! Les suppositions et moqueries allaient bon train : groom, pompier, dompteur ou garde champêtre... Papa la conduisait au boulot, chez Lidl. Maman, invalide en fauteuil, n'était jamais citée, à croire qu'on l'avait planquée à la cave, derrière le tas de charbon, ou empaillée comme dans "Psychose". Josette habitait comme nous, à Villeneuve en Ferrain, mais ne s'était jamais éloignée de sa cambrousse.

Aux dernières nouvelles, l'homme à l'uniforme ne l'a toujours pas localisée.

Je me souviens aussi d'Anne Ton, une femme très douce, qui s'était proposée de passer le brevet de secouriste, au cas où. Un soir, en rentrant de formation, la pauvre femme avait vu les pompiers devant chez elle, ramassant le corps de son fils de 8 ans, tombé du balcon du 5ème étage.

Une autre collègue, Valérie, était restée en contact avec moi, après notre licenciement : elle m'avouait son désarroi, la quarantaine damnée, célibataire et au chômage. L'intérim, les cdd à répétition, les stages, l'humiliation, le non respect des recruteurs, les énièmes entretiens d'embauche, le ras-le-bol, le chômeur blues. Pourtant pas con, de l'expérience et des compétences.

Dans son casier, j'ai retrouvé un petit mot griffonné :

"des mots valises pour dévaliser,  
des mots râles pour démoraliser,  
des mâts gogis pour gouverner... "

## Candidat idéal

*Lauriane COTTEL*

Il pose sa sacoche, tire un petit peu sur sa chemise, et s'assoit, nerveusement. De l'autre côté du bureau, une femme en tailleur noir et boucles d'oreilles orangées lui propose un verre d'eau. Il refuse, poliment. L'homme assis à côté d'elle se racle la gorge. L'entretien peut commencer.

-Pourquoi vouloir travailler au sein de notre entreprise ?

Quand il a eu dix ans, il en était sûr ; il voulait faire déménageur. Ou équilibriste.

Faire les cartons, emballer les vases. Les mettre dans le camion, traverser la France. Découvrir une autre maison, aider les gens à débiter une nouvelle vie, entourés des mêmes meubles.

Ou franchir le plus grand gouffre d'Europe sur un câble de deux centimètres d'épaisseur. Il n'avait jamais vraiment réussi à se décider.

Il ne s'est pas mis à haïr les camions. Il n'a pas soudain été pris de vertiges chroniques. Il a juste laissé passer les années, voilà tout. Il a simplement oublié.

-Parce que j'en rêve depuis que je suis tout petit.

-Aimez-vous le travail en équipe ?

La veille, il est allé boire un verre avec Marco et Isabelle. Marco est déprimé, ces derniers temps, mais Isabelle ne veut rien savoir et ce n'est certainement pas à lui de le lui dire. Alors ils ont parlé de tout, et de rien. Ils ont tenté les fléchettes, mais Isabelle déteste perdre et ça a fini en belle dispute. Isabelle a ensuite voulu l'aider à préparer son entretien, avant que Marco ne renverse

accidentellement sa bière sur ses notes et que cela se termine en hilarité générale.

A vrai dire, il déteste le travail en équipe. Mais ce qu'il aime bien, lui, c'est l'équipe.

- Un groupe de personnes travaillant ensemble produit toujours une synergie qui est particulièrement profitable à l'entreprise. Je crois être tout à fait capable aussi bien d'animer que de déléguer voire même de recadrer quand les circonstances l'imposent.

- Et quels sont vos défauts ?

Il ne range jamais rien. Est-ce qu'il peut vraiment raconter cela ? Non, certainement pas.

Il a peur, parfois. De connaître par cœur le programme télé d'ici la fin de l'année. D'avoir épluché l'ensemble des ouvrages de la bibliothèque municipale. Deux fois. D'avoir des escarres à cause du canapé. De ne plus jamais retrouver de travail.

Ah oui, et il fait des listes, aussi. Peut-être trop de listes.

- Je suis perfectionniste ; je cherche toujours à obtenir les meilleurs résultats possibles.

- Et vos qualités ?

Il sèche. Peut-être en est-il dépourvu ? Il arrive à dormir n'importe où. Un jour, il s'est assoupi dans une gare bondée, sur un banc, en attendant son train. Les cinquante centimes déposés par un passant charitable n'ont pas réussi à compenser le billet acheté pour un TGV qu'il a manqué. Cette anecdote ne semble pas vraiment à son avantage ; et pourtant, de toute sa vie, c'est le meilleur moment qu'il ait passé dans une gare.

- Je suis très rigoureux, ponctuel, et doté d'un grand sens des responsabilités.

- Quel est l'évènement qui vous a le plus marqué cette année ?

Il a enterré son père, au printemps. Pas une grande cérémonie, un truc tout simple.

Il s'est souvent demandé, étant jeune, ce qui se passerait quand il le perdrait ; comment le monde continuerait de tourner.

Il le sait, à présent. Il a cette impression, presque constante, d'avoir de l'eau dans les poumons. Mais pas de doute, le monde, lui, a bien continué de tourner.

- Je crois que je peux citer l'entrée en bourse de votre entreprise, largement applaudie dans la presse spécialisée. Dans un registre moins enjoué, les dégâts provoqués par le dernier cyclone m'ont profondément bouleversé.

- Quels sont vos centres d'intérêt ?

Quand il rentrera, il sera sans doute réquisitionné par sa fille, Clara, pour jouer aux petits chevaux, jeu qui l'exaspère autant qu'il l'amuse. Il aimera la regarder ranger précautionneusement ces quatre pions identiques dans le box prévu à cet effet. Il rira lorsqu'elle tentera négligemment de tricher sous son nez en truquant le résultat indiqué par son dé. Il sera soulagé quand l'heure du bain interrompra une partie qui commençait à paraître interminable.

Un jour, il faudra bien qu'il lui apprenne les vraies règles. Mais seulement dans quelques années, pour ne pas gâcher le plaisir de la petite. Et le sien, par la même occasion.

- J'aime particulièrement la randonnée de pleine nature et je pratique régulièrement la plongée sous-marine.

- Pourquoi avoir quitté votre précédent emploi ?

Rien de très original. Licencié économique, il s'est battu, quelques temps, avec les autres. Et puis les manifestations en petit comité, les piquets de grève sous le crachin, il en a eu assez ; il est parti

avec l'indemnité. Certains collègues à lui sont toujours là-bas ; il ignore où ils en sont. On ne peut rien lui reprocher, il a essayé. Les autres sont trop butés ; lui n'a jamais tenu à rester accroché quelque part, comme un bulot à son rocher.

Il ne regrette rien, c'est vrai. Il a honte, pourtant.

- Les perspectives d'évolution étaient trop minces dans ma précédente structure. Je souhaite à présent développer mes compétences dans un cadre innovant.

- Quelle est votre plus grande réussite ?

Contrairement à ce qu'il a pu entendre, à la télé, ou dans les livres, il lui arrive encore, malgré un âge relativement avancé, de se réveiller en se sentant heureux. Juste heureux.

- Me croirez-vous si je vous dis que c'est d'avoir obtenu un entretien dans votre entreprise ?

- Pourquoi pensez-vous correspondre à notre offre ?

Parce qu'il s'y voit déjà.

Parce qu'il y a un distributeur d'eau dans le hall d'entrée et une moquette flambant neuve tapissant les couloirs. Parce qu'il veut les arpenter, des dossiers pleins les bras, et une tasse à café en équilibre, sur le dessus. Parce qu'il veut rédiger des mémos et les défendre ardemment lors de la réunion de l'après-midi. Parce qu'il veut râler, de temps en temps, sur la gestion des ressources humaines, qui part à vau-l'eau, et la bouffe à la cantine, trop salée.

Parce qu'il veut s'activer pour quelque chose, de nouveau. Pour le salaire. Pour la dignité.

Oui, il s'y voit déjà.

- Je pense être le candidat idéal pour ce poste, qui me permettra d'apporter beaucoup à l'entreprise tout en progressant efficacement dans ma carrière professionnelle.

- Et bien, Monsieur, je vous remercie. Nous vous recontacterons dans les jours à venir afin de vous faire part de notre décision. Nous vous souhaitons un bon retour et une bonne fin de journée.

- Merci de m'avoir accordé votre temps. Bonne journée à vous également.

Des questions sur son parcours. Ses expériences. Ses loisirs. Voilà tout ce qu'il connaît du monde du travail, depuis quelques temps.

Un jour il les enverra balader. Un jour il répondra pour de vrai, loin des phrases toutes faites qu'il leur sort à longueur de temps. Un jour il leur racontera tout. Un jour.

## **Ce poste est fait pour moi**

*Axelle BARDIN*

Cette fois-ci je sens que ça va marcher, ce poste est fait pour moi. Il faut dire que l'offre d'emploi est alléchante : « chargé de missions ». Avec un « s » à missions. Ça fait sérieux. Bien mieux que demandeur d'emploi, « poste » que j'occupe depuis maintenant 8 mois ! Le reste de l'annonce est pour le moins obscure. Il s'agirait de développer une offre de services, de faire de la coordination, voire du conseil, de piloter des projets, de créer des partenariats... Il y en a toute une liste ; je comprends pourquoi ils ont mis un « s » à missions.

Quant aux conditions de travail elles sont carrément floues : une fourchette de salaire plus étendue qu'une fourche, un territoire de travail situé sous une ligne allant de Bordeaux à Lyon. Et enfin un employeur qui joue le mystère. Bon, avec les télécandidatures c'est devenu la norme. Un peu injuste ce système : moi je dois valoriser ma candidature en divulguant un maximum de mon parcours et l'entreprise ne livre même pas son nom. Le pire c'est de savoir que je candidate peut-être auprès de mon ancien employeur. Et qu'il comprendra que je n'ai toujours pas rebondi depuis qu'il a choisi de ne pas transformer mes 18 mois de CDD en CDI. S'il le faut c'est même la nana qui a repris mon poste (en CDD bien sûr) qui recevra mon CV... Non, là je divague. De toute façon je dois candidater puisque ce poste est fait pour moi.

Me voici devant mon ordinateur. J'essaie de me rappeler tous les conseils reçus durant mon « stage de recherche d'emploi ». Trois mois à rencontrer une conseillère qui avait la moitié de mon âge, sortait tout juste de la fac et semblait parfois un peu désemparée. Il faut dire qu'il est difficile de paraître légitime dans ce type de fonction lorsqu'on occupe son premier emploi, qui plus est précaire, et qu'on ne connaît souvent rien aux métiers des gens qu'on accompagne. Restons positive, je pouvais au moins déverser

mon désespoir d'être au chômage sur une personne extérieure à ma famille.

En tout cas je retiens de cet accompagnement que je dois écrire ma lettre de motivation en trois points : en premier je parle de l'entreprise, en deuxième de moi et je conclus en évoquant notre collaboration (en résumé : vous, moi, nous !). Joli modèle que je suis incapable d'appliquer puisque je ne connais pas l'identité de l'entreprise qui propose le poste ! Du coup je décide d'écrire surtout sur moi, sujet que je maîtrise le mieux : je suis compétente, motivée, capable de travailler seule mais aussi en équipe, je n'ai aucun souci avec l'autorité, mais peut aussi être tout à fait autonome, sais m'inscrire dans des procédures tout en entretenant mon sens de l'initiative... Un ramassis de contradictions mais il paraît que ça impressionne.

Bon, voilà quinze jours que j'ai candidaté et je suis enfin convoquée à un entretien. Je connais désormais le nom de la boîte et leur réputation est bonne, ils font un travail sérieux qui plus est dans un secteur que je connais bien. Ce poste est fait pour moi. Il me faut maintenant préparer mon entretien, même si je ne sais pas qui je vais rencontrer puisque j'ai été convoquée par un simple texto m'indiquant le lieu et l'heure du rendez-vous. Vive les nouvelles technologies !

Je passe en revue les conseils de mon accompagnatrice. « Surtout ne pas arriver en retard ». Comme si j'avais attendu de la rencontrer pour découvrir que les recruteurs n'apprécient pas de m'attendre. « Il ne faut pas arriver trop en avance non plus ». Ça fait, semble-t-il, vraiment trop désespéré et ça effraie les employeurs. Quant à ce que je dois dire, j'ai élaboré des réponses plus adaptées que ce qui me vient spontanément à l'esprit. Au menu :

Pourquoi avez-vous perdu votre précédent emploi ? Parce que mon employeur était un trouillard qui passait son temps à enchaîner les CDD de peur de s'engager dans un CDI. Mauvaise

réponse. Il faut dire : Bien que reconnaissant la qualité de notre collaboration mon ancien employeur n'était pas en mesure de poursuivre celle-ci.

Qu'avez-vous fait durant les 8 derniers mois ? J'ai redécoré ma maison, me suis initiée à la peinture, lu plein de romans. En résumé j'ai profité de la vie. Préférer : j'en ai profité pour actualiser mes compétences et renforcer mon réseau relationnel.

Vous avez indiqué dans la rubrique loisir de votre CV que vous pratiquez la natation, pouvez-vous m'en dire plus ? J'ai écrit ça pour donner l'image d'une personne sportive qui se soucie de sa santé, en fait je vais à la plage l'été et j'accompagne mon fils dans la pataugeoire de temps à autre. Non : Je nage en effet régulièrement en sortant du travail et le week-end. Cela me permet de rester dynamique et j'en profite pour réfléchir autrement à mon travail.

Quel est votre plus gros défaut ? Je ne supporte pas d'avoir un supérieur incompetent. J'ai du mal à appliquer des règles que je trouve absurdes. Allons ! Je suis perfectionniste et ai parfois du mal à lâcher un dossier non finalisé.

Qu'est-ce qui vous intéresse particulièrement dans ce poste ? C'est un boulot et moi ce que je veux c'est travailler ; après 8 mois sans emploi on n'est pas exigeant. Je trouve les missions passionnantes et les moyens mis à la disposition des salariés sont impressionnants.

Pouvez-vous nous assurer de votre disponibilité ? Oui, si les heures sup sont payées, que je suis avertie à l'avance et que ça n'empiète pas trop sur ma vie privée. Bien entendu, dans nos métiers il ne peut en être autrement ; quand on aime son travail on ne mesure pas le temps qu'on y passe.

Pourquoi devrais-je vous choisir plutôt qu'un autre ? Je ne sais pas, je ne connais pas les autres. Je ne pense pas que vous puissiez trouver plus motivé et impliqué que moi.

Le salaire vous convient ? Non, je suis dégoûtée de voir qu'il est si bas surtout au regard des responsabilités et de la charge de travail. Plus sobrement : cela me convient tout à fait.

Je me suis préparée à toutes les questions. Je peux maintenant me rendre au rendez-vous vêtue, sur les conseils de mon accompagnatrice, d'un tailleur noir et d'une chemise blanche parce que ça fait professionnel. Il faut croire que ressembler à un pingouin augmente mes chances de trouver un emploi.

Voilà une semaine que j'ai passé l'entretien. J'ai tout fait comme il faut face à une chef de service revêche qui n'avait pas pris la peine d'éteindre son téléphone ; téléphone qui a sonné à trois reprises et auquel bien entendu elle a répondu à chaque fois. Je lui ai même dit que je trouvais cela tout à fait normal, que le travail n'attend pas, surtout à son niveau de responsabilité. L'échange a duré une heure et j'en suis ressortie plutôt positive. Le poste peut être passionnant même si la chef est sans aucun doute une peau de vache. En plus elle aussi pratique régulièrement la natation. On a donc au moins une chose en commun.

Elle m'a rappelée hier pour me dire qu'elle hésitait entre moi et un autre candidat. Candidat que je déteste donc sans le connaître. Dans tous les cas elle m'a promis de m'appeler ce matin pour donner sa réponse.

Consigne a été passée à tous mes amis : surtout ne pas me téléphoner. La ligne doit rester libre. J'imagine un recruteur essayer de m'appeler pour m'annoncer que j'ai le poste et décider, parce que la ligne est occupée, de se rabattre sur l'autre candidat que je détestais déjà. C'est ridicule mais sait-on jamais. Et puis ma conseillère m'a bien dit de rester toujours joignable et disponible ; ce n'est sûrement pas sans raison.

J'attends donc, téléphone en main, en tentant d'oublier que c'est la crise, que le taux de chômage augmente chaque mois, que j'ai déjà attendu de la même façon plusieurs fois ces 8 derniers mois. Cette fois-ci il faut que ça marche ; je le veux ce poste, il est fait pour moi.

Voilà ! Le téléphone sonne. Je respire à fond. Je prends le temps de laisser passer trois sonneries pour ne pas avoir l'air trop désespérée.

Je décroche...

## **Contrat à durée déterminée**

*Eric GOHIER*

Au début, ça m'a fait comme pour les deux premières fois. Exactement. Mis à part quelques nausées et des envies pas toujours faciles à satisfaire, Jessica est restée pour moi très désirable. Son ventre s'est à peine arrondi. Ses seins ont pris du volume.

Comme en plus je traînais à la maison....

Pas ma faute. Un licenciement économique un an plus tôt. Sec. Sans espoir. Ça nous était tombé sur le dos sans prévenir.

Un lundi matin. Les ateliers vides, dépouillés. Toutes les machines disparues, déménagées va t'en savoir où. Les dirigeants volatilisés. Eparpillés dans la nature.

La trésorerie dans leurs valises !

Pas facile de continuer dans ces conditions. Autant à l'usine qu'à la maison. Parce que les traites, elles, elles continuaient de tomber, aussi immuables que les feuilles en automne. Et que deux enfants, même si à sept et neuf ans ce ne sont pas encore des ogres, il fallait bien continuer à les nourrir.

Sans compter leurs consoles vidéo, le chien, le chat... et même les deux poissons rouges.

Exister à quatre sur un budget amputé d'un bon quart, ça demande un minimum d'entraînement. On ne vivait pas sur un grand pied, loin s'en faut, mais là, pour le coup, on a été obligé d'apprendre à raccourcir nos foulées, à arpenter à pas de fourmi comme dans ces jeux d'enfants où pour s'initier au monde des adultes on joue à se monter sur les pieds. D'autant que Jessica ne travaillait pas. C'était un choix. Décrété de concert.

A quoi ça peut bien servir d'avoir des enfants si c'est pour confier à d'autres le soin de les voir grandir ?

Jessica, elle n'a pas été longue à se rendre compte que cette situation me minait. Même si elle m'encourageait aussi à ne pas me précipiter sur n'importe quel boulot au prétexte que cela avait les apparences d'un travail. Elle me disait que c'était ridicule de vendanger quinze ans d'expérience. Seulement, dans mon secteur d'activité, c'était pire que le calme plat.

La vraie marée basse ! Vaseuse à souhait, propice pour l'enlissement. Et aucun vent d'espoir !

Jusqu'au mois de mai. Un bon mois pour les espérances. Un contrat à durée déterminée en profil à l'horizon. Les finances balbutiaient. L'été approchait. Les enfants auraient eu du mal à comprendre que les vacances soient remises sine die. Le job était payé correctement, pas plus fatigant qu'un autre et laissait du loisir.

Pas de prise de tête, peu de responsabilités, de l'autonomie.

Nous en avons discuté. Entre nous. Jessica et moi. Rien que nous deux. Cela ne regardait pas les enfants. Nous avions d'autres sujets de réjouissance pour eux. De toute façon, nous serions toujours à temps de leur dire. Jessica et moi avons toujours été d'accord là-dessus : les enfants d'un couple peuvent être consultés mais cette consultation ne doit pas revêtir un caractère d'obligation systématique.

Nous avançons dans la vie à deux et tant qu'ils seront sous notre toit et notre tutelle, ils se soumettront à nos décisions que celles-ci les satisfassent ou non.

Je ne comprends pas ces couples qui laissent les enfants s'immiscer dans leurs affaires conjugales. Pourquoi les impliquer dans des décisions qu'ils sont la majeure partie du temps incapables d'estimer tant nous-mêmes les contemplons souvent d'un œil dubitatif ?

Finalement, tout a été retardé pour des questions basement administratives et nous sommes partis en vacances. Une seule petite semaine. Dans la famille de Jessica. Mais au bord de la mer

tout de même. C'est sur le chemin du retour que nous leur avons annoncé la grande nouvelle. Je ne sais pas si c'est parce qu'ils jouaient avec leurs consoles vidéo ou parce qu'ils ne mesuraient pas vraiment la portée de ce que nous venions de leur annoncer mais ils n'ont fait état ni d'enthousiasme ni même d'intérêt.

Notre société fabriquerait-elle des enfants blasés ?

Passé encore pour Sacha, les garçons sont moins investis dans ce genre de situation et/ou facilement dépassés par ce qui revêt pour eux une certaine part de mystère. Mais Kaena, elle, aurait dû réagir. Dire si elle était contente, indécise, un peu inquiète, désireuse de savoir comment les choses allaient se passer. Pas du tout ! Elle s'est juste contentée de nous faire don d'un : C'est cool !

Quant à savoir dans quelle case nous devons ranger cette appréciation !

La vie s'est donc articulée différemment. Jessica a pris des formes... et moi du plaisir à les caresser. Sacha et Kaena ont repris le chemin de l'école. Les semaines ont glissé. D'abord complices. Puis indifférentes. Pour finir vénéneuses.

Insidieusement, elles ont instillé en moi le poison du regret. Du choix malheureux. Du projet empesé d'une chape d'inconscience. Ce contrat n'était jamais qu'un contrat à durée déterminée. Il ne débouchait sur rien.

Vers quel chemin d'errance avons-nous conçu de nous diriger !

Plus Jessica enflait plus la vue de son obésité obstétricale me mettait mal à l'aise. J'étais de plus en plus incapable de poser la main sur son ventre comme je l'avais si souvent fait pour les deux premiers. Paradoxalement, j'aurais souhaité qu'elle conserve pour toujours son état de femme enceinte même si sexuellement je la désirais moins... pour ne pas dire presque plus.

Je crois qu'au fond de moi je souhaitais que la situation s'éternise parce que plus elle durerait et moins nous aurions à y faire face. Le pire, c'est que j'étais conscient de la stupidité de mes pensées, averti que c'était avant de prendre cette décision importante qu'il aurait fallu réfléchir à ses conséquences. Le bon sens me commandait de renoncer définitivement à sauter du train en marche alors que celui-ci, lancé à pleine vitesse, filait sans arrêt jusqu'à son terminus.

Nous avons intégré un critère financier dans un des rares domaines où l'argent ne devrait jamais intervenir. Tout ça, oserais-je dire, parce que l'usine où je travaillais avait été déménagée dans le seul but que les actionnaires du groupe puissent continuer à bander par procuration devant la courbe des bénéfices en constante érection.

Pendant combien de temps encore allons-nous laisser l'argent nous pourrir l'existence ?

Quand cesserons-nous enfin de nous laisser aliéner par tous ces besoins qui ne sont pas des désirs ? Quand cesserons-nous de vivre dans le besoin quand seul suffit le désir ? Quand cesserons-nous enfin de résumer nos vies à des systèmes d'équations à tant d'inconnues que plus personne ne sait les résoudre ?

Quand vivrons-nous enfin sans chiffrer chaque segment de nos existences ?

Aujourd'hui, à moins d'un mois du terme, toutes ces questions m'horripilent. Je ne supporte plus de la voir s'arrondir à l'excès. J'ai honte de l'avouer mais elle me dégoûte presque avec ses douze ou treize kilos en plus - en trop ! -, sa démarche ralentie et sa mine souffreteuse. C'est affreux mais j'ai l'impression qu'un cachalot s'est échoué à notre domicile. Je l'admets, j'étais d'accord avec elle. Je ne me suis jamais opposé à cette grossesse. C'est venu avec le temps.

Au point que je n'ai plus du tout envie de la toucher !

Elle le sent bien. Je le sais. Nous avons beau tous les deux faire comme si de rien n'était, il y a trop de fausses notes pour que la mélodie puisse tromper n'importe lequel d'entre nous. Je ne nie pas ma responsabilité. Je me suis sans doute trop empressé de placer tant d'espoir dans ce contrat à durée déterminée.

D'autant qu'il ne sera pas renouvelé. Quand bien même on me supplierait à genoux !

J'en paie le prix aujourd'hui. Et pas un centime ne viendra en rabais. Ce calice, je devrai le boire jusqu'à la lie. Je me suis engagé... et Jessica a cru en moi. C'est peut-être ce qui me mine le plus.

Bien plus encore que la vision qu'elle m'offre et dans laquelle je ne retrouve rien des émois que j'avais ressentis pour la venue de Sacha et Kaena.

Et surtout, comment vivrons-nous après ? Par quel chemin remonterons-nous la pente ? L'avenir me fait peur ! Pas celui de l'humanité dans lequel je ne me sens aucune implication mais celui que nous allons devoir affronter lorsque ce contrat à durée déterminée parviendra à son terme.

Saurais-je à nouveau aimer Jessica ? Autant que lorsqu'elle était simplement ma femme, la mère de nos enfants... et pas une mère porteuse !

## Dégradant qu'ils disent...

*Michel ALOMENE*

Les deux femmes habitent la même banlieue lointaine, elles fréquentent les mêmes commerces, une épicerie à senteurs exotiques, une boucherie à dominante halal. Leurs gosses, des adolescents poussés à la va comme je te pousse, sont inscrits dans le même établissement scolaire, une boîte à problèmes où gueuler et sévir semblent être le mot d'ordre en vigueur. Assises aux deux extrémités opposées du wagon, les griffes de leurs mains crevassées refermées sur leur cabas, elles s'ignorent comme la plupart de leurs autres compagnons de voyage d'ailleurs.

Le métro est aspiré dans le néant noir d'un tunnel avant d'accélérer en pénétrant dans les faubourgs et ses anciens quartiers ouvriers, une suite lugubre de maisons grisâtres, avec jardins à l'abandon, cours intérieures décorées de cadavres désossés de voitures et planches clouées à la hâte sur les fenêtres et les portes, puis sa vitesse décroît et dans un dernier gémissement de freins, il s'immobilise le long des quais encombrés de la foule des libérés du boulot.

Il est 18 h 35, les deux femmes ont dix minutes de retard et il va leur falloir galoper pour arriver à temps.

Les techniciens de surface, comme le politiquement correct exige qu'on les appelle maintenant, investissent le bâtiment à dix-neuf heures par petits groupes indisciplinés. La plupart des hommes sont déjà présents depuis un moment, d'autres, surtout de jeunes femmes, viennent tout juste d'arriver, à pied pour le plus grand nombre ou encore dégorés en grappes de 7 ou de 8 par des camionnettes aux essieux fatigués.

Les équipes habituelles formées, un contremaître leur rappelle pour la cent cinquante millième fois ce qu'on attend d'eux. Toutes les portes vont s'ouvrir devant eux, tous les menus petits secrets des hommes et des femmes qui travaillent ici pendant la journée

vont leur être dévoilés. Il leur suffit d'ouvrir un tiroir, de soulever un dossier oublié sur un bureau, de parcourir un classeur ou de scruter le contenu des poubelles pour en savoir plus sur les occupants des bureaux. Mais la discrétion est de rigueur et les horaires serrés : l'objectif est de terminer au plus vite pour passer à l'immeuble suivant.

Quelques-unes des femmes se contentent de trimer de dix-neuf heures à vingt-trois heures ; d'autres, non pas plus courageuses, non pas plus oublieuses de leur famille, mais éprouvant, pour la plupart, certainement plus de difficultés à nouer les deux bouts, vont effectuer deux tournées successives avant d'émerger au plus profond de la nuit pour courir, qui récupérer un bébé chez une gardienne ou une grand-mère, qui s'occuper de préparer le petit-déjeuner de leur progéniture. C'est pour la plupart d'entre elles une course sans fin pour terminer le mois sans trop de casse, rembourser des dettes ou éduquer au mieux leurs mômes en supportant parfois de surcroît un compagnon tout aussi abruti de fatigue ou de soucis qu'elles. Mais ces esclaves d'une société sans tendresse pour les plus faibles ne peuvent faire mieux que serrer les dents et espérer en des lendemains qui chantent, le boulot est denrée rare et le réservoir de main-d'œuvre, inépuisable.

Les dernières consignes rappelées, ces ombres parmi les ombres s'égaillent aux quatre coins du bâtiment comme des fourmis affairées, prenant au passage le matériel de nettoyage. Des gants de protection et des tabliers sont enfilés, des fichus sont noués sur des chevelures récalcitrantes, des produits d'entretien, pour la plupart marqués d'un pictogramme blanc sur fond rouge, sont emportés.

Sous le regard insondable d'un Kosovar en bleu de chauffe, un noir coiffé d'un bonnet de rasta rayé s'en prend violemment à une femme au teint terreux dont le seul tort est d'avoir voulu le devancer dans la file. Tendue, l'atmosphère ne respire pas la franche camaraderie.

Le niveau où travaillent Marjorie et ses coéquipiers se compose de quatre pièces immenses partagées en une multitude de cellules individuelles séparées par des cloisons coupées à mi-hauteur et toutes équipées d'un plan de travail avec PC et imprimante, meuble de rangement à roulettes et fauteuil à fausses prétentions ergonomiques.

La société d'assurances qui occupe l'immeuble conseille à ses employés de mettre sous clé leurs dossiers et leurs affaires personnelles dans l'étroit tiroir supérieur de leur bureau, ce qu'ils font pour la plupart. Cela n'empêche cependant pas que des traces de leur individualité profonde restent à flotter comme des écharpes de brume sur leur modeste espace de travail. Certains sont d'un sans-gêne incroyable, l'un d'eux tel un petit Poucet à éducation déficiente parsème le sol autour de son bureau de restes de nourriture, un autre laisse en permanence une paire de chaussons à parfum prononcé sous son siège, un troisième semble prendre un malin plaisir à rater la poubelle.

Mais le pire est l'état des toilettes en fin de journée, comme si certains, loin du regard des autres, se laissaient aller à oublier toutes règles de bienséance. Jets d'urine mal dirigés, obscénités griffonnées sur les murs, pelures d'orange flottant dans les cuvettes et même serviettes hygiéniques abandonnées derrière les W-C sont le lot presque quotidien des préposés à l'entretien.

Un boulot de merde, c'est le cas de le dire, que chacun et chacune préféreraient éviter.

Inaudible dans le vacarme des aspirateurs et des cireuses, Marjorie fredonne en passant la serpillière. C'est une grande fille anguleuse aux traits minés par les soucis, qui n'aime ni sa vie, ni son travail, sa vie parce qu'il lui semble qu'elle n'est qu'une succession sans fin de menus tracés et de prises de bec avec le monde entier, son travail parce qu'elle a l'impression de n'être qu'un des maillons les moins bien considérés de la société, même pas un numéro, se dit-elle parfois, une absence de numéro que la plupart du temps on oublie de saluer et pour qui jamais personne n'a un mot gentil.

Originnaire d'une cité minière dont l'éphémère prospérité n'est plus qu'un lointain souvenir, elle a grandi entre une mère gris souris qui naviguait à vue entre périodes dépressives et moments d'euphorie médicamenteuse et un père aigri par la perte de son poste d'ajusteur lors de la disparition de l'industrie sidérurgique du bassin de Longwy.

Toute sa jeunesse, elle a entendu ses parents fulminer contre les étrangers bouffeurs de sécu qui viennent tondre la laine sur le dos des vrais Français. Chez eux, l'autre n'était pas le bienvenu et à chaque élection, quand on se déplaçait, on votait, sans état d'âme, ordre et préférence nationale.

Elevée dans un tel milieu, il est normal que Marjorie ne se sente vraiment pas à l'aise avec ses collègues de travail, ceux-ci étant à ses yeux, trop bruyants, trop colorés, en un mot trop différents.

Le portefeuille repose contre le pied du bureau.

Marjorie hésite. Le mieux ne serait-il pas de le laisser là, mais cela ne risque-t-il pas de lui être reproché en cas de contrôle ?

Elle se penche, le saisit entre le pouce et l'index et hésite à nouveau. Doit-elle tout simplement le poser sur le sous-main à la vue de tous ou ne vaut-il pas mieux l'empocher avant de le remettre à un responsable ?

Puis comme animé par quelque force invisible, le portefeuille s'ouvre et dévoile ses menus mystères, cartes bancaires, document d'identité, feuille d'agenda sur laquelle on a noté une liste de courses, pochette en plastique dans laquelle est glissé un billet de 50 euros.

Marjorie jette un coup d'œil furtif autour d'elle. Afonso lave à grandes eaux le couloir, Adiba, la maghrébine accorte qui n'a que ses enfants à la bouche, passe négligemment la peau de chamois sur la porte vitrée d'une armoire et Chérilia, l'antillaise aux cheveux nattés que Marjorie trouve bien trop fière, rembobine le fil de l'aspirateur.

Tenant, c'est par trop tenant ! Ces 50 euros, Marjorie en a absolument besoin. Et puis qui aurait l'idée de la soupçonner, ce portefeuille a pu être égaré dans une cabine d'essayage ou sur un comptoir de magasin ? De toute façon, les gens qui bossent ici gagnent trop bien leur vie pour se soucier de la perte d'une somme aussi insignifiante.

Alors elle n'hésite plus.

- T'es complètement folle, chuchote Chérilia derrière elle au moment où elle glisse le portefeuille dans sa poche. Imagine ce qui se passerait en cas de fouille. Non seulement tu risquerais de perdre ton boulot, mais en plus tu pourrais te retrouver avec une plainte au cul. Enfin pour ce que j'en dis...

- Je tenais à te remercier pour ce que tu as fait pour moi tout à l'heure, grogne Marjorie alors qu'elles se dirigent vers la bouche du métro. Sans ton avertissement, ces salauds m'auraient certainement virée avec perte et fracas...

- C'était tout naturel, ma grande, et tout le monde, enfin presque tout le monde, en aurait fait autant... Tu vois, c'est simple quand on y pense. Il y a les chefs et les petits chefs et il y a nous. Et la seule manière de nous en sortir, c'est de se serrer les coudes et de tenir tous ensemble...

Puis la rame s'ébranle et tout au long de l'interminable trajet vers leur banlieue lointaine, les deux femmes n'ont pas un mot pour l'humiliante fouille au corps que toute leur équipe, et rien qu'elle, a dû subir, elles sont bien trop occupées à se connaître et peut-être à s'apprécier.

## **Desperate working wife**

*Joëlle BROCHARD*

Vêtue d'un tailleur sobre, Nora, la trentaine affairée, déambulait à pas pressés dans le couloir du second étage. Il était très tôt, mais elle était debout depuis longtemps. Sa sacoche rembourrée pesait à son bras. Son poignet gauche supportait une montre à gros cadran qui ne la quittait jamais. Elle y jeta un œil pour la dixième fois depuis qu'elle venait de badger chez TM, une PME de cosmétiques où elle travaillait sans relâche en tant qu'assistante de marketing.

Nora pénétra dans le petit bureau du fond, actionna l'interrupteur. Elle embrassa la pièce d'un regard caféiné. Un ficus étique s'avachissait dans un coin de la table. Un amoncellement de dossiers échevelés lui disputait le maigre espace qu'il y occupait. Encore quelques minces millimètres et il chuterait dans la corbeille située juste en dessous. Ce ficus était un cadeau de Xavier, du temps où il travaillait chez TM et qu'il était son mari. Depuis le licenciement de Xav' et le divorce tumultueux qui avait suivi, Nora laissait dépérir la plante à petit feu sur le coin de sa table. Elle avait même accroché et abandonné son alliance à l'une de ses feuilles basses.

Les chuchotis qui avaient cavale d'un bureau à l'autre, les rires sous cape qui avaient volé du premier au dernier étage, les rumeurs qui avaient serpenté le long des couloirs avaient écorné la réputation de Nora, ébranlé sa crédibilité. Depuis, quelles que fussent la qualité de son travail et l'énergie qu'elle y insufflait pour recouvrir une image valorisante, son histoire passée lui collait à la peau, aussi indélébile qu'un tatouage.

La jeune femme s'interdit de soupirer. L'aurait-elle fait que la surprise qui la guettait l'en aurait empêché : les trois lettres bien connues F, A et X s'étaient en police énorme et caractères gras, en haut d'un document gisant sur son sous-main. Pourquoi n'avait-on pas placé ce papier dans son casier ? Nora s'angoissa au vu du court paragraphe qui noircissait le milieu de la page. Mille idées de contretemps chahutèrent son cerveau. Rien que le mot, bref et inharmonieux, sonnait comme un coup de poing autoritaire

sur la table, incrustait une urgence impolie, « tsunamiat » son agenda replet.

Dans un sursaut de rébellion toutefois, Nora se persuada que les dossiers sur lesquels elle gouttait de sueur depuis des jours ne souffraient aucun retard. Aussi les sortit-elle de sa sacoche pour les poser sur le fax d'un coup sec, sans prendre connaissance de ce dernier.

Elle s'abîmait depuis une paire d'heures déjà dans ses pages d'écran et ses documents annotés, quand elle perçut le bruit de couperet des portes de l'ascenseur, signalant l'arrivée de ses collègues. Dans une minute, le concert cacophonique des sonneries téléphoniques débiterait. Nora recula son siège, se frotta les tempes ; puis elle rajusta son tailleur et se prépara pour l'aventure quotidienne des coups de fils, des réunions et des rendez-vous.

Elle déplaçait sa pile de dossiers vers un meuble annexe quand le fameux fax, libéré, sauta à ses yeux. La jeune femme marqua un temps d'arrêt. Puis, résignée, les lèvres serrées, elle s'empara du feuillet redouté. Au même instant, une immense silhouette tirée à six épingles boucha l'ouverture de la porte. Gaël ! Nora laissa retomber son fax.

Gaël était un superlatif ambulante : une allure de podium doublée d'une aisance de champion de surf, le tout habillant un potentiel haut de gamme. Au cours des réunions, il lui suffisait d'un clic de stylo pour que les conversations stoppent. Dans les couloirs, toutes les filles se retournaient sur lui. Nora faisait exception cependant : tomber amoureuse ne faisait plus partie de son emploi du temps.

La jeune femme attendit que Gaël prît la parole. Les yeux bleus pailletés d'acier de ce dernier se plantèrent dans les siens, d'un joli noisette, mais terni de fatigue.

- Nora, lança-t-il après un bref salut de la tête, la réunion de midi est avancée d'une heure. Et là, il faut que j'y aille ! Tu peux t'occuper de mes fichiers ? Je les ai placés dans le répertoire informatique habituel.

Et il sortit du bureau comme s'il partait à la conquête du jour, les épaules droites et le pas alerte.

- Mais... murmura Nora.

L'unique mot de la jeune femme se dilua dans l'effervescence environnante. Son regard s'embua à l'idée de ce surcroît de travail, glissa machinalement vers sa plante aux feuilles racornies. Nora secoua la tête. Son désir de satisfaire chacun pour redorer son image l'emporta.

Le fax non lu s'étalait au milieu de ses dossiers. Nora le repoussa sans même y jeter un œil : il fila vers la corbeille dans laquelle il atterrit en un bruit filant. Au passage, il avait emporté une des feuilles du ficus et bousculé l'anneau doré et solitaire qui y vieillissait.

Quand l'heure de son rendez-vous de budget pointa, Nora y courut, de peur d'arriver en retard. Elle arriva décoiffée et essoufflée dans le département des financiers. Patrick, un long efflanqué qui exhalait une odeur de fumeur invétéré qu'aucune eau de toilette ne parvenait à masquer, était absorbé par la lecture d'un feuillet. Il ne regarda Nora que pour lui adresser une phrase lapidaire :

- Ah, Nora ! Désolé, j'ai un truc urgent à régler ; tu n'as qu'à m'attendre !

Et il bondit dans le couloir, tenant au bout de son bras un dossier auquel il avait ajouté le feuillet d'une main leste. Nora reconnut les trois lettres démoniaques du mot FAX, fronça les sourcils. Elle s'ingénia à garder un calme de surface en attendant Patrick et en triturant sa montre fatiguée d'être constamment surveillée. Soudain elle craignit qu'il ne s'agisse du même fax que le sien. Aussi regagna-t-elle son bureau au pas de course, une mèche tracassant son visage tendu. Elle fouilla son bureau, en vain...

Il ne lui restait que très peu de temps pour étudier les fichiers de Gaël et synthétiser l'essentiel de ses propres dossiers. Elle se jeta sur son siège, malmena sa souris, maltrahit son clavier. L'angoisse de ne pas y parvenir lui montait à la gorge. Le tremblement continu de ses doigts s'exaspérait au tic-tac agaçant de la pendulette, dont les aiguilles poussaient trop vite les minutes. Que ne lui donnait-elle du temps à la place de l'heure ! Quand elle

cracha un « 11 » fluorescent, Nora se leva. Elle passa une main fébrile dans ses cheveux, rassembla ses documents et gagna la salle où se tenaient les réunions de service le cœur battant.

Les conversations vrombissaient autour de la longue table. Un coup violent imprimé à la clenche de la porte les cassa. Le responsable du département marketing surgit et fendit l'air d'un pas hâtif.

Nora était toujours impressionnée par sa taille démesurément grande et le brillant de son crâne. Elle se souvenait du jour où son facétieux Xavier avait déclaré que « C'était à force de gratter les plafonds qu'il était devenu chauve ».

- Bien, commença le boss avant même de s'asseoir, je suppose que vous avez tous lu le papier que j'ai fait déposer sur vos bureaux hier soir. Comme il n'y avait plus personne à 20 heures excepté la femme de ménage, j'ai chargé celle-ci de la tournée de copies.

Nora tourna la tête vers ses collègues. Chacun opinait de la tête, l'air grave, en exhibant le feuillet d'où surgissaient les lettres F, A et X. La jeune femme blêmit.

- D'après mes sources, continua le boss, la croissance des bénéfices de cette jeune société qui nous propose un partenariat est à faire pâlir d'envie la plus performante des entreprises ... Votre avis sur sa proposition ? Bien entendu, nous n'avons pas le droit à l'erreur !

À ces derniers mots, Nora se révolta. Elle pensa soudain que son travail était truffé de non-droits, animaux teigneux appartenant à une espèce non identifiée qui lui écorchaient sa liberté.

- Tour de table ! enchaîna le patron.

Ah ! L'indécrottable tour de table ! Xavier en avait assez singé le cinéma, quand il rapportait le déroulement des réunions où l'on taxait ses idées d'irréalisables !

-Vous, qu'en pensez-vous ? tonna le patron en se tournant vers Nora.

Paniquée, la jeune femme lança un regard suppliant à Gaël, espérant qu'il parlerait en son nom. Le silence obstiné de ce dernier crucifia Nora. Gaël n'était un héros ni des légendes anciennes, ni des temps modernes : avec son cheval blanc, il faisait

cavalier seul ; avec sa panoplie de Super-Jeune-Cadre-Dynamique, il protégeait son seul ego et sauvait son propre nombril. Xav' ne se serait jamais comporté de la sorte, reconnut Nora, une douloureuse nostalgie dans le cœur.

Face au silence de Nora, le boss arbora une moue de dégoût et poursuivit le tour de table. À tous les arguments qu'on lui exposa, il opposa l'empire des chiffres.

- Si nous n'étions pas dans une aussi mauvaise passe, conclut-il, j'aurais passé outre l'offre délirante que cette jeune entreprise nous fait. Mais... à bien y réfléchir, l'idée de nous faire fabriquer des fards à grimage pour elle n'est pas si mauvaise... d'autant plus qu'elle émane d'un de vos anciens collègues : Xavier Di, dont j'ai toujours pensé qu'il était une valeur sûre... hélas parti trop tôt de nos effectifs !

Un silence lourd accueillit ce tour de passe-passe qui glorifiait un exilé et dénigrait les cadres en place. Nora, à l'écoute du nom de son ex-mari, toute peur envolée, arracha le feuillet des mains de Gaël. Ce qu'elle y lut la fit hurler de rire, de surprise... et de fierté amoureuse. L'en-tête était constitué de trois énormes majuscules surplombant les lettres minuscules, tout juste lisibles : *Farves et Attrapes de Xav'*.

**Désobéir**  
*David SKIDA*

18 juillet 1942, Nancy

Le téléphone sonna dans le bureau austère d'Etienne Viguier. Fonctionnaire du Service des étrangers du Commissariat de Nancy, l'homme portait beau sa cinquantaine passée, en dépit des privations en vigueur depuis l'occupation des Allemands. En bras de chemise à cause de la chaleur étouffante, il décrocha en soupirant.

- Viguier, j'écoute.

- Monsieur Viguier, c'est Madeleine Kormann, la fille que vous aviez dépannée il y a un mois.

- Oui, je vois...

« Dépanner » signifiait en l'occurrence qu'Etienne lui avait fourni des faux-papiers d'identité pour qu'elle puisse échapper aux Nazis.

- Je suis à Paris, reprit la jeune femme d'une voix agitée. Je n'arrive toujours pas à y croire. Hier et avant-hier, les Boches ont emmené plusieurs milliers de Juifs dans des camions. On parle de familles entières, d'enfants ou de vieillards. La police les aidait et je ne comprends pas ce qui se passe. J'ai peur de sortir dans la rue.

- Calmez-vous Madeleine ! Où les ont-ils emmenés ?

- Au Vélodrome d'Hiver, à Drancy ou dans d'autres endroits encore, parqués comme du bétail. Personne ne sait ce qu'ils deviennent, depuis. On parle d'une opération similaire sur Nancy.

- Merci de m'avoir prévenu, je ferai au mieux. Fuyez la capitale pour vous cacher en Zone Libre.

Après avoir raccroché, Etienne relut pensivement la note de service qu'il avait reçue la semaine précédente, évoquant l'imminence d'une grande vague d'arrestation de Juifs, sous le nom d'opération « Vent Printanier ». L'intervention était prévue sur Nancy pour le 19 juillet, soit le lendemain. Il ne lui restait que peu de temps. Etienne quitta son bureau et réunit ses hommes en un temps record. Chacun d'eux avait fait de la désobéissance un crédo, pour le bien des martyrs de ce conflit, pour leur vie. Au

péril de la leur, ils distribuait faux-papiers, avertissaient d'une descente de la Gestapo, hébergeaient s'il le fallait des familles. L'enjeu était cette fois-ci aussi énorme que les risques. Tous regardaient Etienne, conscients de la tension qui assombrissait ses traits.

- La situation est grave, les petits. J'ai le pressentiment que Vent Printanier va déboucher sur quelque chose de pire que ce que nous pensions. Les opérations ont débuté à Paris et reprendront ici même dès demain. Il faut que nous prévenions le maximum des Juifs présents sur les listes, que nous les supplions de quitter la région, quitte à les aider à partir. Il va falloir mettre le paquet, garçons. Pas la peine de vous dire que le risque d'être pris par les Boches est encore plus grand que d'habitude. Je n'en voudrais à personne si l'un d'entre vous renonçait. Vous en êtes ?

Aucune défection. Tous soutenaient son regard sans faillir, prêts à suivre leur chef. Jusqu'à la mort, s'il le fallait. Etienne ne put retenir un sourire de reconnaissance.

- C'est parti, les petits ! dit-il en tapant dans ses mains.

Soirée du 20 juillet 1942, Nancy

Installé dans le salon de son petit appartement du centre, les yeux sur le bilan de l'opération, Etienne affichait un sourire satisfait. Sur les 385 Juifs menacés, il n'y avait eu que trente-deux arrestations. Si ces derniers avaient cru les avertissements qu'il leur avait donnés, ils seraient eux aussi derrière la ligne de démarcation ou dissimulés à l'abri des Nazis. Ses hommes s'étaient montrés parfaits dans leur mission de sauvetage. Certains avaient même joué le rôle du duo d'agents escortant un prisonnier dans son train, avant de lui glisser un billet pour la Zone Libre.

Les Fritz étaient furieux, bien entendu. Les Nancéens les voyaient aller et venir en hurlant sans trouver leurs proies. Un convoi vers la Pologne avait été annulé le matin même. Une traque était menée pour trouver les responsables. Etienne était passé le matin même par la Kommandantur où un officier SS l'avait interrogé pendant deux heures. Mais sans preuve, malgré une suspicion marquée, et

probablement soucieux de ne pas dégrader les relations de l'occupant avec la police, l'Allemand l'avait laissé sortir.

Un début d'explication crédible circulait dans les rues de la ville : les rafles ayant débuté à Paris, il y avait de fortes chances pour que les Juifs qui étaient passés à travers les mailles du filet aient pris le temps de prévenir leurs proches qui vivaient en province. Pas assez pour la Gestapo, mais cela présentait l'avantage d'éloigner les soupçons du Service des étrangers.

Etienne, pourtant fonctionnaire très rigoureux dans son travail avant la guerre, était fier d'avoir désobéi à ces ordres qu'il jugeait injustes, inhumains et abjects. Il se bourra une pipe en regardant la voûte céleste par la fenêtre. Un Juif qu'il venait de placer dans un train à destination de Dijon lui avait dit avant le départ que celui qui sauve une vie sauve l'humanité toute entière. Il se sentait heureux d'en avoir sauvé plusieurs centaines. En embrasant le tabac, il se prit à espérer que dans chaque département de France, des hommes comme lui tentaient de sauver ceux qui pouvaient l'être.

14 août 2012, Montpellier

- Et c'est ainsi qu'ils m'ont viré. Comme ça. Un entretien d'un quart d'heure et vingt-trois ans de carrière qui s'envolent. Et ils veulent porter plainte, par-dessus le marché.

Yann Viguiier était profondément affecté. Il venait de récupérer ses affaires au vestiaire, avant de quitter définitivement sa boîte et arrivait tout juste pour chercher un peu de réconfort auprès de sa mère, Violette.

- Tout ça parce que tu fais partie d'un groupe qui remet le chauffage aux gens qui n'ont plus les moyens de payer leur facture ? demanda-t-elle avec indignation.

- Oui. Nous savons tous que nous risquons gros en coupant les scellés pour relancer les chaudières. Mais nous estimons que c'est notre devoir. Tu sais, la Resolen n'a plus de solidaire que le nom.

- Régie Solidaire d'Energie... Peut-être à l'époque, mais aujourd'hui elle doit être surtout solidaire avec ses actionnaires. Tu

aurais pu tout de même nous en parler, de ces actions. Tu vas faire quoi, maintenant ?

- J'en sais rien, Ma'... Je vais m'inscrire sur la liste des demandeurs d'emploi et espérer.

Son père, Lucien, entra dans la pièce au moment où ils finirent leur tasse de café. Quand le retraité vit la tête d'enterrement que son fils faisait, il fronça les sourcils.

- Salut fiston, tu as une drôle de mine. Un problème avec Muriel ou les enfants ?

- Non, Pa', et je ne sais pas si c'est mieux... Je viens de perdre mon job. Assieds-toi, je vais t'expliquer pourquoi. J'ai caché à tout le monde pas mal de choses, en marge de mon boulot. Cela risque de ne pas te plaire, mais de toute façon tu vas le savoir par la presse d'ici le procès.

Et il raconta tout : les récupérations des listes de clients débiteurs, les opérations nocturnes pour leur rétablir le chauffage, le jeu du chat et de la souris avec les policiers et la direction de la Resolen. Jusqu'au flagrant délit, une semaine auparavant. Avec trois de ses camarades, ils avaient été piégés par un faux-client ajouté sur une liste. Quand ils sont arrivés, les flics les attendaient.

Contre toute attente, au lieu de crier à l'inconscience, Lucien regarda Yann avec beaucoup de fierté. Ses yeux laissèrent couler quelques larmes sur ses joues ridées. Cela inquiéta soudain Yann :

- Papa, tout va bien ? Tu as compris ce que je t'ai dit ?

- Non seulement j'ai compris, mais je suis admiratif devant le courage que tu as eu, d'oser désobéir. Moi, je ne l'ai jamais eu, ce cran. C'est toi la vraie relève des Viguiers. Aujourd'hui, on te crache dessus, mais qui sait si l'Histoire ne te donnera pas raison...

- Je ne comprends pas... De quoi parles-tu ?

- A moi de te raconter une histoire : celle de ton grand-père, Etienne. Tu ne l'a pas connu, mais lui aussi aurait été très fier de toi.

- Il y a un rapport avec moi ?

- Plus que tu ne le penses... C'est l'homme qui m'a enseigné dans mon enfance que la désobéissance au travail est un parcours semé d'embûches et dangereux, mais que cela devient parfois nécessaire pour le bien de l'humanité. Chemin que je n'ai jamais osé

emprunter, mais dans lequel tu es entré, exactement 70 ans après lui. Ne t'inquiète pas pour l'avenir, il est devant toi désormais...

## En mode essorage

*Sophie MADEUX*

Quand je dis que le monde du travail en région parisienne correspond à une machine à laver, mes proches et ma famille, dans ma Vendée natale, me prennent pour une folle. Chaque été, en bord de mer, durant mes congés bien mérités au cours desquels j'aime reprendre possession de mon Nikon haut de gamme pour remplir ma carte mémoire, je leur explique gentiment que la compétition est rude avec cette jeunesse aux dents longues qui raye le parquet et qui n'aspire qu'à prendre votre place dès la moindre faiblesse. Certes, je gonfle un peu le nombre d'heures supplémentaires qui me sont sucrées à la fin de la période fiscale et mens allègrement lorsque je lâche qu'entre janvier et avril, période la plus éprouvante dans le domaine de la comptabilité, je ne vois guère mes deux filles. Là-dessus, il y a toujours un ou deux de mes proches qui essaient de savoir à combien j'émerge. J'élude systématiquement, je m'amuse à les laisser fantasmer, et reviens sur le turn-over de la PME au sein de laquelle je suis employée. Parce que, bon an mal an, sur un effectif d'une vingtaine de salariés, il y a toujours trois ou quatre nouvelles têtes à la rentrée de septembre. Moi, la férue de métaphores, c'est ce que j'appelle le mode « fin d'essorage ».

Pour tout vous avouer, cette année, j'ai l'impression que la machine s'est un peu grippée. Pourtant, à l'image de notre patron M. Richard, la machine est solide. On a une clientèle très diversifiée dans le secondaire et le tertiaire, et sans trahir de secrets, on gère la comptabilité de la moitié des sociétés agroalimentaires implantées sur le M.I.N. de Rungis.

Je m'entends bien avec M. Richard. Et je crois qu'il m'apprécie. Faut dire qu'avec mes quinze ans de boutique, je suis la plus fidèle de ses collaborateurs. Je connais tous les rouages de la boîte, et dès qu'il y a un dossier délicat à traiter, il me requiert. Parfois, avec

mon portefeuille de cinquante-deux clients, cela me pèse car j'ai l'impression de ne jamais voir le bout, de n'avoir aucun répit. Mais, au fond de moi, pour ne rien vous cacher, je suis assez fière de ce statut même si David, mon mari, me reproche souvent de ne pas mieux négocier ces petits arrangements.

Sauf que depuis quinze jours, tout a changé. La faute à l'essorage, bien sûr. Léa, ma collègue de bureau, coutumière d'un franc-parler qui me fait souvent mourir de rire, dit que certains hommes ont une bite à la place du cerveau. Je crois qu'elle a vu juste et que c'est le cas de M. Richard qui n'a pu s'empêcher de recruter une greluche. Faut dire que Clara - c'est son prénom - est sacrément bien foutue. 1m75 sans les talons aiguilles, la silhouette de Lara Croft, un cul moulé dans une minijupe, et des seins haut perchés capables de faire bander un eunuque, dixit Léa. Julien, notre superviseur, en a la langue toute baveuse.

Le comble, c'est qu'il a fallu lui faire un peu de place dans le bureau, « histoire de la former », a dit Julien. Il a ajouté qu'elle avait vingt-trois ans, un BTS compta en poche et qu'elle avait fait forte impression lors de son entretien de pré-embauche. Il a juste oublié de nous préciser que son sac à main Louis Vuitton était rempli de limes à ongles, d'un parfum haut de gamme, d'une palette de rouges à lèvres qui aurait ravi Picasso, et d'un iPhone dernier cri constamment connecté à Facebook et à Twitter.

Mais ça, ce n'est que la face émergée de l'iceberg. Parce que, derrière son sourire ravageur, ses allures de Miss France et son CV de compète que Léa a récupéré en douce, se cache une véritable folle dingue. Elle n'a pas mis deux heures avant de nous faire sa première crise. Je ne vous cache pas qu'on est un peu habituées, ma collègue et moi. Avec le temps, nous sommes devenues de véritables pifomètres de la compétence. Il nous suffit en général de quelques jours pour se faire un point de vue. Mais là, c'était le pompon. On a même cru qu'il y avait une caméra cachée quelque part dans la pièce. Ni une, ni deux, elle a commencé par nous dire que notre méthode de saisie comptable était déplorable, caduque

depuis des années. Pour preuve, elle n'était plus enseignée. Là-dessus, sans ambages, elle a critiqué notre système d'archivage. Sur le coup, je n'ai rien dit, j'ai laissé faire. Patiente, j'ai fixé mon écran. Mais je sentais bien que Léa bouillait de colère. Elle n'en pouvait plus d'écouter la voix aigre de cette pimbêche refaire le monde, faire état de ses brillants résultats scolaires et de ses prouesses en tout domaine. Pour ça, elle est bardée de diplômes et de mentions. Rien qu'en informatique, sur son Curriculum, elle a mentionné la maîtrise d'une douzaine de logiciels. Ça n'empêche que le lendemain son ordinateur ne fonctionnait plus. Et là, elle a été incapable de le relancer sans l'intervention d'un technicien.

Pour tout vous avouer, Léa et moi étions complètement déroutées face à cette fille bordélique à souhait. En quelques jours, à peine deux semaines, elle avait réussi à prendre le pouvoir. Faisant fi de notre expérience, rebelle à nos consignes, elle avait rapidement pris l'habitude de naviguer entre la machine à café où elle retrouvait Julien avec lequel elle riait aux éclats et son poste de travail où elle n'avait plus de gêne à retirer ses chaussures à talons et à exposer ses ongles de pieds manucurés à côté des feuilles de paye qu'elle devait adresser aux clients.

Tour à tour méprisante et arrogante à notre endroit, complice et enjouée avec Julien, Clara présentait son meilleur sourire dès que M. Richard la croisait. Une véritable girouette. Et ce dernier n'avait d'yeux que pour elle. Impossible d'approcher le taulier, de lui dire que cette fille n'était qu'une usurpatrice, une nana avide de fric, une fouteuse de merde, une psychopathe adepte des heures supplémentaires de manière à gonfler son salaire. Il semblait sous le charme, satisfait de ce vent de jeunesse qui semblait souffler au sein de sa société ; surtout heureux de la présenter à ses futurs clients dans le cadre très privé d'un déjeuner d'affaires.

Au bout de deux mois, je n'en pouvais plus de cette sale ambiance. Pour la première fois de ma vie, l'envie de démissionner m'a effleuré l'esprit. Avec David, on a décidé de prendre quelques jours de congés. À la Toussaint, rien de tel que Deauville et ses

planches, à 200 km de Paris. D'autant qu'il faisait exceptionnellement bon pour la saison. Le matin, les filles grattaient le sable avec leur père à la recherche de palourdes, et l'après-midi, durant leur sieste, je me plaisais à m'aérer l'esprit dans les dunes, l'œil collé à mon Nikon D700 pour saisir le vol des mouettes jouant avec l'écume de la Manche. Lorsque mon zoom s'est arrêté sur Clara, enlacée dans les bras d'un homme, à trois cent mètres, j'ai cru à un mirage. Mon souffle est resté en suspens, j'avais l'impression d'étouffer. Elle me pourchassait, loin de Paris. Abasourdie, je me suis accroupie jusqu'à m'affaisser dans le sable, des larmes perlant sur ma peau salée. Même loin, je la voyais belle et orgueilleuse. La haine, la jalousie, que j'avais eues tant de mal à gommer, m'envahissaient à nouveau. Puis j'ai repris le dessus. Calmement, j'ai levé mon appareil et repris ma surveillance. Je ne fus pas surprise de voir Julien embrasser à pleine bouche sa maîtresse. L'idée de sa femme, seule à Paris, fut vite balayée lorsque je les vis se précipiter en direction des dunes comme deux amants désireux d'en découdre pour la première fois.

Le soulagement arriva une semaine plus tard, lorsque M. Richard hurla à travers le couloir. « Clara ! Julien ! Dans mon bureau !!! ». Je compris tout de suite. Pas Clara, qui, incrédule, ne pouvait se douter que des photos quelque peu singulières, salées à souhait par le vent des plages normandes, s'étaient glissées par inadvertance au cœur du bilan comptable que son patron était en train de présenter à un client.

Savoir dessiner des camemberts et des courbes en tous sens est une chose ; veiller à vérifier son travail avant de le transmettre à son patron en est une autre. Clara et Julien furent licenciés sur le champ. Le soir même, eu égard à mon expérience et à mon ancienneté, M. Richard m'a proposé le poste de superviseur. J'ai attendu le lendemain avant d'accepter.

## Fleur de bitume

Catherine MARCHAL

Une fleur avait poussé là, entre deux dalles. Sylvie pensa : « *Un rayon de soleil ! Enfin !* ». Elle ôta ses gants et toucha du bout des doigts la corolle et le frêle bouton qui l'accompagnait. Malgré le vent, le ciel plombé, les trottoirs et les murs gris, le végétal relevait la tête et éclaboussait de sa couleur le paysage désolé.

La journée avait mal commencé. Dès le matin, les signes s'étaient accumulés : la théière lui avait échappé des mains, le chauffe-eau refusait de s'enclencher et pour comble, la machine à laver était en panne ! Puis, il y avait eu le coup de fil de la prison :

- Venez vite ! Nous avons un problème !

- Mais, avait-elle objecté, je ne prends mon service que demain !

Le directeur avait répondu d'un ton sec :

- Non ! Aujourd'hui ! Maintenant !

Le chauffeur de taxi râlait : aller à la prison, ça le déprimait. En maugréant, il jetait des regards furtifs dans son rétroviseur. Il pensait, sans doute, qu'elle était une épouse de détenu qui s'y rendait pour une visite. Elle lui sourit et expliqua : elle était le nouveau médecin-chef de ce centre de détention. C'était son premier jour ! Il la considéra un instant. Elle ? Si frêle, si jeune ... Il fit la moue. Il ne la croyait pas. Dans le doute, il se tut jusqu'à destination. Le bâtiment était situé en banlieue. Un pentagone de verre et de béton défigurant la plaine. « *Un furoncle pour contenir la lie de l'humanité !* » avait titré un journal local lors de l'inauguration. Le taxi la déposa sur un vaste parking. Elle paya la course. L'homme lui rendit la monnaie sans un mot et démarra rapidement. Sylvie considéra un instant le bâtiment. De l'extérieur on ne voyait que les murs de béton couleur gris-vert et de petites fenêtres. Le verre sécurisé était teinté pour s'harmoniser avec la couleur des murs. Les architectes avaient voulu intégrer la construction au paysage. Ils n'avaient réussi qu'à la stigmatiser davantage et le pâle soleil de novembre brisait ses rayons sur les vitres opaques. Sylvie frissonna. Elle releva le col de son manteau et se dirigea vers les

deux brèches de la construction : une porte à double battant et une autre, simple, située à quelque mètres. Les murs étaient truffés de caméras. Tous les mouvements de la jeune femme étaient épiés depuis la salle de contrôle. Sylvie allait sonner, quand une voix s'éleva du visiophone :

- C'est pourquoi ? Les visites ne sont pas autorisées aujourd'hui ! Sylvie fixa l'appareil et pensa que l'expression « *aimable comme une porte de prison* » prenait ici tout son sens.

- Je suis le nouveau médecin. Le directeur m'a convoquée ... Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le haut-parleur cracha : « C'est bon ! Entrez ! » La porte s'ouvrit automatiquement.

Sylvie pénétra dans une cour. Une fois à l'intérieur de l'enceinte, on voyait que la partie supérieure des hauts murs était inclinée vers l'intérieur. Il était impossible, en admettant que quelqu'un puisse les escalader, de franchir ce « bec » de béton parfaitement lisse. L'espace entre les deux portes était séparé par un grillage terminé par des barbelés. La grande porte servait aux véhicules de livraison et aux « combis » pour le transport des détenus. Celle qu'elle venait de franchir servait aux visiteurs. Face à elle, encore un mur et une autre porte. L'intérieur de la prison était construit à l'image du pentagone de Washington : une alternance d'espaces à ciel ouvert et de corps de bâtiments répartis en différentes ailes. Un véritable dédale de couloirs et de niveaux. La nouvelle porte débouchait sur une grande pièce qui faisait à la fois office de sas et de salle d'attente. Il y avait une table et quelques chaises. Les murs de couleur sombre et les néons crus augmentaient encore l'impression de dénuement. Une chape de plomb s'abattit sur ses épaules et Sylvie pensa que tout était calculé pour mettre le visiteur mal à l'aise. Au fond de la pièce se trouvaient une cabine vitrée, un portique détecteur de métaux et un tapis roulant pour passer les sacs aux rayons X. Un officier vint à sa rencontre. Elle lui présenta son ordre de mission et lui précisa que le directeur l'avait appelée un jour plus tôt. « Oui, je suis au courant », lui répondit l'homme. « Vous allez voir, la situation est... disons... un peu sensible. La majeure partie du personnel est en grève depuis plus d'une semaine. Nos effectifs sont réduits. Les détenus n'ont plus de visites, de promenades et de douches. L'ambiance est de plus en

plus tendue et nous avons eu de graves incidents ». Tout en parlant, il la guidait à travers une succession de couloirs et de grilles. Il sembla à Sylvie que les agents pénitentiaires prenaient un malin plaisir à les faire claquer. Un homme en civil venait vers eux. Il lui serra la main prestement et dit : « Je suis le directeur. Navré de vous avoir bousculée ce matin, mais il y a urgence ! On s'occupera de la paperasse et de votre badge d'accès plus tard Docteur. Il faut aller en vitesse à la section 300. Les ascenseurs sont bloqués, question de sécurité, il va falloir y aller à pied ». Ils montèrent rapidement. Le directeur parlait mais Sylvie ne l'écoutait pas. Elle entendait monter le bruit, la clameur, les cris. Les odeurs de fumée lui agressaient les narines. Dans le sas du troisième, deux agents attendaient. Brèves présentations. Derrière la grille qui menait à la section se déroulait un long couloir. De chaque côté, des portes de cellules dont les « regards » vitrés avaient tous été brisés de l'intérieur. Morceaux de verre, détritrus, cartons et linges brûlés jonchaient le sol. Les détenus passaient le bras par l'ouverture. à l'aide de petits miroirs ou de la face réfléchissante d'un CD, ils pouvaient tout voir. Les sifflets redoublèrent : « Bande de chiens ! On vous fera la peau ! » Puis, « Hé ! Visez la salope ! Ils ont une nouvelle ! Viens par ici ma belle, je te montrerai ce qu'est un vrai mec !... » Un homme en civil les rejoignit. C'était l'assistant social. Il tendit un tablier blanc à la jeune femme : « Tenez Docteur ! » et il prononça Docteur plus fort. à voix basse il ajouta : « Vous allez en avoir besoin ici ». D'un signe de tête, le directeur fit ouvrir la grille. Il s'engagea le premier, suivi par Sylvie. L'assistant social et les deux agents avançaient à leur suite. Le directeur dit entre ses dents, à l'adresse de la jeune femme : « Marchez bien au milieu et tout ira bien ». Il régnait à présent un silence assourdissant mais tous observaient. Au bout du couloir une cellule était ouverte. Deux officiers montaient la garde à l'extérieur. Ils s'effacèrent pour laisser entrer Sylvie. Pour le détenu de la 327 il n'y avait plus rien à faire. Il avait à peine 18 ans. Son corps pâle dans cette tenue grise rappelait une feuille fanée. Il s'était pendu à l'aide d'une écharpe.

Comme un automate elle avait agi. Sans un mot, elle avait examiné le corps. Elle avait ensuite ordonné qu'on coupe le lien, sans

toucher aux nœuds. Sans un mot, elle avait suivi le brancard. Les hommes emportaient la dépouille à l'infirmierie. Elle n'avait pas répondu aux voix, qui timidement, derrière les portes, s'adressaient à elle : « Docteur ! Docteur ! Vous repasserez après ? Docteur ! Vous nous direz ? Docteur ! Revenez ! On a besoin de vous ! »

Sans s'en rendre compte, Sylvie était dehors. Son manteau jeté sur son tablier. Fin de sa première journée. Cette fleur ! Cette fleur sur le bitume l'attendait ! Il pleuvait à présent. De grosse gouttes se fracassaient au sol en un bruit mat. Sylvie restait là, agenouillée. Elle caressait la jeune pousse. Les gouttes qui glissaient sur les pétales étaient salées.

## **Il était une fois... Marianne, auxiliaire de vie**

*Anne RIBES*

« Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens ».

Chaque soir je rentrais chez moi épuisée. Mes batteries à plat.

A cinquante-sept ans je n'étais plus toute jeune, et mon dos me faisait souffrir. Je n'avais même plus d'appétit. Affalée dans le noir sur mon canapé usagé je me remémorais toutes mes tâches de la journée, heureuse de les avoir menées à bien sans omettre aucun détail. Ni aucune de leurs habitudes : « La lampe de chevet comme ci, et le réveil comme ça, le téléphone à portée de main avec le fil accroché au lit ». Et jamais « merci », et jamais « s'il vous plaît ». Alors je m'attribuais une note de un à vingt afin de toujours me remettre en question. Grace à Dieu je vivais seule. La plupart de mes collègues, jeunes mères de famille, faisaient une double journée en rentrant.

Le lundi je commençais ma tournée par Suzanne. Et même si le mot « préférence » était banni de mon vocabulaire pour une question d'éthique je restais très attachée à cette adorable petite grand-mère qui perdait un peu la tête. Elle me parlait sans arrêt de son défunt mari comme s'il était dans la pièce à côté, et de Claude, leur fils unique de cinquante ans, qui vivait à Toulouse, donc bien loin de Béziers, et qu'elle s'attendait à voir surgir devant elle à tout moment. « Où est-il encore passé ce galopin, et pourquoi a-t-il démonté ma gazinière, je ne peux plus préparer la cuisine pour son père ! ». De ce côté-là, la mairie lui livrait ses repas, et elle n'avait aucun souci à se faire.

Suzanne était l'une de mes rares habituées à m'accueillir avec le sourire, et à me considérer davantage comme une vieille amie que comme une femme de ménage. Car ils ont beau nous affubler de termes plus gratifiants tels que : auxiliaires ou assistantes de vie,

techniciennes de surface, agents d'entretien, ou autre, nous n'en restons pas moins de simples femmes de ménage. Plus d'une fois on m'en a fait la remarque sur un ton dictatorial en me disant que : « j'étais payée pour ça » afin de me rajouter des tâches imprévues telles que le repassage. Et pour les femmes de couleur, c'était encore plus difficile. Plus d'une fois j'ai vu mon amie Martine, Martiniquaise, finir sa tournée en pleurant.

Titulaire d'un BEP « services à la personne » durant plusieurs années j'ai donc butiné d'un domicile à l'autre (en bus, ou à pieds), décaissant des intérieurs vétustes, élaborant de bons petits plats, tout en leur faisant quelques courses, souvent en dehors de mes heures de travail (payées au SMIC). Et tout en frottant les sols et les vitres je les écoutais se plaindre, me raconter pour la énième fois les mêmes histoires, m'efforçant de leur remonter le moral en leur disant que c'était une chance qu'ils puissent rester chez eux avec leurs repères et tous leurs souvenirs. Pour moi les maisons de retraite, aussi bien l'hospice que les plus luxueuses institutions, ne sont ni plus ni moins que des mouiroirs sans âme, des enfers de Dante, où je n'aimerais pas finir mes jours.

Parfois il m'arrivait d'outrepasser mes fonctions en leur faisant avaler leurs médicaments ou en leur changeant la couche, quand l'infirmière ou l'aide-soignante avaient du retard. Mais je me gardais bien d'en parler à ma responsable très à cheval sur notre « rôle propre » basé sur l'hygiène et le confort, plus que sur la sécurité et le relationnel. C'est bien connu, quand on devient vieux on retombe en enfance, oubliant tout ce que l'on a appris au cours de sa longue vie après avoir fait le tour du cadran. Comment serai-je, moi, à leur âge ?

Mes plus mauvais souvenirs ont été ces heures de ménage effectuées chez des personnes âgées en pension chez leurs enfants qui s'appropriaient leur retraite et leur aide-ménagère. Ces derniers profitaient de ma présence payée par le Conseil Général pour leur propre compte. Ainsi l'une de ces mamies avait une belle-mère exécration et oisive qui me dictait tout ce que je devais faire comme

si j'étais Cendrillon : « Vous passerez l'aspirateur dans la salle à manger, puis dans toutes les chambres après avoir refait les lits. N'oubliez pas de nettoyer également les sanitaires à l'étage, et de sortir le linge de la machine. S'il vous reste encore un peu de temps (sic !) faites-nous donc un pot au feu avec beaucoup de pommes de terre, mon mari adore les pommes de terre. Et un flan pour le dessert. Moi je dois aller chez ma coiffeuse ». Alors que j'étais là uniquement pour m'occuper de la grand-mère impotente, nettoyer sa chambre et sa salle de bain et lui faire manger son mixé. Pauvre poire, je me suis exécutée pendant quelques temps avant d'en parler à ma responsable qui a aussitôt mis fin à cette servitude clandestine.

De ce fait, quelques jours plus tard, pour se venger, cette même belle fille alerta mon organisme en m'accusant de vol, allant jusqu'à porter plainte au commissariat. Elle disait que la collection de boîtes à pilule en porcelaine de sa belle-mère avait soi-disant disparu, ainsi qu'un collier en or avec une belle médaille de la Vierge rapporté de Lourdes « auquel ma belle-mère tient énormément », et une poupée ancienne « de grande valeur ». A se demander comment j'avais pu faire entrer tout cela dans mon modeste petit sac à main. Je fus donc convoquée par ma responsable, et par la police, la dame affirmant que j'avais dû revendre mon larcin à quelque usurier afin de ne pas garder de traces.

Depuis le temps que je faisais ce métier, jamais je n'avais subi une telle humiliation. J'avais toute la confiance de mon employeur, ainsi que des personnes dont je m'occupais et qui me laissaient la clef de leur appartement. Et j'avais toujours refusé le moindre cadeau de peur justement que cela porte à confusion. En définitive je ne suis plus jamais retournée chez cette dame, et la main courante établie par la police a dû finir au panier. Mais moralement j'étais anéantie. Je me suis dit que je ne devais pas être la première, ni la dernière, à qui ça arrivait, et j'ai repris mon travail le cœur vaillant mais non sans une certaine amertume.

Chaque mercredi après-midi j'emmenais Suzanne au Parc des Poètes, à petits pas, bras dessus bras dessous. Nous arpentions les belles allées plantées d'arbres centenaires sous lesquels elle

s'extasiait : « Dans le jardin de mes grands-parents il y avait un tilleul, un palmier, et un acacia. Oh, comme il sentait bon cet acacia ! ». Puis l'on s'asseyait à l'ombre sur un banc et elle me racontait les séjours qu'elle faisait avec son mari à la montagne, et du temps où elle travaillait comme opératrice aux PTT pendant la deuxième guerre mondiale.

Je connaissais cette histoire par cœur, mot pour mot, mais faisais mine de la découvrir à chaque fois en souriant. « Le soir c'était le couvre-feu, et mon père avait toujours peur que je me fasse attraper par les allemands malgré mon laisser-passer. Un jour alors que j'enfonçais mes fiches sur un tableau afin de connecter les gens entre eux la porte s'est ouverte brutalement et un officier allemand fort mécontent a fait irruption dans notre petite poste : « QUI-A-COUBE-MA-COMMUNICATION ? » A-t-il rugé les mains sur les hanches avec cet accent très caractéristique. Ma collègue ayant avoué la faute involontaire, il a pointé un doigt vengeur vers le sol en ordonnant : « A genoux ! Mettez-vous à genoux, Schnell ! ».

Je me suis souvent demandé comment Suzanne pouvait se souvenir de tous ces détails remontant à Mathusalem alors que sa mémoire immédiate était désespérément vide, et qu'elle ne se rappelait jamais où elle avait rangé ses clefs, ses vêtements, et ses médicaments. D'autre part il fallait sans arrêt lui dire pour la rassurer quand son fils allait venir, et qui prendrait le relais après moi.

Un lundi matin je me suis rendue chez elle comme d'habitude, et après avoir cogné à la porte j'ai ouvert avec mes clefs. Je la savais autonome, coquette, et pas encore incontinent. Mais elle ne m'attendait pas, habillée, coiffée, et bien maquillée, avec sa petite odeur de lavande, la veilleuse de nuit la faisant déjeuner à sept heures avant de partir. Je l'ai cherchée dans toutes les pièces avant de la trouver affalée par terre dans la salle de bain, avec un drôle de sourire aux lèvres et son regard malicieux, plus une vilaine plaie sur la tête suite à sa chute contre la baignoire. J'ai cherché son pouls, j'ai écouté ce cœur qui ne battait plus en lui faisant un massage cardiaque. En vain. J'ai prévenu ma responsable qui s'est chargée d'annoncer le décès à son fils. Déjà il envisageait de la

placer dans une institution spécialisée dans la maladie d'Alzheimer, mais je ne le savais pas.

Suzanne ma bonne fée était partie rejoindre son cher René dans son paradis blanc sans me dire au revoir. J'entendais sa voix me chuchoter à l'oreille : « Le matin à l'hôtel, encore en robe de chambre, quand j'ouvrais les volets et que le soleil se levait sur la montagne au milieu des nuages c'était quelque chose d'irréel, et de féérique, si vous le pouvez un jour allez donc voir le Mont Blanc, vous ne le regretterez pas » - Elle allait avoir quatre vingt douze ans, et moi j'en avais plus de cent sur les épaules.

## Jeux de mots

*Mireille SEGUIJALLET*

Un rêveur, voilà ce que je suis... t'as des gens qui sont engagés dans une voie depuis leur enfance, d'autres qui se cherchent... parfois longtemps... et certains qui ne se réalisent jamais. Mon métier s'est imposé à moi. Il ne m'a jamais projeté au devant de la scène. Il ne m'a pas permis de construire un portefeuille d'actions, mais depuis des années, chaque matin, je me lève heureux et curieux. J'ai toujours aimé les histoires, d'abord pour ce qu'elles racontent, puis petit à petit, pour ces espaces de temps où tu t'accordes le droit de prendre une autre identité à travers des personnages qui évoluent dans d'autres époques, d'autres vies, d'autres quotidiens. Je l'avoue, j'avais moi aussi, envie de raconter des histoires, de construire des personnages, de jouer avec les mots, d'en trouver des plus beaux à chaque fois ...mais ça ne venait pas, la page restait blanche, j'avais sûrement peur de commencer...

L'année de mes 20 ans, ma logeuse est venue me voir : elle avait reçu une lettre de la Caisse de retraite : elle ne comprenait pas ce qu'on lui demandait. Alors étudiant en droit, je détenais forcément les réponses. Elle s'appelait Germaine, elle était vieillissante et douce, mais elle ne parlait pas le langage de l'administration. Je l'ai accompagné dans les méandres de la complexité du calcul des annuités de son époux défunt, multipliant les échanges de courrier avec une administration peu encline au dialogue. Au bout de quelques mois, Germaine a reçu son premier mandat, tandis que je vissais avec son consentement une plaque en laiton cuivrée sur le portillon de l'immeuble :

### **Dominique JEUMONT - Ecrivain Public**

Je n'avais rien précisé d'autre mais secrètement, je m'imaginai écrire de longues lettres d'amour enflammées, la plupart de mon temps... Rêveur et romantique ! On ne m'a jamais demandé

d'écrire ce genre de lettre... d'ailleurs as-tu remarqué comment ils s'écrivent aujourd'hui ?

## TKT PA JTM☺

C'est bref et concis... « T'inquiète pas, je t'aime ! » Là, tu ne peux rien réinventer... Donc naturellement, j'ai du trouver d'autres spécialités.

L'assurance ! J'aime bien les lettres aux assureurs même si c'est un registre fondamentalement différent. Généralement, c'est suite au passage des experts et à leurs conclusions... je fais dans la fissure murale ou dans le dégât des eaux... et là je deviens nerveux, je me mets en colère, je venge ces pauvres gens qui honorent leurs échéances depuis plus de vingt ans et qui doivent se battre pour obtenir réparation suite à un préjudice pour lequel ils sont sensés être couverts... le vilain expert se moque, trouve des excuses. C'est là que j'interviens : Je dissèque les contrats, les échanges de courriers et je m'efforce de traduire l'impossible requête qui vise à recueillir un minimum d'égard envers l'assuré fidèle qui m'a élu pour régler le litige tout autant que pour partager une difficulté. Je choisis un style abrupt, direct et cassant, je mélange les mots et je joue avec les formulations dépersonnalisées :

- Dans le cadre de notre dossier cité en référence... il n'est pas acceptable de valider votre proposition... notre fidélité a aussi ses limites... nous nous voyons contraints de suspendre nos règlements... blablabla...

Je m'imagine l'homme à qui tout cela s'adresse et je le rends volontairement mauvais pour pouvoir le mettre en défaut sans vergogne ...Ce n'est que lorsque je dépose la lettre à la poste, que je retrouve enfin mon calme...

Il y a aussi les dossiers de la Caisse d'Allocations Familiales : je palie le désintérêt de la voix métallique censée les accueillir au téléphone. Des allocataires toujours plus nombreux finissent, lassés, par s'installer dans mon bureau version IKEA... des

personnes démunies qui ne manient pas correctement la langue française ou qui n'arrivent pas à rentrer dans les cases imposées. Depuis quelques années, mon activité s'est décentralisée dans les Centres Sociaux, m'éloignant un peu plus des tirades amoureuses : je m'ancre dans la vraie vie. Là, j'opère avec délicatesse... en trois actes : compréhension, compassion, action... je pose des questions, pour la plupart intimes, je n'obtiens pas toujours les bonnes réponses, je leur demande de revenir avec les documents manquants, et ils reviennent toujours... à plusieurs, comme chez le médecin. Je les mets en confiance et leur explique ce que je vais écrire : beaucoup ne savent pas lire. J'utilise un style simple, des mots usuels, des phrases courtes... je parle au présent, j'emploie peu de qualificatifs qui pourraient les dérouter lorsque, ma lettre terminée, je conclus par une lecture avant de leur demander de déposer, en bas à droite, une signature. J'ai d'ailleurs remarqué que signer ces lettres, écrites par procuration, leur redonne un peu de dignité... ils sortent moins courbés...

L'an dernier, il y a eu Greg, enfin c'est comme ça que je l'appelle. Je me souviens avoir été médusé quand ce type est entré... 1m95, le muscle saillant, le regard rappelant les eaux turquoise d'un lagon, d'après l'idée que je m'en fais... bref un type bronzé sortant directement d'une revue people. Sur le coup, je me suis demandé ce que je pourrai bien faire pour lui, je me suis senti presque ridicule... On exigeait de lui un CV, j'ai failli lui répondre que je n'étais pas spécialisé dans le genre casting... entre temps, le turquoise de ses yeux s'était assombri et il m'a avoué ne pas savoir écrire. Pour lui, j'étais sa seule chance de pouvoir être recruté en tant que manœuvre dans la réfection des axes routiers : j'ai entendu que c'était vital. Le papier glacé de la revue people s'est soudain consumé sous la chaleur du goudron et le CV de Greg a vu le jour, ce beau gosse méritait le poste, son challenge était devenu mien.

Parfois, il m'arrive aussi de sortir de la routine : le journal de la vie de Jeanne, attachée à sa Lozère natale. Enfants, petits enfants souhaitaient retracer le parcours atypique de leur mère et grand-mère à l'occasion de son anniversaire : quatre vingt dix huit bougies. Des heures durant, je les ai écoutés me raconter ce qu'ils

en savaient, mon travail consistant à ranger ces tranches de vie, à les sublimer... Ce n'est pas toujours facile de rendre merveilleux le plumage d'un pigeon ou le dépeçage d'un cochon. Je l'avoue, ce qui m'a le plus inspiré, c'est la fabrication du boudin surtout l'étape de la branlette... technique de remplissage des boyaux, délicate par excellence : on y a consacré deux pages entières avec photomontage. Il y a eu aussi le retour de Marcel, le mari, il lui en avait fait voir à la Jeanne : les femmes, le jeu, l'alcool... et je pense qu'ils ne m'ont pas tout dit. J'ai tout de même rendu son retour héroïque suite à son AVC ; ça l'avait calmé pour de bon, j'ai donc estimé qu'on pouvait lui consacrer quelques lignes...

J'aime bien ces éclipses... Certes, je n'invente rien... Je me faufile juste dans la peau des autres à un moment donné, je leur prête mon vocabulaire par l'intermédiaire de mon clavier, je prends en otage leurs difficultés, j'allège leur quotidien ... ! Je profite pleinement de ces rencontres insolites ou encore banales qui ponctuent mes journées, conscient des dernières heures de vie de ce métier dont on parle si peu... Un compagnon de l'ombre qui tente, par le jeu des mots, de maintenir en vie un métier déjà mort.

## L'homme aux cent qualités

*José ROSE*

Maxime était un garçon de qualité. Tout jeune, il collectionnait les prix d'excellence. En sortant de l'école, la Grande évidemment, il était bardé de diplômes et, ce qui ne gâche rien, doté d'un solide réseau de relations. Bref, il avait accompli un parcours initial sans fautes et il franchit donc sans peine, mais sans doute moyennant quelques lettres de recommandation, l'étape de l'insertion professionnelle.

Il s'affirmait ainsi comme acteur de sa vie, un acteur compétent qui connaissait bien son rôle, savait l'interpréter avec conviction et entendait jouer dans des pièces à succès.

Il trouva rapidement chaussure à sa cheville enflée puisqu'il fut recruté, sans entretien préalable ni tests, dans une entreprise d'excellence. Celle-ci appartenait à un groupe performant qui offrait à ses actionnaires des taux de profits à deux chiffres tout en revendiquant la responsabilité sociale de l'entreprise. Une société de cette envergure avait besoin d'hommes de cette trempe et il fut logiquement affecté au service qualité où il exerça sans peine les siennes.

La qualité était devenue son mot d'ordre, la société de la connaissance son modèle, la logique compétence son référent, le management de l'intelligence son quotidien. Comme tout personnel hautement qualifié, il exerçait avec le plus grand professionnalisme et les normes ISO n'avaient aucun secret pour lui. Dès son arrivée, il avait d'ailleurs été cornaqué par un formateur imprégné de qualité totale, de zéro délai, zéro défaut et autre zéro zéro. Une sorte de héros du zéro.

Dans son équipe, il n'y avait aucun zéro pro, seulement quelques collègues un peu moins compétents, quelques stagiaires, des

intérimaires de premier niveau mais cela ne faisait pas problème. Maxime possédait suffisamment de qualités pour supposer qu'il en fut ainsi pour les autres.

Ce monde d'excellence comblait notre homme aux cent qualités. Et pourtant, son quotidien se déroulait au contact ignoré de nombreuses personnes dénommées sans qualification.

Il lui arrivait ainsi de confier sa voiture, pourtant précieuse à ses yeux, à une personne non qualifiée chargée du gardiennage. Parfois, il faisait supporter sa mauvaise humeur à des caissières de supermarchés submergées et classées sans qualification. Son intérieur était entretenu par une employée de maison qui assurait l'essentiel en pleine confiance et moyennant rémunération au seuil légal car on ne peut tout de même pas aller au delà pour une personne qui fait moins bien ce que votre compagne pourrait faire beaucoup mieux.

Il croisait ainsi à longueur de journée des personnes non qualifiées sans que cela n'entre en dissonance avec son souci de qualité et d'excellence. D'ailleurs, il y avait de bonnes raisons pour expliquer cet état de fait : les serveuses n'étaient pas toujours délurées, les agents de service se perdaient dans la paperasse, les personnels d'accueil vous égarèrent, les vigiles n'avaient pas inventé la poudre, les concierges étaient logées et les vendeurs de simples prescripteurs.

Un léger doute s'insinua pourtant lorsqu'il apprit la présence d'intérimaires non qualifiés dans les usines nucléaires mais il le dissipa en pensant au service qualité qui veillait certainement à l'excellence des contrôles.

L'interrogation se fit plus pressante lorsqu'il croisa une amie, issue de la même Ecole, qui lui parla de sa brève expérience d'opératrice téléphonique. Certes, les scripts prévoyaient tout et on était opérationnel d'emblée mais, disait-elle, il faut tout de même des qualités pour supporter les grincheux, orienter les appels vers les

bons services et tenir la cadence. Elle lui parla aussi d'un ami, agent d'entretien dans une salle blanche, non qualifié et pourtant responsable de la santé d'autrui. Elle même confiait son enfant à une nounou sans diplômes ni papiers. Comme si l'on pouvait livrer sans souci ses êtres les plus chers à des personnes non qualifiées. Comme si l'excellence pouvait jaillir sans gestes de professionnels confirmés.

Le véritable déclic survint lorsque sa grand-mère commença à perdre la tête. D'une certaine façon, cela lui permit de la retrouver. Lors de ses visites à l'hôpital, il s'aperçut que les personnes au plus bas de l'échelle, en fait au plus près du patient, avaient un rôle majeur, des tâches variées et complexes exigeant des compétences multiples. Le constat le surprit mais un contrôleur-qualité se doit d'exercer un regard objectif sur toute situation. Il s'apprêtait à proposer à la direction une requalification des aides soignantes quand on décida de renvoyer sa grand-mère chez elle. Et débarqua bientôt une jeune femme, d'origine indienne, qui venait pour les soins et la conversation.

A son tour, il perdit la tête. On passe sur l'idylle pour s'arrêter un instant sur la conversion de Maxime. Sa passion s'accompagna en effet d'un intérêt quasi compulsif pour la question de la non qualification. Et il l'aborda en professionnel du professionnalisme, appliquant ses cent qualités à la compréhension du phénomène.

Il interrogea des personnes non qualifiées, dont la carrière sans perspective était plus parsemée de chausse-trappes que de marches-pieds, des femmes trouvant naturel d'exercer à vil prix leurs dons supposés naturels, des jeunes cherchant comment mettre le pied à l'étrier et acceptant ainsi de se faire étriller, des non diplômés saisissant là une opportunité d'embauche dans une société du parchemin, des immigrés se réjouissant de trouver un emploi (zéro papier c'est l'excellence) et des personnes d'origine modeste dont l'habitus était suffisamment solidifié pour qu'elles ne se posent pas de questions. Il découvrit ainsi le monde des agents de service, d'entretien, de sécurité, de tri, ces millions de salariés sans qualité

nécessaire et sans reconnaissance indispensable : il y a tout de même un petit « r » de différence entre agent et argent. Il nota aussi que les non qualifiés cumulaient les désavantages, comprit que certains classés non qualifiés étaient diplômés tandis que des personnes sans qualité étaient classées très qualifiés. Il constata que les travaux réputés non qualifiés étaient souvent complexes et contraignants : eux aussi exigeaient de l'autonomie et du savoir-faire car il en faut pour affronter l'inattendu, pratiquer la polyvalence, réagir en situation d'urgence et assurer une relation de service de qualité. Enfin, il comprit que cet état de fait avait à voir avec le fonctionnement du marché du travail, la file d'attente à la française n'étant guère propice aux plus démunis car les petits malins et les plus diplômés se faufilent sans vergogne tandis que les autres stagnent à la queue.

Paradoxalement l'amour lui avait ouvert les yeux. Et sa, ou plutôt ses nouvelles passions prirent une place croissante dans sa vie au point de compromettre sa carrière. Mais il était déjà trop engagé et il se fit donc réformateur. Une idée simple s'imposa à lui. Notre société, après avoir mis l'accent sur la qualité des produits, des services et des procédures, pouvait désormais s'intéresser à celle des humains. Cela pouvait surprendre dans un monde où les personnes qui s'occupent des autres, les soignent, les forment ou les accompagnent, se situent assez bas dans la hiérarchie salariale mais l'idée pouvait faire son chemin. Surtout dans une période où l'on se gargarisait d'égalité et de fraternité. Tout était finalement affaire de reconnaissance. Il fallait simplement mettre en évidence les dimensions oubliées de la compétence, rendre visibles et valoriser les qualités mises en œuvre par chacun dans son activité.

L'histoire ne dit pas ce que Maxime devint. Notre homme aux cent qualités perdit-il son emploi par désengagement ? Créa-t-il une entreprise de conseil en qualité humaine ? Devint-il conseiller particulier auprès du ministre du travail ? Partit-il en Inde pour vivre d'amour et de thé fruité ? La vie réserve toujours des surprises et même la qualité totale a parfois des accrocs.

## L'odeur du bois

Nadine GONFRIER-PICCOLO

La lettre arriva un jeudi avec sa sentence écrite en gras, comme le mot « COUPABLE » à la fin d'un verdict. Maladie professionnelle !

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ça, « maladie professionnelle » ? Pouvait-on être malade du travail ?

Il y avait de cela plusieurs mois, un matin, une douleur aigue dans le bras m'avait réduite à demander de l'aide à mon mari pour m'habiller.

« Tu devrais voir ton docteur, faut pas rester comme ça ! » avait-il dit, inquiet.

« Il va me dire quoi, que je vieillis, que je suis rouillée ? Je n'ai pas besoin de lui pour le savoir. Bon, je vais être en retard ».

J'avais tenu bon ce jour-là devant les collègues mais j'étais plus épuisée que lorsque nous faisions des heures supplémentaires sans compter, du temps où les carnets de commandes débordaient. Le soir, quand mon mari était rentré à la maison, il avait insisté : « Tu attends quoi pour aller voir quelqu'un, que tu ne puisses plus rien faire ? Tu crois que tu es indispensable à l'atelier ? Mais personne n'est irremplaçable ma belle ! ».

La réaction ne s'était pas faite attendre. La porte avait claqué. Mes pas m'avaient entraînée derrière la maison. Assise dans l'herbe, mes pensées étaient aussi chargées que la départementale que j'apercevais au loin dans la nuit tombante. A ma droite, en retrait, je distinguais l'usine, éclairée par ses néons orangés. L'équipe du soir devait être déjà arrivée.

Quelques jours plus tard, j'avais dû me résoudre à consulter malgré tout. « Vous avez cette douleur depuis combien de temps ? ». Prendre l'ordonnance et filer. On n'allait pas en faire un fromage de mon bras engourdi. Le docteur faisait bien son travail et en l'occurrence, ce jour-là, son travail consistait à me casser les pieds.

Pour une fois que j'étais dans son cabinet, il en profitait pour faire un petit bilan rapide. Tu parles ! Et je te prends le poids, et je te pose des questions et... Je me sentais à bout de nerfs.

« Je vous arrête quinze jours. Avant que l'idée ou l'envie vous prenne de protester, je précise que je ne plaisante pas. Vous devez vous reposer d'urgence si vous ne voulez pas être arrêtée durant des mois ». J'étais abasourdie, assommée. Je ne me souvenais plus à quand remontait mon dernier arrêt, j'en avais eu si peu. Une explication détaillée sur mon mal avait suivi, grande dissertation de mots médicaux et techniques. Je m'étais levée sans avoir tout saisi. J'avais pris l'arrêt de travail et étais sortie sans dire un mot. Du plomb coulait dans mes veines.

Après, il avait fallu rentrer à la maison !

Les semaines avaient passé mais je n'avais pas repris le travail. Coupable d'être en arrêt prolongé, quand je m'étais retrouvée une nouvelle fois devant le bureau en acajou, j'avais tenté de faire croire à mon médecin que j'allais un peu mieux, tendant le bras le plus haut possible, prétextant pouvoir reprendre, mais doucement. Hélas, il n'avait pas été dupe.

Quelques temps plus tard, j'avais été convoquée devant un expert. Mon chef m'avait prévenue. « Ce n'est pas pour t'embêter, il faut seulement savoir si tu peux reprendre ».

« Tu crois que je triche, c'est ça ? A moins que tu veuilles me mettre à la porte après tout ce temps parce que je ne suis plus bonne à rien ? »

« Arrête Mathilde, fais pas ta mauvaise tête ! Faut bien que la boîte tourne et après l'expertise, on y verra plus clair pour te remplacer ou améliorer ton poste de travail. Ce n'est que pour un temps, le temps que tu guérisses ».

Peut-être disait-il vrai mais je n'en avais pas cru un mot. Je m'étais sentie abandonnée, trahie même, mais bien sûr j'avais obéi à la convocation. J'avais attendu un signe d'une ou d'un collègue, un soutien, mais à part quelques bavardages au supermarché quand on se croisait désormais, je n'avais plus que de rares nouvelles. Après tant d'années côte à côte, j'avais l'impression que quelques semaines avaient suffi pour que je ne fasse plus partie de l'équipe, qu'apparemment à leurs yeux, je ne comprenne plus rien au monde du travail, à leur fatigue et leurs soucis. J'avais bien au début fait un petit tour par le hangar pour les voir, mais eux dans la vie « active » et moi en dehors, j'étais rentrée déprimée, honteuse de porter un mal qui en plus ne se voyait pas. Je me sentais encore plus sur la touche parmi eux. Seule, incomprise, je n'y étais pas retournée.

Les yeux embués, je revoyais mes premiers jours dans l'usine avec netteté et pourtant, trente ans avaient passé. J'avais tout de suite aimé mon métier. Je ne me plaignais jamais d'aller travailler même si la vie était rude parfois quand les commandes se bousculaient, ou tendue quand elles se faisaient rares. Les gestes gauches et le découragement, avaient vite fait place aux habitudes et aux gestes plus précis. Le contremaître disait que le métier rentrait et que, si je voulais, je pourrais faire ma vie ici. Moi je riais, comme si la vie m'attendait forcément autre part. Puis j'étais restée. Fière d'être une des rares femmes à travailler dans une scierie à l'époque. Je n'étais pas restée par défaut, mais parce que le travail était près de la maison et que l'ambiance de l'atelier me plaisait. Et il y avait eu Jean. Ah ! Jean et ses yeux bleus et la petite venue si vite. « Si tu veux ma minette, tu peux arrêter, on se débrouillera sans que tu aies à travailler. » me disait souvent mon mari. Mais même après la naissance du deuxième, j'avais voulu y retourner. Entendre la sonnerie du chantier, voir arriver les grumes sur les camions. J'avais l'impression d'être utile, de faire « ma part » quand j'allumais ma machine.

Je n'avais jamais imaginé ma vie sans travail, sans collègues, sans ce rythme qui fait que chaque jour, on est happé par les autres et les heures. Je ne m'étais jamais questionnée sur ma retraite. Ni sa date,

ni son montant. J'en riais grossièrement parfois, sachant qu'elle ne me permettrait pas de faire grand-chose. Je partais travailler et revenais. Entre temps, je me sentais vivante.

Je comprenais mieux les chômeurs, moi qui avant, n'hésitais pas à les traiter de fainéants. Privés de travail, je me rendais compte à présent qu'ils étaient privés de toute autre chose. D'une part d'eux-mêmes, de la reconnaissance de collègues inexistantes, de l'entourage proche aussi et des conversations sur le boulot.

Je garai ma voiture devant la scierie mais ne descendis pas. Il faisait lourd dehors, l'orage semblait promis pour le soir. La lettre posée sur le siège passager, j'entrouvris la vitre et écoutai les bruits familiers. Le grondement des machines, le sifflement de la scie circulaire, le cri de Georges reconnaissable entre tous, les oiseaux entrant et sortant du hangar, venant jusqu'à nos pieds parfois pour picorer les miettes d'un sandwich oublié.

Je respirai les odeurs. C'était ce qui m'avait le plus frappée et plu quand j'étais entrée dans le bâtiment la première fois, l'odeur du bois, de la sciure. Voilà que je parlais au passé...

Je remontai la vitre, tournai la clé et démarrai rapidement. Quand je levai les yeux, je cru voir dans le rétroviseur le chef me regarder partir et baisser la tête, mais ce n'était sans doute qu'un mirage, une envie qu'on m'attende, un besoin qu'on me dise qu'un jour c'est sûr, j'avais servi à quelque-chose.

## La bête

Eva GARCIA

Avez-vous déjà vu une bête ? Une vraie de vrai. Une brute, sauvage et sanguinaire ? Beuglante et foudroyante au moindre regard ? ... ? Allez... avouez, on en connaît tous au moins une. On a tous notre *Godzilla*.

Décembre 2000

J'arrivais au boulot comme tous les matins avec une boule au ventre doublée d'une irrépressible envie de déglutir. Mes collègues s'activaient et un brouhaha du tonnerre annonçait une journée d'enfer. Je jetais un regard circulaire à l'open space et mon diaphragme se détendit. Oui mais pour combien de temps ?

8 mois dans la société et pas un seul arrêt maladie. J'étais une warrior, une héroïne des temps moderne. Non la dépression ne m'avait pas terrassé. Je me tournais vers un miroir accolé au mur sur ma gauche, un sourire béat sur ma pale figure. J'étais grotesque, avec en plus, une tâche de fond de teint sur le front. Fichue pour fichue, je me tournais vers les portes à glissière et attendais ma sentence, tout en me demandant si ma robe à pois noire et blanche jurait ou non avec mes escarpins corail.

Tout à coup le ciel s'assombrit et on entendit la foudre s'abattre ! (ceci ce déroulant bien entendu uniquement dans ma tête). Les portes s'ouvrirent et elle apparut le cou orné de fourrure et le regard acéré. Elle était en chasse.

Son regard se posa successivement sur trois personnes. La première eu droit à ce qui ce voulait être un sourire. Même chose pour la deuxième. Puis vint la troisième : moi. J'avais fais l'erreur de me placer sur le chemin menant à sa tanière. Mon cœur battait la chamade tandis que son regard descendis jusqu'à mes pieds et remonta avec une lenteur qui ce voulait déstabilisante. Mon

calvaire intérieur continuait alors qu'elle tournait les talons. Mon examen du jour était un échec. Tant pis, elle n'avait au moins pas fait de commentaire. La personne derrière moi n'eut pas ma chance. Elle fut priée, et ce en public, de faire quelque chose pour remédier à l'état de saleté de ses cheveux. Je frissonnais et eu un sentiment d'extrême compatissance envers cette collègue que j'appréciais.

Après avoir donné ses directives, la bête descendit dans son antre, située en sous-sol, et accessoirement tapissé d'écrans de contrôles. L'outil complémentaire à cet arsenal de surveillance était un doublon de téléphone. L'un placé chez elle, l'autre à notre étage. Ce combiné avait 2 sonneries bien distinctes ; l'une pour les appels externes, l'autre pour ses appels. Cette dernière était une répétition de petites ondulations stridentes. Je m'étais d'ailleurs souvent demandée si le choix de cette sonnerie avait fait l'objet de scrupuleuses recherches. Mais je sortis bien vite de mes rêveries et commençais à m'activer. Il n'était jamais bon de rester tel un poireau en ces lieux.

La matinée avait filé à toute vitesse et je me dirigeais assez satisfaite vers la cafétéria. Le vent tourna soudain. Je manquai de la renverser au détour d'une plante verte. Je me raidis au moment même où un rictus d'agacement se dessina sur sa gueule. Puis, au bout de ce qui me sembla être une éternité, elle articula quelque chose. Sa voix rauque et sèche me demanda avec un brin de condescendance si le nude était encore à la mode. Comprenez : Mon maquillage (et par conséquent mon visage) étaient trop fades à son goût, et donc, au goût de tous. Puis un de ses sbires me conseilla un ami qui pourrait me donner des cours dans le domaine de part sa profession. Je filais honteuse, les larmes au bord des yeux, avec en fond sonore, leurs rires tonitruants.

Malgré tout, cette première demi-journée s'était déroulée de manière assez calme. Vous savez-qui n'étant remonté que pour déjeuner. L'après midi ce révéla être une tout autre affaire.

La scène débuta par un claquement de talons au bas de l'escalier. Telles des gazelles dans la savane, nos sens se mirent en alerte. Les têtes se tournèrent les unes vers les autres avec un point en commun ; la terreur visible au travers de leurs rétines.

Les secondes s'égrenèrent avec la lenteur qui fait la torture. J'aurais juré entendre les cœurs de mes collègues battre à l'unisson. Puis, le moment fatidique arriva.

Sa tête apparut en haut des marches. Après un temps d'arrêt elle fondit sur moi et hurla dans un beuglement une phrase incompréhensible dans son intégralité. Je compris malgré tout que j'étais une débile incapable qui plantait à moi seule toute la société. Son « discours », s'il en fût un, se clôtura par un geste ; son bras décrivit un arc et je reçus les feuillets qu'elle tenait en main en plein dans la figure. Dans mon état à demi conscient, je remarquais les regards de mes collègues pleins de pitié mais également soulagés. Je ne pouvais pour autant pas leur en vouloir. Malgré moi, des larmes sortirent de mes yeux et je partis en courant cacher ma vulnérabilité loin de cette meute d'humain.

Fin d'une journée comme tant d'autres. Demain il faudra recommencer dans ce qui semble être un cercle sans fin.

Décembre 2010

J'arrive au boulot comme tous les matins avec une boule au ventre doublée d'une irrépressible envie de déglutir. Mes collègues s'activent et un brouhaha du tonnerre annonce une journée d'enfer. Je jette un regard circulaire à l'open space et mon diaphragme se détend. Oui mais pour combien de temps ?

Je salue quelques personnes sur mon passage et perds patience en voyant cette fille avec une énième chemise froissée et jaunie par endroit. Je lui conseille de faire quelque chose pour ne pas rester dans cet état. J'échange quelques suggestions et file rejoindre mon

bureau au sous-sol, me rendant à peine compte de la terreur que j'ai semé.

Au fait, j'ai un nouveau surnom paraît-il...

## La boîte à camembert

*Patrick BOMPIEYRE*

Une petite boule blonde hirsute se précipite dans mes jambes comme tous les soirs.

« - Papa, papa, tu as fait quoi aujourd'hui ?

- Mais enfin tu le sais bien, je fabrique des camemberts. »

Ceux d'aujourd'hui sont encore plus beaux que ceux de la veille. Du moins c'est ce que mon chef m'a dit tout à l'heure. Ah, c'est vrai que je peux en être fier de ces camemberts, ils m'ont coûté suffisamment d'efforts.

Au début de ma carrière dans l'entreprise, je ne faisais pas de camembert. Mon poste venait juste d'être créé sur décision de la direction centrale et personne ne savait trop à quoi je devais servir. Alors on m'avait indiqué vaguement en quoi pouvait consister ce poste et j'avais essayé de lui donner consistance en proposant diverses activités nouvelles. Très vite les collègues et la hiérarchie avaient trouvé ma présence utile, surtout lorsqu'il s'agissait de me confier des tâches qui rebutaient les autres. Il n'y a pas de sot métier, je ne compte plus les camions que j'ai déchargés, les archives que j'ai dépoussiérées, les soirs où je restais pour fermer les portes, les sollicitations pour servir les boissons lors des réunions que la direction organisait ou la mise sous pli des courriers de publipostage envoyés par l'entreprise. Mais tout de même, j'avais fait de longues études et j'espérais bien avoir l'opportunité d'en tirer parti dans mon travail...

Un jour j'ai cru que je pourrai enfin trouver ma place lorsque le directeur a annoncé qu'il allait identifier et préciser les missions de chacun. Il nous demandait dans un premier temps de décrire notre métier afin, en quelque sorte, que nous rédigeons notre propre fiche de poste. C'était l'occasion de valoriser mes apports et de préciser mes attentes. Las, en fait notre direction avait commencé à recevoir des instructions « de plus haut » : face à la concurrence

on nous demandait surtout de prouver que notre emploi se justifiait. Pour cela la solution était bien simple, il suffisait d'indiquer combien on produisait dans un temps donné. Je me souviens encore du peu d'enthousiasme avec lequel ce curieux message avait été reçu par les collègues de l'équipe. Nous venions, sans trop comprendre la révolution qui s'opérait, d'entrer dans l'ère de l'indicateur tout puissant. Rendre compte du travail accompli ne me paraissait pas saugrenu et je l'avais d'ailleurs toujours fait, mais sans que cela nécessite forcément d'être formalisé. Comment pourrai-je maintenant mesurer la satisfaction de mes clients et la qualité des services que je leur rendrai, alors que le seul critère retenu s'apparentait davantage à une évaluation du productivisme individuel, encourageant par là même une compétition entre les salariés et une perte des valeurs réelles de notre travail ? Devant les réticences exprimées timidement par les syndicats, la direction avait accepté de prendre en compte d'autres critères qui nous semblaient davantage représenter la réalité du travail et les vraies attentes de nos clients. Mais du coup cela nous a demandé un effort supplémentaire pour prendre le temps de collecter ces nouvelles données qui n'étaient pas mesurées auparavant.

Aujourd'hui ma tâche est évaluée selon dix-huit indicateurs. Chacun d'entre eux voit son importance fluctuer au gré des propositions faites par les nombreux directeurs qui ont été recrutés pour faire vivre ce dispositif de reporting. Curieusement, certains de ces critères sont dépendants de facteurs totalement étrangers à mon travail. C'est donc plutôt une performance globale de toute l'entreprise qui est évaluée, et je dois trouver ma place dans cet univers pour montrer que j'y suis utile, voire indispensable. Tous mes collègues sont soumis au même challenge et chacun essaie donc de se valoriser.

Nous avons échappé à la vision stakhanoviste pour mieux nous trouver englués dans celle chère à Taylor. La sournoise rupture de notre groupe a amené ostensiblement chacun d'entre nous à mettre en avant ses résultats personnels.

Parmi les collègues, il y a ceux que je n'aurais pas aimé connaître pendant la guerre et qui exécutent avec une froide application toute demande de la direction, quitte à mettre de côté les valeurs éthiques et sociales les plus essentielles. Il y a ceux qui flagornent les décideurs à longueur de journée, pensant sans doute que ces derniers sont naïfs et qu'ils leur sauront gré de les laisser croire en cette amitié artificielle. Il y a aussi ceux qui cherchent du travail ailleurs, ceux qui ont essayé d'en finir et ceux dont nous n'avons plus de nouvelle depuis leur arrêt maladie.

Pour ma part j'appartiens à la catégorie de ceux qui essaient de valoriser leurs statistiques d'activité dans de jolis graphiques en forme de camemberts. Par touches successives je pioche dans la palette de l'arc en ciel pour marier les tranches colorées. J'essaie, j'efface, j'estompe, j'appuie, je souligne, j'ombre... A défaut d'être toujours compréhensibles, mes graphiques sont harmonieux.

Mais au fait, on produit quoi dans cette entreprise ?

« - Papa, papa, alors tu as fait quoi aujourd'hui ?  
- Je te l'ai dit : des camemberts... »

## La dépression du psychiatre

*Ode COLIN*

Arthur jette le dossier du patient sur le lourd bureau en chêne noir. Se renfonçant dans son fauteuil, il retire ses lunettes d'un geste fatigué. Massant ses tempes, il regarde brièvement sa montre qui indique vingt-heure. Il aurait dû être chez lui déjà, cependant, il ne se résigne pas à quitter son bureau.

Pourquoi rentrer ? Sa grande maison surplombant le golf sera vide, aucun jouet d'enfant ne traînera dans le salon et dans la chambre aux murs lambrissés, les placards laissant des cintres nus, ne peuvent lui donner envie de quitter son petit bureau situé en centre-ville.

Arthur se levant, se dirige vers la fenêtre d'où l'on peut voir la nuit d'un mauve presque noir tombée lentement sur Nîmes.

Il pose son front contre la vitre froide et ferme les yeux. La journée a été longue...un jeune adolescent parlant de suicide et une femme en mal d'amour malgré un mariage réussi.

Derrière son bureau, il écoute leur détresse, tentant d'apaiser leur mal-être par des mots. Mais comment aider son prochain lorsqu'on est soi-même en pleine dérive ?

Un coup discret fut frappé à sa porte.

- « Oui ? »

Un visage rond et amical se fait voir dans l'entrebâillement de la porte.

- « Tout va bien ? »

- Oui, Sam, ça va. »

Le collègue d'Arthur entre d'un pas nonchalant dans la pièce. Il jette un bref coup d'œil dans le bureau. Son regard s'attarde sur une console en fer forgé où des papiers épars attendent une signature.

Arthur, toujours tourné vers la fenêtre offre son dos tendu à Sam. Ce dernier lui demande.

- « Ce sont les papiers du divorce ? »

- Oui, ce n'est pas la peine de les regarder...je n'ai rien signé. Elle demande la garde exclusive de Tom et Léa.

- Tu devais bien t'en douter, tout de même ?  
- Pourquoi dis-tu ça ? s'agace Arthur s'écartant de la fenêtre.  
- Pour rien. répond Sam pensant aux bouteilles d'alcool qu'il a trouvé cachées dans des tiroirs.  
- D'ailleurs que fais-tu encore au cabinet ? demande Arthur d'un ton suspicieux.  
- Oh, j'avais encore un patient.  
- Ok, bon, je vais rentrer chez moi. »  
Arthur adresse un signe de tête à Sam et quitte le cabinet ; arrivé sur le trottoir, il lève la tête vers son bureau...à la fenêtre, Sam le regarde d'un air triste.

Trois heures du matin sonnent au loin, Arthur dans son lit ouvre les yeux et pose une main chaude sur son front brûlant. Prenant le verre d'eau posé sur le guéridon, il se rafraîchit et se lève du lit malgré le sommeil qui ne le quitte pas.  
Il traverse le couloir. La demeure style victorien lui semble comme un ennemi à combattre. Descendant vers la cuisine toute carrelée de vert, Arthur se dirige vers un placard d'où il retire une bouteille de whisky. Sans prendre la peine de sortir un verre, il boit directement au goulot. Après ça, il se sent un peu mieux et retourne se coucher.

Huit heures du matin, Marie derrière son bureau sourit nerveusement aux patients qui attendent. La jeune femme se lève, rejetant en arrière ses longs cheveux blonds. D'une main manucurée, elle tape à la porte de Sam qui lui dit d'entrer.  
- « Il y a un problème Marie ?  
- Le docteur Beaumont n'est pas là et sa première consultation était à 7h45.  
- Vous avez essayé de le joindre ?  
- Oui sur le portable et chez lui...il ne répond pas ».  
Sam ferme les yeux.  
Une porte claque tout près et la voix d'Arthur résonne.  
- « Désolé pour le retard, j'ai eu une urgence à la clinique. »

Marie et Sam conscient du mensonge se regardent un peu déconcertés. La jeune femme se dirige vers son bureau et tend l'agenda à son patron qui regarde les noms notés.

- « Bien, madame Mazard, on y va ? »

Une femme à la courte chevelure rouge, le suit dans son bureau. Une fois la porte fermée, Marie retourne voir le docteur Martin.

- « Alors ? Vous l'avez trouvé comment ?

Marie se mord les lèvres, gênée.

- C'est-à-dire... je pense qu'il a bu... il sentait l'alcool.

- Je vois. Merci de votre franchise. »

Marie s'éloigne, laissant le docteur face à ses doutes.

Arthur tapotant son stylo "Waterman" contre un dossier écoute distraitemment les confidences de sa patiente. A vrai dire, il se moque un peu des problèmes de madame Mazard. Il a ses propres préoccupations et il faut bien l'avouer, ces derniers temps, une immense lassitude l'envahit le matin, sachant la longue journée qui l'attend.

Sa patiente dut s'en rendre compte car elle lui dit d'une voix tranchante.

- « Docteur, vous m'écoutez ?

Arthur parut sortir d'un songe et dit d'une voix peu convaincue.

- Bien sûr que je vous écoute.

- Hum.... »

Arthur décide d'écourter la séance mais alors que Marie s'apprête à lui envoyer un second patient, le docteur secoue la tête en signe de dénégation et referme la porte de son bureau derrière lui.

Mortifiée la secrétaire observe les patients dont certains lui lancent un regard glacé.

Se levant de son siège, la jeune femme frappe quelques coups discrets à la porte du psychiatre ; pas de réponse.

Embarrassée, l'employée toque à la porte du docteur Martin qui lui ouvre aussitôt.

- « Que se passe-t-il encore ? » demande-t-il fatigué.

- « Le docteur Beaumont s'est enfermé dans son bureau et ne me répond pas ».

Sam alla dire quelques mots à la patiente qu'il recevait puis s'éloigna pour suivre Marie devant la porte de son collègue.

- « Arthur ? »

Pas de réponse.

Inquiet, Sam tambourine à la porte. Son confrère apparaît alors.

- « Mais qu'est-ce qui te prend de taper comme ça ?!

- Tes patients t'attendent.

- Et alors ?! Je fais ce que je veux...je me reposais figure-toi ! »

Marie, mal à l'aise s'écarte des médecins faisant mine de ne pas écouter la conversation.

- « Tu te reposais ! » Sam se penche vers Arthur et recule dégouté, baissant la voix pour que les patients n'entendent pas, il dit, « tu as bu plutôt !

- Pas du tout ! S'énerve Arthur.

- Tu ferais mieux de rentrer chez toi. »

Arthur conscient qu'il ne peut pas assurer ses consultations acquiesce.

Sam se tourne vers Marie qui, le rouge aux joues, n'ose plus lever la tête.

- « Dites aux patients que le docteur ne pourra pas les recevoir.

- Ils vont me demander la raison, s'inquiète la secrétaire.

- Ils ont dû voir l'état d'Arthur, je doute qu'ils vous posent la question. »

Marie rejoint son bureau et s'adresse aux quelques patients toujours présents.

« Je suis désolée mais le docteur Beaumont ne pourra pas vous recevoir et annule tous les rendez-vous de ce jour. Il est bien conscient que beaucoup l'ont attendu et s'en excuse.

- Et pourquoi est-ce qu'il annule ? demande quelqu'un, on l'a vu passer, il est là !

- Oui mais il n'est pas bien du tout.

- Ah ben ça ! S'emporte une dame serrant son sac à main contre elle, il a bu, on le voyait bien. »

Marie fait mine de n'avoir pas entendu et s'assoit derrière son bureau comme si tel un rempart il pouvait la protéger de la colère de ses assaillants.

Avec soulagement elle voit tout le monde partir. Une fois seule elle serre ses bras contre elle et respire profondément.

Arthur sortant de la douche attrape une serviette blanche dont il se frictionne ; une épaisse buée rend son corps moite.

D'une main humide, il essuie son miroir et s'y regarde. Le reflet qu'il aperçoit ne lui plaît pas, ses cheveux bruns sont de plus en plus clairsemés de fils blancs. Des rides accentuent la tristesse de son regard.

Poussant un soupir résigné il ferme les yeux, noue la serviette blanche autour de ses hanches et ouvrant la pharmacie il prend un tube de médicament sans oublier le verre de scotch posé sur le lavabo.

Puis il quitte la salle de bain.

Deux semaines plus tard.

Marie, ses cheveux blonds faisant ressortir sa robe noire tord son mouchoir de batiste dans les mains. De grosses larmes coulent sur ses joues. Près d'elle, le docteur se tient droit, le visage fermé, les traits tirés. Autour d'eux, des sanglots. En face, le cercueil sombre que l'on met en terre.

Arthur n'arrive pas à croire en la mort de Sam... inimaginable qu'une voiture fauche son ami.

Le conducteur, ivre, était bourré de médicaments.

Arthur serre rageusement ses poings et se promet de ne plus toucher une goutte d'alcool. Désormais il sait qu'il y arrivera... pour Sam.

## **Le bénéfice second** *Françoise TRAN-PELLET*

Hubert Bellemort était grand, desséché comme un hareng, d'une froideur surprenante, il faisait fi depuis toujours de l'article 12 du Règlement Intérieur interdisant de fumer dans l'enceinte de la B.E.S.

Une moyenne journalière de trois paquets de cigarettes lui permettait d'assouvir son addiction à la nicotine.

Il avait une machine à café rien que pour lui dans son bureau et les journaux fraîchement livrés étaient toujours étalés devant lui.

Lorsque je lui demandais son avis sur un dossier complexe, il me répondait avec détachement « grosso merdo, votre question est imbitable, ne m'envoyez pas d'email, je vous ai déjà dit que je n'ai pas le temps de les lire ».

Au cœur des dossiers politiquement sensibles, il jouissait d'une sacrée légitimité entretenue grâce à une étroite complicité avec le Directeur Général.

Bellemort était détenteur du pouvoir suprême. Il avait la maîtrise des chiffres, que l'on pèse, sous-pèse, et que l'on aligne fièrement pour former des nombres censés guider la destinée d'une entreprise et de ceux qui la composent.

Il n'avait pas hésité un jour à déclarer au cours d'une réunion qu'il ne voyait pas de différence entre lui et Dieu.

Bellemort avait poussé le détail en choisissant pour mot de passe de son ordinateur « frère de lumière ».

Il choisissait toujours le moment approprié pour impressionner son audience avec une pseudo idée de génie, ce qui faisait dire à ses disciples qu'il était vraiment quelqu'un de bien.

Son bureau sentait les ténèbres, le mélange de spray mentholé et de cigarette froide, me donnait des hauts le coeur.

Sur sa bibliothèque, une statue de bronze représentant une femme nue nous tournait le dos, tandis que sur le mur juste derrière la porte de son bureau une photo de famille nous faisait face. Le fils de Bellemort avait un regard absent.

J'observais dans l'immeuble d'en face, cette femme qui repassait, avec une précision impeccable, une pile de draps et de vêtements entassés dans un grand panier.

Un rayon de soleil baignait le salon dans une douce chaleur. Les petits nuages poursuivaient tranquillement leur route dans ce beau ciel légèrement bleuté. Elle débrancha alors le fer et contempla paisiblement son oeuvre tout en se massant les lombaires. Elle déposa une tasse de thé fumant sur une table basse et s'assit dans un fauteuil.

J'aurais à cet instant tant aimé partager ce bonheur que procure la réalisation d'une tâche manuelle effectuée religieusement, sans contrainte, dans la plénitude de l'instant, tout comme le jardinier du palais de l'Empereur à Kyoto qui, dans un silence absolu, enlève avec une pince à épiler les épines de sapin tombées sur le parterre de mousse.

Quel bonheur allait ressentir l'homme aimant qui irait s'allonger aux côtés de sa chère et tendre dans des draps impeccablement repassés, au doux parfum d'assouplissant ?

Et moi, mon travail se résume à quoi aujourd'hui ?

Je ne le sais plus au juste... laver les péchés de la Banque Esperitu Sanctu en rédigeant des contrats de mécénat pour des associations caritatives. Rédiger des conditions générales de prêts à la consommation qui endetteront encore plus les ménages...

Ici c'est l'hospice des incompetents. Il y a la secrétaire du directeur des risques qui passe des heures, immobile, derrière son écran d'ordinateur, le menton soutenu par la paume de sa main droite. Elle s'est faite engrosser par le responsable du contrôle interne, qui refuse de reconnaître sa paternité alors que tout le monde est au courant.

Il y a le chauffeur du Président, grand séducteur, marié, qui fait feu de tout bois, et reçoit les nouvelles arrivantes dans son jacuzzi fait sur mesure.

Il y a la directrice des impayés, acheteuse compulsive, surendettée, elle ne peut même plus payer ses loyers et négocie avec la D.R.H des avances de salaires.

Et puis il y a la DRH qui dit tout et son contraire, elle gère les risques sociaux en dirigeant l'attention des mâles sur ses tenues outrancières.

Gisèle et Monique m'ont accueillie avec distance au sein du département juridique, mais j'ai tout de suite perçu que derrière leur muraille fleurissait une vraie sensibilité. Aujourd'hui, elles sont toutes deux abattues. Alexandre Genti, le jeune juriste, que je remplace, a tenté de se suicider durant son arrêt maladie.

La D.R.H a beau claironner qu'il avait des problèmes personnels, Bellemort a dû bien œuvrer pour pousser ce fils de policier au bord du précipice.

J'ai l'impression que je ne vaud plus rien du tout, je n'arrive même plus à lire un email, je suis prise d'angoisse à l'idée de traiter un dossier.

Pour la première fois de ma vie, j'ai des envies de meurtre.

Depuis hier soir, je suis obnubilée par le mode opératoire du meurtre parfait. Etrangler Bellemort à l'heure du déjeuner dans son bureau ? Mais l'idée de voir son visage devenir tout bleu en me fixant dans un dernier souffle, cela me paraît insoutenable.

Le pousser par la fenêtre ? Il faudrait pour cela patienter jusqu'à l'été, pour qu'il ouvre la sienne.

L'empoisonner ? Le tuer dans la rue ? Commanditer un meurtre ?

Je me réveille sans avoir trouvé la solution. J'arrive au sixième étage, j'ai l'impression de marcher à reculons. Bellemort fait irruption en face de moi et m'adresse un ténébreux bonjour accompagné de son regard de prédateur.

Mon corps marque un mouvement de rejet, je frôle le mur sans le regarder de peur d'être prise d'une pulsion me conduisant à commettre l'irréparable.

Deux jours après la tentative de suicide d'Alexandre, une annonce très spéciale est faite par Bellemort lors du Conseil d'Administration de la B.E.S : « J'ai un cancer du poumon à un stade avancé, rassurez-vous je suis bien entouré par ma famille. »

Le lendemain, Bellemort se présente au bureau sans cheveux.

Lorsque que je me retrouve en face du directeur général pour évoquer mon mal-être professionnel, celui ci-me rétorque que

quelque soient mes problèmes rencontrés avec Bellemort, de toute façon c'est un homme malade, il ne faut pas tirer sur l'ambulance.

J'ai pourtant remarqué que les affreuses quintes de toux de Bellemort avaient tendance à démarrer et s'amplifier quand il quittait son bureau pour faire sa tournée d'inspection...

S'il était vraiment à l'article de la mort, comment peut-il continuer à se comporter comme un salaud avec ses collaborateurs et finir par accepter une promotion de Directeur Général adjoint ?

Je me suis accrochée à mon poste. Je suis la filleule d'un résistant et dans mon Dauphiné natal, en 1788 la réunion des états généraux du Dauphiné a été un des prémices de la Révolution Française.

Mais combattre seul c'est de l'hérésie. Même le médecin du travail est une amie de la D.R.H. Hier j'ai appelé l'hôpital Saint-Antoine pour demander une consultation avec un psychiatre spécialisé aux problématiques du monde du travail, et la secrétaire m'a répondu, qu'ils n'ont pas de psy et que si c'était le cas ils seraient les premiers à le consulter...

La semaine dernière j'ai rencontré l'inspectrice du travail, elle avait le visage en berne, son chef s'était suicidé la veille en se jetant dans une cage d'escalier. Elle m'a confié que dans sa section de l'Inspection du travail, le fait d'émettre un simple avis, en réunion, cela est assimilé à de l'insubordination.

Je suis foutue !...

Autour de moi une légère brume se dissipe, j'entends des voix au loin.

Une dame assise sur un fauteuil roulant apparaît devant moi. Sa capeline indigo est assortie à son béret. Son visage reflète une infinie sagesse. Le chien de berger qui l'accompagne me lèche la main.

J'ai trouvé ce que vous cherchiez ! Elle me tend un vieil ouvrage sur lequel est inscrit en lettres cursives « dictionnaire des âmes perdues ».

Elle place son index devant une définition « Bénéfice second : se dit de celui qui est affecté ou prétend être affecté par une maladie, et qui essaie d'en tirer bénéfice dans sa relation avec les autres ».

Elle pose sa main sur mon épaule : « Ne vous en faites pas, il ne sera jamais le bienvenu ici », « Je m'appelle Marie ».

## Le « docteur » et la petite

*Anne-Marie ARBORIO*

La petite était venue m'interroger sur mon travail dans le service de médecine interne où j'exerçais depuis une dizaine d'années. Elle faisait un mémoire de Master en sociologie et s'intéressait aux aides-soignantes. Quelle idée ! S'il y avait un métier pas intéressant à étudier, c'était bien celui-là ! Pourquoi ne consacrait-elle pas sa recherche aux infirmières ou aux médecins comme les autres qu'on voyait passer à l'occasion, avec leur carnet et leur enregistreur ? En plus, je n'étais pas aide-soignante mais aide-soignant. C'est d'ailleurs peut-être ce qui l'avait amenée à me choisir : l'exotisme, un homme dans un métier de femmes... A moins que notre surveillante ne m'ait désigné comme « ancien » du service, les autres ne faisant souvent que passer, lassées par la prise en charge de personnes pour la plupart âgées et dépendantes, comme on disait maintenant, ou tout simplement attirées par la formation d'infirmières pour celles qui, de plus en plus nombreuses, arrivaient avec leur bac en poche. Moi, avec mon CAP tourneur, mes années d'usine puis de chômage, je considérais déjà comme une chance d'avoir été embauché par l'hôpital comme agent de service. Et plus encore que mon établissement m'ait payé une année de formation pour que je devienne aide-soignant. Une chance, vraiment, même si ça avait été déjà assez dur pour moi de reprendre les études. Du coup, je ne me voyais pas franchir une étape supplémentaire, passer un concours et encore trois années d'études avec des gamines qui viennent d'avoir leur bac, même si c'était peut-être une condition pour devenir un peu plus visible aux yeux des médecins du service. Etre un homme, de surcroît un peu avancé dans l'âge, me valait cependant parfois du « docteur » de la part de certains malades, mais voyant que je m'occupais de refaire leur lit ou de leur apporter leur repas, même les plus séniles comprenaient bien vite que je n'en étais pas un.

Alors, je racontais tout ça à la petite, et aussi comment se passait la journée d'un aide-soignant. Je ne voyais pas grand-chose à dire. En un quart d'heure, c'était terminé. Mais elle voulait en savoir plus. Elle m'avait prévenu : ses professeurs lui demandaient de faire des entretiens « approfondis » qui devaient durer au moins une heure. Moi, je m'impatiençais en pensant à Madame Desrosiers et à Monsieur Benyounès qui attendaient que je vienne faire leur toilette. Plus que d'être propres, ils espéraient peut-être surtout que quelqu'un accepte de rester quelques minutes dans leur chambre, quel qu'en soit le prétexte, pour écouter leurs souvenirs, ou pour apprendre par sa voix quelque chose de la vie dehors. Je me demandais même parfois s'ils ne faisaient pas exprès de rester inertes quand, par exemple, je leur demandais de lever le bras pour faciliter le lavage de leurs aisselles : ils avaient compris qu'ils m'obligeraient ainsi à rester plus longtemps auprès d'eux. Clémence, ma collègue du jour pourrait peut-être se charger de quelques toilettes à ma place si je tardais encore. Je le paierais d'avoir à écouter ses récriminations pendant au moins trois jours. Ça encore, je pourrais le supporter. Mais je n'étais pas sûr de supporter qu'elle oublie de remettre les boucles d'oreille au lobe pendant de Madame Toselli, ou que Madame Villette n'ait pas sa barrette bien mise dans le reste de ses cheveux blancs. Clémence disait que, de toute façon, les vieilles ne s'apercevaient de rien dans leur état. Et ça me gênait quand ces mots étaient prononcés en présence de l'une ou l'autre de ces personnes.

Ne sachant plus trop quoi dire à l'étudiante trop timide ou trop peu informée sur la vie d'un hôpital qu'elle semblait ne plus avoir fréquenté depuis les premiers jours de sa vie à la maternité, je lui proposais de m'accompagner dans ma tournée. Ça me permettrait de perdre moins de temps à ces bavardages, sans quoi j'allais être privé de ma pause-déjeuner. Et ça, c'était sacré. Non seulement, la journée était longue depuis ce matin 6h30 où j'avais enfilé la blouse au col bleu qui me distinguait des infirmières toutes blanches, mais surtout je ne voulais pas être privé des inlassables discussions que nous avions entre collègues autour du planning affiché dans la salle de repos. Les unes étaient à la recherche de

mercredis pour s'occuper des enfants, les autres se battaient pour travailler ces dimanches où elles étaient libérées de leur progéniture par la garde alternée avec leurs ex, rappelant combien la prime de quelques euros qui est donnée pour travailler ce jour-là était précieuse pour chacun, au vu de nos salaires. En tant qu'homme, j'étais censé ne pas m'occuper de mes enfants : les mercredis et la plupart des après-midi où le poste se terminait à 22h me revenaient souvent. J'étais aussi préposé aux malades lourds à soulever ou aux autres, plus rares, qui faisaient preuve de violence envers le personnel. En revanche, j'étais exclu de leur toilette par certaines mamies encore conscientes et prudes, quand d'autres me réclamaient, semblant y prendre un plaisir coupable.

La petite entra dans la chambre 502 avec moi. Une forte odeur me laissa immédiatement penser qu'il fallait changer la couche de Monsieur Terrier. A peine avais-je commencé à soulever le drap, laissant paraître les excréments qui avaient débordé, que la petite tourna de l'œil. Je n'avais pas pu la prévenir. Je n'avais pas pensé à lui parler vraiment de ces aspects-là de mon travail. Je lui avais juste dit : « Oui, la relation avec les malades, c'est très important, on parle avec eux, et tout ça... ». En discutant avec elle, j'avais presque oublié que le « tout ça », c'était parfois de la merde aussi. Je ne voulais pas qu'elle réduise mon métier à ça lorsqu'elle le décrirait dans son mémoire. Et puis, comment le dire avec des mots dans le cadre d'un entretien avec une jeune fille qui croit que vous faites un si beau métier ? Je la ranimais avec une bonne claque et elle se réveilla pour vomir. J'aurais donc ça en plus à nettoyer. Elle resta assise dans le couloir le restant de la matinée à se remettre, sous l'œil goguenard des infirmières qui passaient avec leur chariot de soins et lui lançaient des « ça va ? » sans compassion. Je continuai ma tournée en prenant le temps de dire son mot à chaque personne alitée. Parce que c'était vrai aussi qu'on parlait avec les malades et que ça leur faisait du bien, autant que les médicaments ou les visites du médecin. Je devais cependant subir les réprimandes de la surveillante – on disait maintenant le cadre de santé – à son retour de la réunion consacrée au dernier formulaire mis en place pour évaluer le personnel. Heureusement,

une autre réunion consacrée à un sujet voisin l'attendait et cette scène pénible fut assez courte pour que je la supporte sans broncher.

Quelques mois plus tard, je recevais une grosse enveloppe à mon nom dans le service. Elle contenait un joli mémoire broché, intitulé : « Aides-soignants et aides-soignantes auprès des personnes âgées : un beau métier ou un sale boulot ? ». Ainsi, elle n'avait pas renoncé à son sujet comme je l'aurais cru suite à son expérience auprès de moi. Non, elle disait même dans sa lettre qu'elle allait poursuivre son travail dans une thèse. Elle me remerciait et elle s'excusait à la fois. Elle disait que cet entretien manqué avait été un moment décisif pour son enquête, qu'elle avait compris qu'elle devait se mettre en situation pour mieux comprendre notre travail et qu'elle avait donc fait un stage de trois mois dans le même genre de service d'un autre hôpital pour cela. Beau métier ou sale boulot ? Elle ne tranchait pas vraiment mais me trouver comme une sorte de héros dans un volume universitaire bien relié me donnait du cœur pour la tournée du jour, et peut-être pour les autres qui suivraient jusqu'à ma retraite. Et pour aujourd'hui, j'avais trouvé mon sujet de conversation : je donnerais à chacun des nouvelles de « la petite qui s'était trouvée mal » et leur journée aussi s'en trouverait égayée.

## Le grain de l'ivresse

*Emmanuel BREUNER*

Sur la cime du coteau, les murailles du château fort dominaient la campagne. La bâtisse était drapée d'une aura ténébreuse, accentuée par les teintes rougeoyantes de l'aube naissante. Imposantes, les tours jetaient sur le petit village en contrebas un regard aussi protecteur qu'autoritaire. Un regard qui oppressait Clodulf, tellement il lui semblait aussi sombre que son sort. Contraint par ordre seigneurial à quitter le village, le serf avançait sous bonne garde en direction du château. A son passage, ses compagnons de travail lui tournaient ostensiblement le dos, comme l'on dédaigne les traîtres.

Ils sont venus, au petit matin. Nous travaillions dans les champs, récoltant les blés en suant toute l'eau de notre front. Ils m'ont rudoyé, arraché à ma maisonnée. Ils brandissaient leurs hallebardes aiguës et portaient leurs armures infrangibles. Face à eux, je n'avais que ma serpe usée et ma tunique miteuse. Qu'aurais-je pu faire sinon me soumettre... Tout cela pour deux sacs de grains que je devais à notre seigneur, mais que j'avais préféré garder miens. Au diable cens, taille et champart, j'avais trois bouches à nourrir en plus de la mienne et trop peu de réserves pour cela. Notre seigneur avait-il vraiment besoin de ces deux malheureux sacs, lui qui déjà en percevait à l'excès ?

Les rayons du soleil levant se posaient sur le domaine. Depuis le bas du coteau dont il entamait l'éprouvante ascension, Clodulf observait les amoncellements de sacs ventrus déborder des greniers, tout en haut du donjon. La collecte des impôts y reposait, attendant les temps de guerre et de disette. Mais une grande partie pourrirait aux premières pluies de l'automne. Que de gaspillage... De dépit, Clodulf baissa la tête et continua à gravir le flanc, traînant les pieds le long d'un chemin où il aurait troqué la croix contre deux lourds sacs de blé. Nullement enclins à la pitié devant

le manifeste fardeau que Clodulf portait, les gardes lui adressaient bourrades et invectives.

Le sommet atteint, le cortège pénétra dans l'immense enceinte de pierre. La herse s'abattit, coupant toute retraite. Les gardes ôtèrent les sacs des épaules de Clodulf puis, sans ménagement, le conduisirent dans les obscures profondeurs d'un souterrain et le poussèrent dans un cachot ruisselant d'humidité.

« Tu apprendras ce qu'il en coûte de trahir les lois de notre seigneur, maraud ». La sentence était dite. La lourde porte verrouillée, mon sort était scellé. J'ai passé des jours et des nuits que je ne distinguais plus, à croupir dans ma geôle exigüe, à dévorer le pain rassis que l'on me jetait, à sangloter, à prier. A pester contre l'injustice de ce monde où nous, pauvres serfs, travaillons sans relâche pour enrichir le seigneur. Tant d'efforts pour finir traité tel un chien. Je devenais fou à ruminer ces pensées dans ma tête, me retournant sans cesse sur le vieux tas de paille qui me servait de couche. Puis une lueur apparut... Les yeux endoloris, j'ai d'abord cru m'éveiller dans ma chaumine, le soleil me caressant le visage de sa douce chaleur. Il n'en était rien, je demeurais claustré. Mais à défaut d'astre de jour, un vieillard se tenait à mes côtés. Son être rayonnait d'un éclat presque aveuglant.

- Qui êtes-vous ? s'enquit Clodulf.

- Je ne possède point de nom, brave homme, répondit l'apparition, affable. Sauf celui que l'on veut bien me donner.

- Dieu Notre Père !

Frappé par la révélation, Clodulf tomba à genoux et se signa à maintes reprises. Puis l'espoir lui dicta une requête.

- On vous dit capable d'exaucer les vœux...

- Point de précipitation, tempéra le Verbe. Dis-moi d'abord quel est ton souhait.

- Que ces maudits impôts disparaissent ! Que le labeur profite à nous seuls, paysans ! Que ce diable de seigneur cesse de nous voler nos récoltes !

- Voilà un vœu bien compréhensible, courageux travailleur de la terre. Mais fort peu légitime...

Devant la mine désappointée de Clodulf, le Grand Patriarche s'expliqua.

- Les impôts sont un sacrifice nécessaire à l'homme pour s'assurer chaumière et protection. Ils sont des rouages indispensables aux civilisations. Chaque souverain contrôle l'engrenage et sans cela, point de mécanisme solide. Au fil des époques, révolues comme à venir, la vie collective est régie ainsi. C'est la seule manière possible, raisonnablement parlant. Les impôts changent d'appellation comme les souverains en adoptent mille, le principe demeure immuable. Pour le bien des peuples.

- Quel bien existe-t-il à payer des impôts pour vivre sans le sou ?

- Pas grand bien, je te l'accorde. Malheureusement, il est un autre principe qui perdure à travers les âges : celui des puissants qui profitent du travail des manants pour s'enrichir.

- Nous ne pouvons donc rien contre cela, soupira Clodulf, découragé.

- Au contraire, moult choses sont à faire ! Car bien que restant imparfaite, la répartition des richesses se fera moins tranchée les siècles passant. Les souverains seront forcés à accorder quelques concessions aux peuples, sous peine de révolte. Si les lois futures avaient cours aujourd'hui, le serf que tu es resterait redevable de l'impôt, mais il pourrait garder suffisamment de ressources pour vivre aisément. Il bénéficierait également du droit de quitter la seigneurie, afin de mener d'autres activités. Mais cette évolution n'aboutira que dans longtemps.

S'imaginant la félicité à portée, Clodulf se lança.

- Puisque vous pouvez traverser les âges, amenez-moi avec vous !

- Les mortels ne peuvent jouir de ce privilège, déplora l'Éternel. En revanche, je peux faire en sorte que tes actes s'inscrivent dans l'Histoire.

- Je ne vois pas comment...

- En te conférant le savoir, le don de l'écriture !

- Je ne vous comprends pas...

- L'écriture est un bien des plus précieux. La clé de l'érudition acquise par les aïeux et transmise aux descendants. Le pouvoir qui édicte les lois, celui par lequel je fus créé, celui par lequel tu feras entendre ta voix par delà la mort.

Envoûté par les incantations, Clodulf laissa les mains du Tout-Puissant se poser sur son visage. Il se sentit flotter sur un océan d'omniscience, absorbant telle une éponge la connaissance de milliers de générations. La voix lui parvenait, résonnant dans l'infini.

- Que ce pouvoir soit tien. Puisse-t-il t'aider dans ta quête. Car si nul arbre n'a encore poussé, il est toujours temps de semer les graines de l'avenir.

Clodulf s'évanouit.

Je me suis éveillé, seul, ne sachant si j'avais rêvé. J'étais empli d'une confiance impavide, les ténèbres du cachot ne m'effrayaient plus. Je savais que, bientôt, le seigneur ordonnerait ma libération. En pleine saison de récoltes, il avait besoin de moi, du fruit de mon travail, du grain pour son ivresse.

Hors des murs du château, l'éclat du flambeau du monde me ragaillardit. Mon cœur réchauffé, je retrouvais ma chaumière, ma famille. Diantre qu'elles m'avaient manqué !

La vie reprit son cours. De jour, je travaillais et payais mes redevances, me faisant discret. A la faveur de la nuit, je façonnais des outils qui m'étaient jusqu'alors inconnus. De mes mains, les peaux du bétail se changeaient en parchemins, tandis que le charbon de l'âtre devenait encre. La plume dansait dans le halo de la chandelle et les mots coulaient comme de source. J'écrivais, relatant ce dont j'avais été témoin. J'écrivais, fomentant mes pensées de révolte, esquissant les contours d'un monde où les pauvres reprendraient l'or aux riches.

Des années durant, j'ai transmis le savoir à mes drôles. Puis un beau jour qu'ils eurent atteint l'âge robuste, nous avons fui la seigneurie, marchant jusqu'à l'épuisement, nous dissimulant pour quelques instants de repos. Jamais nos poursuivants ne nous retrouvèrent. Tel le fruit se détachant de l'arbre, nous étions libres. Libres de parcourir le monde, ses plus lointaines contrées. Pauvres mais libres. Et heureux.

Dans son repaire des bois de Sherwood, Robin posa les manuscrits hérités du père de son père. Il rameuta ses compagnons et tous se

mirent en route pour l'embuscade. Le carrosse du Prince Jean ne tarderait pas à passer.

## Le Plaintorium

*Marie-Christine CHARLES*

Andréa, technicienne de surface, est chargée du nettoyage et de l'entretien des bureaux. Equipée du matériel de base qu'elle transporte dans un vieux chariot grinçant, elle ne se sépare jamais de son triangle orange fluo « Attention Travail ! », qui la protège, tel un rempart, des étourdis qui, sans cet avertissement, promènent leurs semelles souillées sur le sol humide, à leurs risques et périls d'ailleurs ! Chaque jour, elle ravive la couleur des tomettes anciennes, époussette les meubles et parfume les locaux. Mais la plupart de ses collègues l'ignorent, insensibles aux senteurs fleuries généreusement diffusées. Elle fait partie du décor. Parfois, certains fêtent un anniversaire ou l'obtention d'un diplôme, elle ne sait pas, elle n'est jamais invitée. Enfermés dans un bureau, ils trinquent au champagne, se régalent de petits fours. Derrière la porte, Andréa nettoie le sol puis, la fête finie, débarrasse bouteilles et autres restes de ces secrètes agapes. Mais Andréa perd peu à peu son air enjoué, elle ne fredonne plus son air préféré, elle a des douleurs diffuses ; « c'est l'âge », dit-elle à qui veut bien encore la considérer. Elle a fait sa demande de liquidation, mais il lui manque beaucoup de trimestres pour partir à taux plein, alors elle contient sa plainte, courbe le dos et continue à faire briller le sol.

Dans le petit bureau qu'il doit souvent partager avec un autre collègue, Alix a aménagé tant bien que mal un espace convivial pour recevoir des personnes. Sur sa fiche de poste, il est « technicien de l'intervention sociale et familiale ». Sa mission est une subtile combinaison d'écoute, d'aide, d'accompagnement, de soutien, de conseil, qu'il doit adapter à la diversité de ses interlocuteurs. Alix aime ce qu'il fait, même si ce travail requiert une constante énergie et une grande résistance. Très apprécié de son « public » pour ses qualités tant humaines que techniques, il vient pourtant d'essuyer de sévères remontrances émanant de sa hiérarchie, suivies d'un avertissement pour le moins injuste. On lui

reproche de travailler en sous-régime, de bâcler ses bilans, d'être mal organisé et de faire montre de trop d'empathie. Autrement dit, il n'est plus assez rentable. Assommé, il soupçonne un « mauvais tour » de son collègue, avec lequel la cohabitation n'est pas simple. Sans preuve ni appui, il se met à douter, perd confiance et se rend malade. Le visage émacié, le cou raidi par un torticolis chronique, il cesse de se défendre de la pression généralisée. Il est atteint de troubles biomécaniques.

Technicienne administrative à temps partiel non choisi, Gilian est chargée d'alimenter la base de données : elle collecte de nombreux documents, contrôle l'exactitude des données, les saisit, édite d'autres documents à photocopier et distribuer, puis renseigne des fiches, pour rendre compte du travail accompli. Elle est aussi désignée pour le classement perpétuel et la gestion de la boîte mail du service, régulièrement inondée. « Petite main », concentrée, efficace, Gilian donne le meilleur d'elle-même, espérant secrètement décrocher un « vrai » contrat, à durée indéterminée, comme les autres. Justement, les autres, elle les supporte de moins en moins, trop bruyantes, éparpillées, voire peu consciencieuses. Chaque matin, elle franchit la porte la boule au ventre, et se contenant difficilement, elle se met à râler, toujours plus. Elle en veut à tout le monde. L'ambiance s'échauffe, les collègues se rebiffent. Le vase déborde quand, à côté de ses tâches habituelles, sa hiérarchie lui demande d'assurer l'accueil téléphonique et de former une nouvelle arrivée. Son comprimé quotidien, médicament de l'âme recommandé par son médecin, ne lui fait plus d'effet. Souvent, Gilian craque et va se réfugier dans les toilettes pour pleurer.

Sacha est serein, cette dernière réunion consacrée au malaise social au sein de l'entreprise, devrait se clore par le vote d'un projet et l'établissement d'un plan d'actions. Embauché il y a dix ans comme cadre « Personnel et Ressources » au sein de cet institut pour CI.MA.VI.ME. (Citoyens en Mal de Vie Meilleure), Sacha s'est beaucoup investi et notamment, dans les relations sociales. A plusieurs reprises, son assistante l'a alerté sur la recrudescence des

arrêts maladies ou accidents de travail qui désorganisent et fragilisent les équipes. La direction générale, désemparée, s'interroge sur ce mal-être rampant, qui contamine tous ses techniciens. Les demandes de prise en charge s'accumulent, ne pouvant être honorées. Dans les dîners en ville, la conversation s'anime sur le devenir de cet établissement renommé : difficultés de trésorerie, détournements de biens, harcèlement moral, plan social imminent ? La rumeur est gourmande. Un gourou sectaire serait le chef d'orchestre du chaos, selon les uns. Un directeur récemment nommé, fort de sa science universitaire, serait passé par là, obsessionnel de la réorganisation et patatras, selon les autres.

Les collègues de Sacha sont dans le déni, ils craignent surtout ces manifestations trop humaines d'une base toujours sujette à débordements. Il faut maîtriser la situation, alors ils ont recours au tableur magique, qui permet la démultiplication aisée de graphes et de tableaux, croisés, dynamiques, de bord, de suivi, de contrôle, puis d'autres tableaux de synthèses et ainsi de suite. Pour les techniciens administratifs, toujours plus de cellules à renseigner et de cases à cocher : « j'Excel, tu Excels, nous Excelons ». Ces données, les indicateurs médico-socio-économiques, sont ensuite analysées en commission, comité, cellule, de suivi, de direction, de transition, de crise puis réactivées dans des réunions plus restreintes, des groupes de pilotage ou lors de grand-messes d'information. En dépit de cette opiniâtreté dans l'analyse quantitative de la situation, les problèmes perdurent et la violence s'insinue au sein du personnel. Boucs émissaires recherchés !

La direction attend de l'encadrement un sursaut de créativité et lance un appel à idées. Sacha y est prêt, sa boîte à outils pleine et ses talents multiples : contrôleur/vérificateur de par sa fonction, il est aussi dépanneur, metteur en scène, organisateur, et doté d'un humour à toute épreuve. Les petits et grands bruits, de couloirs, de fumoirs et de cantine ne lui ont pas échappé. Il a su lire la souffrance à peine voilée dans les sourires forcés, les regards absents, les voix fanées. Sacha expose son projet : la mise en place

d'un lieu destiné à accueillir les plaintes des salariés, le PLAINTORIUM. Un grand garage désaffecté, aux abords de l'institut, ferait très bien l'affaire. Bâti à partir de salles dédiées à l'expression, de grandes alvéoles confortables, les intéressés pourraient s'y rendre pour crier à tout rompre, frapper des pieds et des mains contre les parois capitonnées, briser des objets, gribouiller sur les murs et aussi parler, écouter... Les parlants auraient la possibilité de devenir écoutants et vice-versa. Soit le cercle vertueux : plaintes exprimées, esprit libéré, énergie et motivation retrouvées, valeur (et chaleur) ajoutée(s) !

A l'issue des délibérations, le projet de Sacha est retoqué : budget insuffisant pour un chantier de cette envergure. Les têtes décisionnaires ont opté pour l'installation d'un système de vidéosurveillance, afin de sécuriser les lieux fréquentés par ce public en souffrances de toutes sortes et potentiellement violent avec le personnel. Prévention oblige !

Fin de réunion. Dans le brouhaha des chaises déplacées, Sacha surprend des bribes de conversation entre sa supérieure, la directrice du service « Personnel et Ressources » et le directeur général : « ... gagné, .... les aura à l'œil, tous ces ... ».

Deux années plus tard. La petite entreprise de Sacha, le Centre d'Accueil « Le Soin », bénéficie d'une belle notoriété dans le milieu médico-social régional : qualité des prestations et bien-être des salariés. Andréa, Alix et Gilian y excellent d'ailleurs, chacun dans leur domaine.

## Le projet

*Hassan HALAOUI*

Malgré les comprimés de paracétamol que lui avaient apportés son fils Djibril, Osséine avait toujours mal. Il souffrait d'une de ces terribles migraines qui apparaissent quand on a trop pleuré. Cela faisait effectivement trois jours que ses larmes ne cessaient de couler tant il avait mal. La perte de celui qui avait été son élève il y a de nombreuses années, et qu'il considérait comme un de ses propres enfants, l'avait terriblement choqué. Leur première rencontre, elle remontait à il y avait plus de trente années, pourtant ses souvenirs de cet enfant timide étaient encore vivaces. Durant ses trois décennies de service à la fonction publique, il n'avait jamais connu d'élève aussi brillant que lui. Et aujourd'hui ses pensées étaient toutes entières dédiées à la jeune veuve ainsi qu'à leurs trois enfants qu'il laissait sans véritable soutien. Combien valait le salaire d'un enseignant ? Pas grand-chose. Lui Osséine, était bien placé pour le savoir, lui qui toute sa vie professionnelle avait juste gagné de quoi nourrir sa progéniture. Pour assurer une vie décente à ses enfants, il avait dû à ses heures libres donner des cours particuliers aux élèves désireux d'aiguiser leurs connaissances. Toute la richesse des enseignants résidait dans le temps dont ils disposaient pour arrondir leurs fins de mois alors que leurs bourses peinaient à couvrir leurs besoins. C'est pour cela qu'il avait été peu enthousiaste quand le défunt lui avait annoncé qu'il était devenu professeur de collègue. Il s'agissait pour lui d'un véritable gâchis. Son talent inouï aurait dû faire de lui au minimum un travailleur de la NASA, sinon un physicien mondialement reconnu. Mais à côté du talent et de l'intelligence, chaque homme naissait aussi avec son étoile. Les choses avaient toujours été ainsi et on n'y pouvait rien.

Moumine était parti à seulement quarante et un ans et n'avait presque rien laissé à sa veuve et aux orphelins. Qu'allaient-ils devenir ? Oui sa femme était une battante, sur ce fait Osséine n'avait aucun doute. Mais le pays sortait d'une longue guerre qui

avait presque réduit à néant le pouvoir d'achat déjà moribond du citoyen ordinaire. Tandis que l'inflation réduisait le pouvoir d'achat des citoyens, les sources de revenus, quant à elles, se faisaient bien rares. Le vieux retraité irait apporter son réconfort à Madeleine, il lui offrirait une somme de cinquante milles francs comme soutien. Cet argent, à quelques sous près, correspondait à sa pension de retraite. C'était peu de chose certes, mais pouvait-il seulement faire plus? La plus belle femme, en dépit de son très grand amour, ne pouvait guère donner plus que ce qu'elle avait. Et pour lui, ces cinquante milles francs représentaient une fortune.

Le souvenir des funérailles organisées à l'occasion de la disparition du jeune professeur s'était installé confortablement dans l'esprit du vieil homme. Il se rappelait chaque évènement ayant marqué cet adieu à un être cher. Il y avait une foule immense à la morgue, mais aussi au cimetière et lors des cérémonies religieuses. Chacun allait de son petit témoignage sur celui qui avait été fauché par la mort. Et tous n'en disaient que du bien. Quand on ne louait pas son savoir, l'on s'attardait sur les relations excellentes qu'il entretenait avec tout le monde. Quant à la cause de sa mort, l'on racontait qu'il avait été emporté par le paludisme. Mais Osséine pensait qu'il était mort de pauvreté. Et pour lui, plus personne ne devait mourir de misère. Pour y parvenir, il avait sa petite idée en tête. Si rien ne pouvait empêcher la mort, on pouvait au moins rallonger la durée du passage sur Terre en améliorant les conditions de vie. Quand viendrait alors le douloureux moment des adieux, on aurait moins de raisons de s'inquiéter pour la famille endeuillée.

Osséine était parti d'un constat simple, l'Etat arrivait de moins en moins à trouver des emplois aux diplômés dont le nombre allait crescendo. Et quand on arrivait par extraordinaire à caser les demandeurs d'emplois, ils gagnaient juste de quoi vivre. Voilà ce qui tuait les jeunes gens : la pauvreté et le stress causé par cet état de fait. « Comment vais-je pouvoir fonder une famille ? Comment vais-je arriver à payer mon loyer ? Où vais-je trouver de l'argent pour que mes enfants puissent aller à l'école ? ». Mille et une questions qui de façon quotidienne assaillaient l'esprit du citoyen lambda. Le septuagénaire ne se contenta pas de situer le problème.

Il pensait, à défaut d'avoir le remède sûr, avoir trouvé une amorce de solution. Il monta donc son projet qu'il soumettrait au ministère de l'Enseignement et à celui de la Formation Professionnelle.

Le projet se basait sur son expérience d'enseignant et sur les échos qu'il avait de ses anciens élèves. Dans son pays, les autorités mettaient l'accent sur l'éducation. L'école était obligatoire pour tous les enfants. Quoi de plus normal quand on savait que le savoir était la clé du développement ? Mais trop peu de gens semblaient penser aux dangers d'une élite aux poches vides. « Si l'école était obligatoire, il fut logique que l'emploi fut obligatoire », aimait répéter Osséine sur un ton empreint d'ironie. En vérité, la fonction publique ne pouvait point accueillir les demandeurs d'emplois tandis que les investissements privés se faisaient rares. Restait l'auto emploi. Depuis quelques années le pouvoir y encourageait ses compatriotes. Mais que peut-on faire sans argent et sans préparation adéquate ? Un Ingénieur Commercial de même qu'un Licencié de droit quoique bien formés ne peuvent intégrer le monde des affaires avec une formation uniquement théorique. Et c'est là selon Osséine, que se situait la faille du système éducatif de son pays. Les enfants n'étaient pas suffisamment préparés à affronter le monde de l'emploi. Il fallait oser confronter les élèves à l'univers du travail. Et le terme du travail selon lui, incluait aussi et surtout ce qu'on appelait abusivement les petits métiers qui pourtant faisaient gagner beaucoup d'argent, beaucoup plus qu'on n'en gagna dans les bureaux. Ainsi pour les mieux préparer à la vie active, les enfants dès les dernières années du primaire iraient donner un coup de pouce aux vendeuses, aux menuiseries de quartier ou encore chez les petits couturiers. Plus ils avanceraient dans leur cursus scolaire, plus sérieuses seraient les tâches qu'on leur confierait. Ainsi l'étudiant qui finirait son parcours saurait de quoi relève le monde professionnel. Mieux, il pourrait affronter tout seul les défis auxquels il devra faire face. Il pourrait créer sa propre entreprise grâce à une subvention étatique même minime. Car désormais il saurait mieux que quiconque que le secteur informel est un secteur pourvoyeur de revenus.

Le « projet Moumine » bien ficelé, le vieil homme sûr de son fait avait réussi à rencontrer le ministre de la Formation professionnelle à qui il l'avait remis en mains propres car il fallait qu'il ait la certitude que le fruit de sa réflexion ne serait pas rangé aux oubliettes. Le ministre, prétextant d'un calendrier chargé lui avait promis : « Je vais en mission. A mon retour, je vous recontacterai dans deux ou trois semaines. Le pays a besoin des gens comme vous, soucieux de son développement et qui n'hésitent pas à apporter leur contribution au développement de l'Etat par leurs belles idées. » Et il attendu ce coup de fil qui n'était jamais venu. Il avait appelé sans plus de succès. Ses déplacements vers le ministère furent également infructueux.

Un jour, en lisant le quotidien gouvernemental, il vit que son projet avait été adopté en conseil des ministres avec de très légères modifications. Et le Président de la République avait promis de rendre devant la nation un vibrant hommage à celui qui avait eu la lumineuse idée de réformer le « système éducatif devenu caduc. L'Etat rendra hommage à son digne fils Kouamelan KONAN, le ministre de la Formation Professionnelle qui a travaillé des années à élaborer un si beau projet »...

## Le rire des abeilles

*Fabienne VINCENT*

Elise déposa la feuille sur le tas de feuilles, rabattit la couverture bleue du dossier, passa la sangle rayée dans la boucle et tira dessus pour brider l'objet ventru, afin qu'il puisse facilement être glissé sur les étagères métalliques. « Prêts n°41230 à 41850 » était écrit au feutre noir sur la tranche. Elle sortit son sac du tiroir de bureau, décrocha son manteau du perroquet en le saisissant par le col et se dirigea vers la porte du bureau en lançant un « au revoir ! Bon week-end ! » qui se voulait enjoué, tout en pensant « Ouf, c'est le week-end. Je peux enfin m'évader de cette cellule ! »

Après une séance de ciné, Elise et sa copine Flora s'attablèrent à la brasserie voisine. Elise raconta ce qu'elle endurait à son travail depuis presque quatre mois. Rien de bien sérieux pourtant, ni brimade ni harcèlement, juste de l'isolement. « J'ai une boule qui se forme dans la gorge juste au moment où je pénètre dans le bâtiment. Mon job me plaît bien pourtant, mais je n'arrive à créer aucune relation de sympathie avec mes collègues, et ça me pèse, tu ne peux pas imaginer ! J'ai l'impression d'être un rouage, un simple rouage. Je participe au mécanisme global en faisant mes tâches, comme chacun dans l'équipe, et puis c'est tout. » Elise avait rejoint le service contentieux de la banque juste après sa licence de droit, et son jeune âge lui permettait de bénéficier de certaines faveurs de ses collègues, qui la « couvaient » quelque peu professionnellement. Ils étaient six à occuper un grand bureau, un bureau « partagé » comme on dit, plus petit et moins cloisonné qu'un openspace. Jean-Pierre, le responsable du service, avait son bureau tout au fond, un peu en retrait derrière un panneau vitré. Il y avait ensuite Bernard, Monique, Anne et Evelyne. Tous quadra ou quinquas, sérieux, prêts à rendre service, à aider, mais toujours parlant à voix basse et uniquement des dossiers. « A part Anne qui a affiché la photo de ses enfants, j'ignore tout de leur vie. Pas le moindre indice. Et ils sont actionnés par des habitudes - de vrais

robots ! - dans lesquelles je n'ai pas de place. » Jean-Pierre déjeunait chaque jour avec le responsable de l'audit, Bernard avec un collègue du commercial, Monique et Evelyne ensemble et Anne toujours à l'extérieur. « Et moi, comme je peux, se désola la jeune recrue. Jusque-là cela me semblait presque normal, du moins je l'acceptais parce que j'étais en période d'essai, mais je viens juste d'être confirmée et maintenant ce n'est plus possible ! »

« De petites fourmis travailleuses, appliquées et pas rigolotes du tout » proposa Flora. « Ils me font plutôt penser à des abeilles, peut-être à cause du grésillement de la ventilation et des casiers qui nous entourent », renchérit Elise. « D'ailleurs Jean-Pierre est parfait dans le rôle de la reine. On le tutoie, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il y ait proximité entre lui et nous, bien au contraire. Un vrai monarque, ni suffisant ni vraiment autoritaire mais empesé, comme s'il trainait couronne, sceptre, manteau d'hermine et tout le tintouin qui va avec. Evelyne est sa gardienne, toujours prête à sortir son dard pour le défendre ou aplanir les difficultés afin de le ménager. Les autres, et moi avec, nous sommes les ouvrières. Et tout le monde travaille, consciencieusement sans s'épancher. C'est cela, je travaille dans une ruche ! T'as déjà vu une abeille rire, toi ? »

Le lundi suivant, Elise sentit à nouveau la montée de la boule. Mais alors qu'elle s'apprêtait à suspendre son manteau et à saluer ses collègues, déjà penchées sur leur dossier, elle remarqua qu'Evelyne était vêtue d'un tee-shirt noir et Anne d'un chemisier jaune. Elle gloussa bien malgré elle en se remémorant les irrévérences échangées avec son amie, et décida de ne pas retenir le grand éclat de rire qui attendait, bouillonnant, dans son arrière-gorge et ne demandait qu'à jaillir. Deux visages interloqués se levèrent vers elle, puis ébauchèrent un sourire quand elle hoqueta « Bonjour, ce n'est rien, ne m'en voulez pas, un souvenir du week-end ! ». Elle gagna sa place un peu gênée en faisant encore plus attention que d'habitude à perturber le moins possible les couches d'air, mais remarqua que sa boule avait été emportée bien loin par les flots du rire.

Le lendemain, quand la jeune recrue franchit la porte du bureau, Evelyne, Anne, Bernard et Jean-Pierre étaient déjà installés. Les têtes brunes d'Evelyne et Anne se redressèrent, lui sembla-t-il, un peu plus vite qu'à l'accoutumée... et la saluèrent en souriant. Elle répondit par un « bonjour » juste teinté de la chaleur nécessaire à la situation, mais qui involontairement se transforma en un rire, bref mais franc. Un éclat parfaitement intempestif, absolument incongru. Comme une fleur sur un tas de cailloux. Elle perçut le regard désapprobateur de Jean-Pierre quand Bernard lança un « t'es bien joyeuse ce matin, t'es amoureuse ? ». « C'est vrai ça », ajouta Evelyne, « t'as un amoureux ? ». Elise leur raconta que son petit copain était actuellement en Australie, en dernière année de son école de commerce. « Pour le moment, côté amour, c'est calme plat ! » « Chez moi, c'est calme depuis vingt ans », raila Evelyne.

Mercredi, Elise salua gaiement ses collègues en arrivant. Bernard lui répondit par un « bonjour Jeunette » et Monique enchaîna en chantonnant « Salut Elise, Elise et moi ! » qui fit rire Anne. La bulle de verre protesta mollement : « Bonjour Elise. Mais qu'est-ce qui se passe en ce moment ? Vous semblez bien dissipés ! » « C'est la gaieté de la jeunesse, Jean-Pierre ! Tu as oublié, hein ? » répliqua Anne en pouffant. Elise s'était trompée : les abeilles savent rire.

Un peu avant midi, Anne proposa à Elise de se joindre à elle pour la pause déjeuner. Elle avait prévu d'aller manger un sandwich au Parc, « pour s'aérer le tête, cette ambiance est tellement pesante » confia-t-elle. « Mais pourquoi êtes-vous tous si sérieux ? Vous n'avez pas envie de papoter, de déjeuner ensemble ? » s'étonna Elise. « Si, certainement, je ne sais pas. Personne n'ose changer des habitudes bien installées, je crois, et puis le contentieux, ça doit être sérieux. » Sérieux ne signifie pas triste ; Elise proposa à sa collègue de s'allier pour instiller un peu de fantaisie. « Je crois qu'on attendait tous cela secrètement ou inconsciemment quand tu as été embauchée, que tu joues le trublion, mais tu t'es si bien intégrée ! »

Le lendemain, Anne apporta des viennoiseries, bien que ce ne fût pas son anniversaire. Elle n'avait rien à fêter de particulier d'ailleurs ; c'était juste pour le plaisir de partager quelque chose avec ses collègues. « La routine, ça use. Le sérieux, ça poisse » affirma-t-elle et personne ne contesta. Il n'y avait rien à redire et ils avaient tous la bouche pleine. L'air du bureau, qui n'en pouvait plus d'être comprimé depuis des années, se détendit comme il avait appris à le faire, à la sauvette, lors des lâchers de rires. Il se laissa aller pour de bon sous l'effet de quelques traits personnels dévoilés, de trois confidences échangées. C'était fait ; l'air de rien, l'air avait pris son aise. Et ce n'était pas rien.

Le vendredi, Elise partit la dernière ; un gros dossier à boucler avant le week-end. Et le lundi suivant, le rire des abeilles fusa lorsqu'elles découvrirent un gros smiley jaune collé en plein milieu de la porte grise du bureau.

## Les tirés à part

*Paule-Andrée SCHEDER*

La réunion fut mémorable. Du moins pour elle.

Le directeur avait convoqué les chercheurs pour leur présenter le travail de l'année écoulée. Immobile et silencieux, il fixait des yeux cinq petites piles de papier alignées sur la table.

Il prit la première. Avec force mimiques, il la brandit, la soupesa, évalua sa hauteur, compta ses fascicules, puis la reposa en ouvrant enfin la bouche :

- Section psychiatrie de l'enfance et de l'adolescence. Un peu maigre.

Le chef de la dite Section ne protesta pas et le directeur passa à la pile suivante.

Les piles des tirés à part, les TàP, comprit-elle soudain. Cela lui rappela sa discussion avec un proche collègue. Elle critiquait un article de leur directeur qui se limitait à en paraphraser un autre déjà paru. Elle estimait malhonnête de gonfler ainsi sa bibliographie.

Contre toute attente, son collègue lui avait répondu :

- Il serait bien que tu fasses la même chose !

Elle en était restée bouche bée.

Là dessus le téléphone s'était interposé et ils n'en avaient pas reparlé.

Engagée depuis deux ans, elle travaillait à une recherche prévue pour trois ans sur le comportement des patients psychiatriques face à leur santé physique. Il lui semblait normal de n'avoir encore rien publié. A moins de compter le poster préparé pour un congrès de santé mentale, un grand panneau qui résumait son protocole à coup de rectangles, de cercles, de flèches et de couleurs, dont le seul mérite était de satisfaire son chef et peut-être de signaler à d'autres l'existence de ce projet.

Suite à la réaction de son collègue, elle avait visité le sanctuaire des TàP, à vrai dire un grand réduit sans âme et sans fenêtre, avec une

ampoule nue au plafond. Sur les étagères s'alignaient de sévères cartons d'archives au nom de chaque collaborateur de l'Institut de Psychiatrie et de Santé Mentale. Elle trouva le sien. A part une feuille A4 réduisant son poster, publiée par les Actes du Congrès, il était vide.

En grimaçant au-dessus des TàP, le directeur donnait raison à son collègue.

Il brandissait maintenant une pile invisible, celle de la Section des services psychiatriques qui n'avait rien publié de l'année. Comme un élève pris en faute, son chef dut se justifier en évoquant les bouleversements provoqués par la réorganisation interne. Il ajouta que, malgré tout, la Section avait réussi à maintenir les rapports annuels.

Une réunion mémorable, qui mettait chacun mal à l'aise.

Du moins elle.

Le tour de la Section sociale arrivait et elle craignait pour son carton vide. Mais heureusement ses collègues ne s'étaient pas privés de publication et le directeur n'insista pas, il dit juste :

- Pas bien lourd.

Sa revue terminée, il empila les TàP qu'il poussa de côté, puis présenta les recommandations fraîchement reçues du Comité scientifique national. On y planchait sur l'évaluation des instituts et des chercheurs à travers leurs publications, on y pondérait les principales revues. Voilà pourquoi il avait rassemblé les TàP. Voilà pourquoi il fallait s'efforcer de publier toujours plus, et dans les revues les plus prestigieuses. Ceci même en cours de recherche, insista-t-il. On pouvait rédiger des articles préliminaires sur, par exemple, les hypothèses, les méthodes ou l'état de la question. Inutile d'attendre le point final pour en parler aux collègues du monde entier.

A la fin de la séance, elle partit retrouver ses enfants. Maussade, elle ressassait en chemin. Elle était engagée pour mener une recherche. Pas pour publier des articles à tire-larigot. Surtout avant d'avoir terminé. Si le directeur souhaitait faire rayonner son institut, c'était son travail à lui, pas le sien. On lui avait déjà

extorqué ce ridicule poster. Elle voulait aller de l'avant sans plus perdre de temps. Et le travail supplémentaire qu'il lui octroyait, une thèse à relire par ci, un projet à critiquer par là, elle le refuserait dorénavant. Le directeur oubliait qu'elle était engagée à temps partiel.

Dans ses études de sociologie, elle avait appris à réfléchir, à conceptualiser, interroger, hypothésier, calculer, tester, évaluer, pondérer. On ne lui avait pas appris à se vendre aux marchands de revue, ni à publier en pièces détachées.

Une semaine plus tard, le directeur la convoqua dans son bureau. Elle entra agacée, intimidée, prête à se justifier, prête à s'opposer, à démissionner, prête à tout.

- J'ai un petit problème, pourriez-vous me dépanner en lisant ce document, dit-il en soulevant une centaine de feuilles, et m'en faire un petit résumé oral ? Ne vous inquiétez pas, les pages sont aérées. Ce serait aimable à vous. Pour mardi prochain, si vous voulez bien...

Et vlan, du travail en plus.

- Ah, j'oubliais, où en êtes-vous dans votre projet d'article ? N'oubliez pas de me le montrer avant de l'envoyer plus loin.

Elle bredouilla tout en s'interrogeant sur cet article fantôme. Elle s'éclipsa en oubliant presque le document qu'il lui tendait en souriant.

Toute la journée, elle broya du noir. Elle se reprochait de n'avoir pas su refuser. La prochaine fois, elle saurait. Et si lui ne comprenait pas, elle démissionnerait.

A la maison, elle n'avait pas retrouvé son entrain. Elle tacha sa veste, cassa un plat, se fâcha contre les enfants. Tout allait de travers.

Quand ils furent couchés, elle prit une feuille de papier :

*Monsieur le Directeur,*

*Par la présente, je vous donne ma démission.*

Pendant qu'elle réfléchissait à la phrase suivante, ses yeux se mirent à couler.

Il n'était pas facile de retrouver du travail. Comment ferait-elle pour nourrir ses enfants ? Elle tenait trop à sa recherche pour l'abandonner...

Elle se moucha, tourna en rond en secouant la tête, un rictus agressif sur les lèvres.

Finalement, elle s'assit et reprit sa lettre.

Lorsqu'elle en arriva à la signature, une bouffée de liberté l'enveloppa malgré ses pleurs.

Un mois plus tard, la lettre attendait toujours dans son sac, prête à l'envoi. Chaque jour, chaque minute, elle pesait le pour et le contre. Les nuits censées porter conseil se taisaient. Elle temporisait. Malgré cette lourdeur, elle gardait son sentiment de liberté, elle pouvait poster sa lettre.

On était au seuil des années quatre-vingts.

Internet balbutiait. Les moteurs de recherche dormaient dans les limbes. On travaillait sur des terminaux reliés à un ordinateur central distant de trois kilomètres. Personne ne possédait d'ordinateur personnel.

Une vingtaine d'années passèrent. Elle s'était fait une raison, elle acceptait d'être payée pour empiler les TàP. Plus que par son directeur, contre toute logique, elle se savait jugée par les revues qui acceptaient ses publications.

Elle se retrouvait cheffe de la Section sociale. Quand elle maudissait son travail, elle sortait la lettre toute fripée et jaunie du fond de son sac. Avant de l'expédier, elle devrait modifier le nom du destinataire et la date.

Parfois elle repensait avec nostalgie à sa première recherche à laquelle elle s'était consacrée pendant trois ans. Maintenant elle participait à celles de ses collègues, sautant d'un problème à l'autre, conseillant, critiquant, précisant, supervisant.

Elle encadrait les nouveaux chercheurs de son mieux. Elle leur expliquait les contraintes des publications. Les TàP faisaient l'objet d'analyses statistiques de plus en plus poussées. La bibliométrie, talonnée par la scientométrie, les comptait, les pondérait du poids

des revues, examinait l'ordre des signatures, repérait les citations qu'on en faisait, établissait des indicateurs de notoriété, évaluait tout, des chercheurs aux universités, aux pays, en passant par les revues et les budgets.

Elle ne se gênait pas pour critiquer cette pléthore d'indicateurs qui trébuchaient sur les facteurs qualitatifs et s'obstinaient à se complexifier dans l'espoir de s'améliorer.

Mais ils étaient entrés dans les mœurs, incontournables, on ne pouvait les ignorer.

Les piles de TàP brandies solennellement par son ancien directeur n'avaient manifesté qu'un premier balbutiement.

L'année prochaine elle prendrait sa retraite. Encore quelques signatures, quelques références, et elle se lancerait, loin de la notoriété, dans ce qui lui tenait à cœur.

**M. RICHARD, Ferronnier**

*Catherine BUISSON*

- « Regarde-là, l'avis de décès ! M. Richard ce n'est pas le nom de ton ancien patron ? »

Je prends le journal que me tend mon mari. Effectivement, c'est le père de Valentin RICHARD dont on parle et qui malheureusement vient de décéder.

Je suis atterrée. Valentin RICHARD est non seulement mon ancien patron mais aussi quelqu'un pour qui j'ai une très grande estime. La mort de son père arrive au pire moment. Il faut que je l'appelle. Oui mais que dire dans ces moments-là ?

Près du téléphone, le journal dans les mains, je me remémore notre première rencontre avec Valentin ou plus tôt Monsieur Richard. Bien qu'au fil du temps notre relation se soit transformée en amitié, il n'en reste pas moins comme une barrière invisible qui sépare le patron de l'ex-salariée, un frein qui rend le tutoiement impossible et nous empêche de nous appeler par nos prénoms.

Je me revois donc en ce matin de novembre où j'avais rendez vous pour un entretien.

L'entreprise était éloignée du village, au milieu des champs à côté d'une ferme. Les chiens dormaient sur la route et des poules et des oies erraient en liberté.

Je me garais tant bien que mal à côté du matériel agricole du voisin et entraais dans la cour. A droite, la maison d'habitation, au fond du jardin une porte en bois entrouverte donnait sur l'atelier. Le patron me vit et vint à ma rencontre. Il me fit entrer dans sa cave qui lui servait de bureau. Je découvrais le décor : au milieu, sa table à dessin, près de la fenêtre, un bureau encombré, au sol un amoncellement de catalogues, de cartons, de dossiers et sur la fenêtre s'étalait une grosse toile d'araignée.

Je ne pus m'empêcher de penser : « mais qu'est ce que je fais là ? Bac plus 2, bilingue anglais et c'est le seul entretien que tu as décroché, c'est déprimant »

Je m'apprêtais à ne pas donner suite lorsqu'il me proposa la visite de son atelier.

Valentin est serrurier ferronnier comme mon père et lorsqu'il a poussé la porte, j'ai retrouvé la même atmosphère que dans le sous sol de la maison familiale. Sur le sol traînaient des volutes, une lanterne, quelques pièces en cours de fabrication. M. Richard prit une girouette qu'il venait de terminer pour un client et m'expliqua qu'il en faisait de toutes sortes : animaux, métiers... Découpées dans l'acier suivant le modèle choisi puis sablées, métallisées et thermolaquées dans une teinte noire avec des reflets bronze, laiton et cuivrés réagissant à la lumière du soleil. Du plus bel effet ! Il parlait, parlait et je découvrais un passionné très volubile lorsqu'il s'agissait de son métier. Créatif, il avait des projets plein la tête.

Finalement convaincue que j'allais me sentir bien ici, je suis devenue sa secrétaire comptable.

Les cinq années qui suivirent passèrent à toute vitesse dans une ambiance très agréable. J'ai découvert qu'un patron pouvait être humain, généreux et respectueux de ses salariés. C'était une TPE de 5 salariés. Si l'un d'eux avait des soucis financiers, M. Richard leur proposait une avance sur salaire remboursable en plusieurs mois. Il allait même jusqu'à leur rajouter des primes pour que les remboursements ne leur imputent pas trop leur salaire. Il m'expliquait « si on a des soucis financiers on y pense toute la journée et on est moins productif. Je préfère avoir des salariés qui se sentent bien pour la bonne marche de l'entreprise ».

Pourtant, il ne roulait pas sur l'or et j'étais bien placée pour le savoir moi qui suivais sa trésorerie. Pour les petites entreprises les charges sont lourdes et M. Richard ne prenait même pas de salaire pour pouvoir investir dans de nouvelles machines et faire progresser son entreprise.

Lorsque je voulais faire des relances clients, il m'en empêchait souvent :

« Mais non, vous ne pouvez pas envoyer un courrier à Mme X. La pauvre, elle vient d'avoir un accident de voiture, je ne vais pas l'ennuyer avec sa facture de portail, on verra plus tard. »

Il m'arrivait de penser que sa gentillesse le perdrait.

Et puis, j'ai du démissionner pour rejoindre mon conjoint qui venait d'être muté.

Nous sommes restés en contact de loin en loin à l'occasion des vœux ou des anniversaires avant que nos chemins ne se croisent de nouveau.

De retour dans la région, j'ai retrouvé un emploi dans la métallurgie. Dans l'intervalle et en peu de temps l'entreprise Richard avait pris de l'ampleur. Après de gros investissements, la société faisait maintenant de la sous-traitance industrielle dont la découpe laser. C'était un fournisseur de mon nouvel employeur et cela me permettait d'avoir des nouvelles et de suivre son évolution. Un nouvel atelier avait été construit, la clientèle s'était considérablement développée et l'entreprise employait maintenant 20 salariés.

Dans un premier temps j'étais contente de la réussite de M. Richard, il le méritait. Pourtant j'ai constaté bien vite le revers de la médaille. Valentin avait changé. C'était devenu un homme stressé, dépassé par les soucis générés par un développement trop rapide. De plus, il n'arrivait pas à déléguer et s'épuisait.

Puis la crise arriva et toucha de plein fouet notre région. Un matin une collègue m'annonça :

« Encore un redressement judiciaire dans le journal de ce matin. Mais tu les connais, c'est la société Richard ! »

Les commentaires allaient bon train et je me rendis compte que sa réussite avait suscité bien des jalousies. J'appris par la rumeur qu'il avait de gros soucis financiers et le moral au plus bas.

J'imagine ! Et c'est cet homme à terre qui vient de perdre son père. Je repose le téléphone. Mieux vaut écrire un petit mot et lui suggérer de m'appeler s'il le souhaite.

C'est ce qu'il ne tarde pas à faire et lorsque je lui demande inquiète ce qu'il devient il me répond :

« Je peins ! »

Devant mon incrédulité il m'explique qu'un fournisseur lui avait donné un stock de plaques en aluminium et qu'il a eu l'idée de peindre des tableaux sur ce support. Nous parlons une heure au moins. Il me dévoile sa technique, justifie son besoin de travailler sur des surfaces importantes qui lui permettent de faire de grands gestes pour libérer son émotion et donner vie à des formes libres et abstraites. Il me cite ses couleurs de prédilections : le noir, le blanc, l'orange et le rouge et me parle aussi de ses travaux de sculptures en cours. Ebahie, je retrouve l'homme créatif et passionné d'il y a 15 ans. Nous nous donnons rendez-vous pour sa prochaine expo dans quelques mois.

C'est ainsi que quelques temps plus tard, un soir d'hiver, c'est un homme rayonnant que j'observe à travers les vitres de la salle éclairée. La télé locale est au rendez-vous pour présenter le peintre et sculpteur. Heureux et fier, entouré de sa famille et de ses amis, il va de l'un à l'autre et je suis émue de voir le chemin accompli. Félicitations Monsieur RICHARD !

## Obsession photocopique

*Fabienne GALTIE*

Eugène rêve d'un bureau « 0 papier » comme d'autres d'aller un jour sur la lune, avec la même double certitude que cela va arriver et qu'il n'en sera pas. Il n'en peut plus des feuilles qui s'accumulent sur son bureau (on dirait sa terrasse après une forte bourrasque en automne !), des classeurs tellement obèses qu'ils risquent un AVC à chaque seconde et des meubles qui béent, la cavité pleine à craquer de papperasse plus ou moins ordonnée, comme s'ils hurlaient la bouche pleine. C'est vraiment dégoûtant !

Les chiffres par contre, il les adore. Les montants en euros, en dollars ou en yens, la TVA et les escomptes, les acomptes et les arrhes, les ristournes et les pénalités de retard, les totaux et les sous-totaux. Il a la chance de travailler à l'administration des ventes, de pouvoir jongler avec les nombres et les pourcentages. Il serait le plus heureux des employés de bureau s'il n'y avait ce fichu classement. Il faut tout conserver - les factures réglées, les factures établies, les courriers de relance et toutes autres formes de correspondances, - tout, absolument tout. Et pour cela il faut faire des photocopies, des monceaux de photocopies, des montagnes de photocopies.

Jusqu'au mois dernier, Eugène disposait d'un photocopieur dans son bureau. Une antiquité tout juste bonne à cracher quatre feuilles à la minute et encore imprimées en noir seulement. Il l'aimait bien son serviteur, mais il a rendu l'âme un beau matin, comme ça sans crier gare. Une feuille lui est restée coincée dans la gorge et il n'a plus bougé une molette. Eugène a appelé le Service technique qui, après une rapide auscultation, a établi un certificat de décès. Rien à tenter, à la casse. Depuis, Eugène doit utiliser le photocopieur « de l'étage ». Un mastodonte qui éructe et pète, qui engloutit et vomit dans ses différentes gueules des feuilles en continu. Des A4 et des A3, en noir et en couleurs. A sa seule vue, Eugène a la nausée.

Il a compté. De son siège, il doit faire 36 pas pour rejoindre le monstre. Il évalue la longueur de son pas à environ 70 cm et ses allers-retours à une bonne vingtaine par jour. Ce qui lui fait plus d'un kilomètre par jour rien que pour faire des photocopies. S'il ajoute ses quatre autres allers-retours quotidiens jusqu'à la case courrier et ses quatre autres trajets jusqu'aux toilettes, cela fait respectivement 25 et 54 pas, soit un total de 79, multipliés par 0,70 puis par 8. Oh là là ! Cela fait au moins 400 mètres de plus, soit un minimum par jour arrondi à 1500 mètres. 1,5 km !

En 22 jours de travail mensuel il parcourt 33 kms ; en un trimestre il va de Carcassonne à Toulouse, en une année entière il est à Limoges, en deux ans à Paris. En 10 ans, en Norvège. Ou par là-bas. Encore devrait-il trouver un bateau, parce que, dans le cas contraire, il lui faudrait une ou deux décennies supplémentaires...

Eugène est sur la route, il marche. Il marche toujours et encore, il englutit des kilomètres. Il écrase de ses semelles des feuilles, des photocopies en couleur posées bout à bout. Sur le bord de son étrange route, il croise des bornes, de drôles de bornes en forme de photocopieurs. Sur chacune est indiqué un nombre suivi du mot « ramettes » : 3 ramettes, 8 ramettes... Il vient juste de croiser la borne « 120 ramettes ». Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Chaque feuille mesure 29,7 cm dans le sens de la longueur, une ramette en contient 500, ce qui fait une distance de 148,5 mètres par ramette. C'est peut-être une unité de longueur. Aurait-il déjà parcouru près de 18 km ? Il ne sait qu'en penser et s'autorise une pause au photocopieur indiquant « 121 ramettes ». Il s'assoit sur le capot pour reprendre son souffle. Sous son poids, la machine se met à ronronner bruyamment et lâche brusquement une feuille par le bac latéral, comme un signe de protestation. Il la saisit. Elle est imprimée de lignes verticales cyan, magenta et jaune surmontées de l'intitulé « Printing test ». Le regard d'Eugène se détourne vers le lointain. L'horizon est blanc ponctué de quelques taches sombres, qu'il prenait pour des buissons lorsqu'il marchait. Mais à bien y regarder, il s'agit d'armoires. D'armoires de bureau noires à rideau baissé, éventrées, de l'intérieur, par des chutes de dossiers.

Eugène a la tête qui tourne et sent le sol se dérober sous ses pieds. Il veut fuir à toutes jambes, quitter ce lieu hostile, mais ne parvient à mouvoir ses pieds, englués dans un liquide noir épais, visqueux et poudré. Du toner ! Ses mocassins vont être ruinés ! Il regarde ses vêtements : il est en pyjama. Le photocopieur auquel il est toujours appuyé se met à ronfler de plus en plus fort. Eugène a juste le temps de décoller ses fesses du capot avant qu'il ne s'emballé et chauffe tant qu'il crée un mouvement d'air. Ce souffle soulève les feuilles formant sa route et en emporte certaines. Comment va-t-il faire désormais pour cheminer ? Va-t-il devoir sauter d'une feuille à l'autre, comme il le faisait, enfant, d'une dalle à l'autre dans l'allée qui le ramenait chez lui après l'école ? Eugène doute d'en avoir la force.

Une sonnerie stridente se fait entendre. Celle d'un bateau ? Mais où est la mer ? Le volume augmente. Une alarme ? Faut-il évacuer le bâtiment ? Mais quel bâtiment ? Le bruit augmente encore, toujours plus insistant. C'est le réveil ! Il est sept heures et Eugène doit partir faire des photocopies. Il est vidé et hagard. Il rassemble ses quelques forces pour s'asseoir au bord du lit - quel rêve ! Complètement idiot ! - se lève, étourdi, et chute lourdement. Un de ses pieds vient de glisser sur une feuille trainant sur le sol et il n'a su à quoi se raccrocher. Une douleur aiguë lui cisaille le bas du dos, le rendant incapable de se relever. Machinalement, et bien que cela l'oblige à affronter une douleur plus vive encore, il se penche vers son talon droit et saisit la feuille gisant à son côté. C'est une photocopie de sa facture EDF, celle faite la veille au bureau en vue du renouvellement de son abonnement à la bibliothèque municipale. Il l'avait posée sur son chevet près du livre qu'il doit rapporter, afin de ne pas l'oublier. Une photocopie ! c'est une photocopie qui vient de stopper sa route !

Eugène ne pourra pas en faire d'autres cette semaine.

## **Paul emploi**

*Thierry SAINTOT*

Moi c'est Myriam, j'ai dix huit ans, les cours me gavent mais j'ai trop de chance !

Mon BEP secrétariat en poche j'imagine tout péter ; la reine du monde ! Je vais avoir un boulot, du fric et de l'aisance, inviter mes potes et acquérir enfin mon autonomie.

Avec une facilité déconcertante j'obtiens un rendez vous dans un garage, l'entretien c'est de la balle et en plus le patron me trouve jolie. Je commence la semaine prochaine, les parents me regardent l'œil en coin, perturbés par mon enthousiasme. Je suis sur une autre planète ; la planète des adultes.

Ma fierté dépasse mon assurance quand maman réitère sans cesse son souhait sur mon potentiel et sa certitude quant à ma capacité de poursuivre mes études. Qu'importe, je m'envole... Mon indépendance m'accueille.

Monsieur Paul est sympathique, paternel. Mais c'est le patron, je fais attention. Il me parle souvent de sa fille qui doit me ressembler, semble-t-il. Enfin, une histoire de divorce, je crois. Déjà, en une semaine j'ai pris mes marques au garage. Je n'aime pas me laisser faire, d'ailleurs c'est monsieur Paul qui m'a conseillée par rapport aux collègues. Surtout les femmes. Il m'a bien expliqué. Carole, la vieille secrétaire qui bosse aux ventes d'occasion, n'est jamais contente. Elle râle tout le temps et se plaint des conditions de travail. Monsieur Paul la garde quand même car elle est un peu âgée, c'est du social, dit-il ; je suis un bon patron. Il y a aussi Sophie, le patron semble la craindre et je ne comprends pas bien. Il me dit, entendu et faussement complice que je devrai plus tard remplacer cette femme qui souhaite quitter l'entreprise, que son poste à responsabilités correspond à mon

profil... ce qui m'étonne. Et bien c'est Sophie ! Justement ! Elle doit m'apprendre le travail mais elle me casse tout le temps ! Je suis nulle, je m'habille comme une pute, je me traîne ou je perds les dossiers ! Je n'y comprends rien car je m'applique. A mon avis cette femme me jalouse et semble vouloir se venger du patron à travers moi. Même, Monsieur Paul, lorsqu'il s'adresse à elle, il est fondu. Pour un patron ça craint, enfin, je pense... Puis j'apprends que la femme a déposé un dossier au tribunal des Prud'hommes, je commence à comprendre, le harcèlement s'avère consommé.

Ce rebondissement me fait penser à mon père, mais je ne dis rien, comme il me le recommande sans cesse.

Les mois passent et Monsieur Paul est trop content de moi. Mon CDD précaire va se transformer en un CDI en dur et véritable. Cette nouvelle m'exalte. Mes larmes de joie et de réussite donnent à mon patron cet air satisfait et bon enfant que je regrette déjà. Je ne peux refuser l'invitation.

Les quelques collègues devant nous rejoindre dans ce restaurant gastronomique se sont désistés. Comme par hasard. Je sens ce que je n'aime pas sentir. Les compliments de Monsieur Paul à mon égard deviennent lourds, probants. J'hâte le dessert, inquiète. A l'aune de sa carte bleue qui frémit à régler la note j'appréhende déjà la fin de soirée. Je me fustige à l'idée du piège qui déjà s'identifie, il a 60 ans, mes dix huit ans déraillent dans ma tête, mon ventre me supplie, je veux ce boulot.

Installés dans la berline de luxe du vieux il me propose sans équivoque de passer au garage endormi pour passer un moment plus intime. Je refuse. Il insiste. Évidemment, ses mains deviennent insolentes et ses lèvres irrespectueuses. Je tente de quitter l'auto, il me retient et augmente mon salaire. Une main de l'ordure a pénétré ma culotte et Sophie est virée, je prends sa place. Je me détends, je lui propose d'aller ailleurs. Le Paul s'exalte, il est d'accord et me desserre de ses entraves lubriques.

- Ok chérie, tu veux aller où ?

- Chez mon père, c'est un syndicaliste, il siège au Prud'homme...

## Quand je serai grand !

*Claude CANAL*

- Moi, quand je serai grand, je serai, je serai...

- Moi, je ne sais pas !

En tout cas ce que je sais, c'est que les grands ont bien des soucis avec leur travail.

- Et pourquoi ?

- Mon papa dit que le travail des petits c'est d'aller à l'école.

Nous les petits, on va tous à l'école. Mais les grands avec leur travail, ce n'est pas la même chose. Certains y vont et d'autres non !

- Tu crois ? Pourtant mon papa me dit tous les matins :

« Allez vite un bisou. Je m'en vais au boulot ! »

- Le mien ne le dit pas. Il est triste en se levant. Alors, pas de bisou ! Il ne parle pas. Il met sa veste et dit « Allez ! » Et il part chercher du travail. On dirait qu'il a honte !

- Je crois que chercher du travail doit être un sacré travail !

Il faut chercher beaucoup. Des jours et des jours. Et tu reviens souvent les mains vides.

Un peu comme les chercheurs d'or dans les films !

- Si tu écoutes parler les grands parfois tu ne comprends plus rien ! Ceux qui n'ont pas de travail sont malheureux. Ceux qui en ont sont fatigués !

Ceux qui n'ont pas de travail voudraient en avoir. Ceux qui en ont disent qu'ils en ont trop ?

Les grands sont compliqués. Je crois que leur travail leur fait dire n'importe quoi !

- Pourquoi ceux qui en ont trop n'en donneraient pas un peu à ceux qui n'en ont pas du tout ?

- Je ne sais pas ! Je crois que c'est un peu comme un trésor. Quand tu l'as, tu le gardes.

Le métier de mon papa c'est chauffeur de camions. L'autre jour il a enfin trouvé du travail.

- Il devait être heureux !
  - Pas du tout ! Quelqu'un lui a donné un travail de maçon ?
- Il ne voulait pas rester à ne rien faire. Il a dit d'accord. Il n'aime pas ce qu'il fait.
- Il y va pour ramener des sous à la maison. Toujours aussi triste !
- Tu crois que des maçons sont chauffeurs ?
  - Je ne sais pas ! Pourquoi ?
  - Ils pourraient échanger leur boulot. Tout le monde aurait ce qu'il veut !
- 
- Quand j'écoute les amis de mon papa parfois je ne comprends pas tout.
- L'un n'arrête pas de se plaindre. Son chef passe son temps à l'embêter. Alors il dit toujours : « Je vais travailler la boule au ventre. » Je l'ai bien regardé et je t'assure, pas de boule ?
- L'autre dit que les ouvriers qu'il commande ne font pas du bon travail.
- Il doit toujours les surveiller. Sinon il se fait gronder par son chef. Il dit « qu'il est le jambon du sandwich. Pris entre deux tranches de pain. » Pas l'air d'une tranche de jambon ?
- Il voudrait partir. S'il s'en va, il perd son travail. Et après ne le retrouve plus.
- Quand je perds un jouet si je cherche bien, je finis par le retrouver !
  - Le travail doit être plus difficile à retrouver. Ou alors il lui faut des lunettes !
- 
- Tous les jours maman me répète « Travaille bien à l'école et tu auras un bon métier ! »
  - Qu'est-ce que c'est un bon métier ?
  - Si elle parle de bon travail, il doit y en avoir des mauvais ?
  - Qu'est-ce que c'est un mauvais travail ?
  - Peut-être un boulot où tu t'ennuies ?
  - Quand on fait quelque chose, on ne s'ennuie jamais !
  - On n'a parlé que des papas. Pour les mamans le travail c'est pire !
  - Alors là, je le savais !

Ma maman n'avait pas de travail. Elle s'est mise à étudier. A faire un tas de devoirs à la maison. Beaucoup plus que moi. Un jour elle est allée passer un concours.

Deux mois après une lettre est arrivée. Elle a crié et s'est mise à sauter partout.

Elle était reçue à son concours. On a fait une grande fête.

Deux mois plus tard le facteur a porté un autre courrier. Elle a ouvert l'enveloppe.

Cette fois elle n'a pas sauté partout. Elle s'est mise à pleurer. Comme elle était reçue à son concours, on lui donnait un travail.

- Alors ce n'était pas la peine de pleurer ?

- Oui mais son travail était loin, loin ! A Paris, je crois. Il fallait qu'elle parte seule de la maison. Qu'elle laisse mon papa, ma sœur et moi. Qu'elle trouve une autre maison.

Elle n'est pas partie. Et je suis bien content !

- Tu es content parce que ta maman n'a pas de travail ?

- Non ! Je suis content de l'avoir avec moi !

- Je sais que pour les mamans c'est très compliqué ! D'abord pour pouvoir travailler, il faut avoir fait des bébés !

- N'importe quoi ! Quand tu es maîtresse d'école, caissière ou policière, tu ne travailles pas mieux parce que tu as des enfants !

- Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça ! Si tu n'as pas des bébés, du travail tu peux en chercher ! On ne t'en donne jamais.

- C'est idiot ! Quand tu n'as pas de bébé et que tu peux travailler on ne te donne pas de travail ! Quand tu en as et que tu dois les garder, alors là, on t'en donne !

Je me demande parfois si les grands ne passent leur temps à se compliquer la vie ?

- Attends ! Je n'ai pas fini avec ma maman. Elle ne voulait pas partir et elle voulait travailler. Elle a réfléchi. Beaucoup de ses amies travaillent. Si elles travaillent, elles ont des bébés qu'elles ne peuvent pas garder. Alors elle a inventé son travail.

Elle garde des bébés à la maison.

Ses amies sont contentes ! Elle aussi ! Et le plus content de tous, c'est moi !

- Ta maman réfléchit bien !

- En écoutant les mamans parler j'ai entendu des choses incroyables !

- La voisine d'à côté fait exactement le même métier que le voisin d'en face. Ils travaillent le même nombre d'heures. Font la même chose. A lui, on lui donne plus d'argent qu'à elle.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est un homme !

- S'ils font le même travail, ils devraient gagner les mêmes sous ?

- Parce que c'est une femme, on la paye moins !

- C'est pas juste ! On a quand même de la chance d'être des garçons !

- Je crois que ma maman réfléchit aussi bien que la tienne. Elle cherchait, elle cherchait du travail depuis longtemps, longtemps ! Sans jamais en trouver. Un jour elle s'est décidée.

Elle a passé un tas de permis de conduire. Maintenant elle conduit un autobus de la ville.

- Ce doit être bien comme métier !

- Tu ne le croiras pas mais les amis de mon père ne sont pas d'accord !

- Comment pas d'accord ?

- Ils n'arrêtent pas de lui répéter que c'est un métier pas normal pour une femme. Que c'est un métier d'homme !

- Tu sais quoi ? Je suis sûr qu'ils sont jaloux. Les femmes conduisent bien des voitures !

Pourquoi pas des autobus ?

- Il faudrait que tu leur dises. Ils ne veulent pas comprendre. Ils la taquinent tout le temps.

Ils l'appellent le « routier sympa. » Je ne sais pas pourquoi ?

- Tu crois qu'on trouvera du travail quand on sera grand ?

- Alors là, je ne sais pas ?

- Les grands en parlent tout le temps. C'est sans doute très important !

- Bien sûr que c'est important !

- Si on commençait à en chercher maintenant ? On aurait plus de chance d'en trouver !

- On ne peut pas ! On est trop petits. Personne ne nous voudrait.

- Je ne te dis pas d'aller travailler. Simplement chercher pour plus tard !

- Il faudrait déjà savoir ce qu'on veut faire ? Tu sais ce que tu veux faire comme métier ?

- Non ! Je n'ai pas encore choisi. Pompier ou prince charmant ?

- C'est un métier prince charmant ?

- Evidemment! Tous les soirs papa ou maman me lisent un conte. Des princes charmants, on en rencontre !

- Et pour le devenir ? Il faut passer un concours ?

- Je ne sais pas. Je demanderai.

- Si on la faisait notre cabane ?

- On a parlé et on n'a encore rien fait.

- Prends les planches.

- Et pourquoi je devrais porter les planches ?

- Parce que je suis le patron et toi l'ouvrier.

- Et pourquoi on ferait pas le contraire ?

- Parce que c'est comme ça ! Il en faut un qui commande et l'autre qui fait ce que le chef dit.

- J'avais compris. Mais pourquoi je ne serais pas le chef et toi l'ouvrier ?

- Parce que c'est celui qui dit qui est !

- Pas d'accord ! Je ne joue pas !

- Je te donne du travail et tu n'en veux pas ?

- Si je suis chef, je te donnerai aussi du travail !

- Finalement le travail n'est pas compliqué que pour les grands !

On n'est que deux.

Si on est deux chefs, personne ne portera les planches.

Si on est deux ouvriers, on n'aura personne pour nous commander !

Ce travail, un sacré boulot !

## **Rendez-vous**

*Léni OULABSIR*

Furtivement, il jette un œil à sa montre : 11h45. Il est en retard. Il a pourtant tout organisé de façon à ce que rien ne lui échappe. Mais c'est un fait, il est en retard. Il se regarde dans le rétroviseur, vérifie sa barbe et son nœud de cravate. Impeccable, c'est déjà ça. Sa mallette est bien pleine. Sa voiture rutilante se faufile avec grâce dans un début d'embouteillage. La ville est étincelante, le soleil l'arrose d'une lumière bleutée qu'il réchauffe avec tendresse.

Il n'hésite pas sur le trajet à suivre. Tout droit, à gauche, encore à gauche. Il s'arrête au feu, ouvre sa mallette, il n'a rien oublié. Il n'aime pas être en retard, surtout pour un rendez-vous aussi important. Ils ne déjeuneront pas ensemble, il a réservé un repas au restaurant de l'entreprise. Il aime bien manger là-bas, cela lui donne une importance de se mélanger au personnel avec simplicité. Parfois, il leur parle. Il ne saurait dire de quoi. Il gère au travail ses relations comme il gère ses rendez-vous : rapidement, précisément, calmement. Le monde du travail lui apporte beaucoup de satisfaction, il a le sens de la hiérarchie, de l'organisation et de la tâche bien faite.

Le feu est vert. Sur le trottoir, une femme entourée d'une grappe d'enfants pousse un landau. A sa façon elle est, elle aussi, le chef d'une petite entreprise.

Son ventre gargouille. Il a faim. Il lui faudra patienter. Il espère simplement que son rendez-vous ne le remarquera pas. Il n'est pas bon que le corps se manifeste au travail. On ne peut pas toujours l'arrêter à temps et on s'expose à des manifestations difficiles à maîtriser. La prochaine fois, il ne prendra plus de rendez-vous à l'heure du repas.

Un nouveau coup d'œil à sa montre. Ça va. L'autre attendra. Cela lui donnera l'occasion de commander un verre à la terrasse d'un café et de s'asseoir au soleil. Un moment volé au monde des affaires. Il tourne à droite. Il a le sentiment d'être déjà passé par là tout à l'heure. Il roule néanmoins. Il aime rouler en ville dans le silence cloîtré de son habitacle.

Certains vont au travail en métro, pas lui. Il persiste à prendre sa voiture dans Paris.

Un ahuri le klaxonne. Il reste sourd, bien décidé à ne pas répondre à cette provocation primitive. Il faut qu'il tourne, il n'a pas tourné depuis un moment. Il tourne à droite. Puis à gauche. Puis à droite encore, non, c'est un sens interdit, il prendra la suivante. Il remarque que son téléphone ne sonne pas, il sonne rarement. Tant mieux, cela le retarderait. Il cherche à tourner à gauche mais il n'y a pas de rue. Plus loin, il tournera. Il roule maintenant depuis quarante minutes, son rendez-vous a dû finir sa boisson et commencer à s'impatienter. Les rues sont bondées de touristes. On les reconnaît à la lenteur et à l'imprécision de leur allure. Un groupe de Suédois passe devant le véhicule. Il pense Suédois parce que l'un d'entre eux ressemble étonnamment à Ingmar Bergman. Ce qui le frappe en regardant les gens c'est leur ressemblance. Rien ne distingue les génies du commun des mortels. Il aurait aimé se distinguer. Il faut en abandonner l'idée, il est adjoint de production chez M...et il a rendez-vous avec...il ne se souvient plus du nom.

Il prend maintenant une longue avenue qui lui permet d'accélérer et qui l'écarte bientôt des lieux fréquentés. Les rues se vident. On approche de la sortie de Paris, la banlieue s'annonce. Quelque chose d'indéfinissable. Le soleil faiblit, le ciel se charge de fils nuageux annonciateurs d'un changement de temps. Le luxe de sa voiture est déplacé. Il faut faire demi-tour. Il tourne à gauche et revient sur ses pas. Il met environ une demi-heure à rejoindre le parking de l'entreprise. Après avoir garé sa voiture, il se rend au restaurant de collectivité. C'est la fin du service ; la salle est déserte. Il cherche sa carte mais ne la trouve pas. Espérons qu'on se souviendra de lui et qu'on le laissera passer. Il n'y a plus d'entrées. Il devra manger seul.

## Sens en éveil

*Jean-François SCHWAIGER*

Sonnerie du réveil, nouveau rythme, retour à la normalité. Il n'avait pourtant rien fait pour la quitter. Passage à la salle de bains puis petit déjeuner avec la radio allumée. Il retrouve avec plaisir la voix du journaliste le plus écouté de France. Elle lui a manqué. Certaines nouvelles l'agacent, d'autres pas. Brossage de dents, dernier coup de peigne, il attrape son badge, ses clés et sort de chez lui. Il rencontre dans le couloir le voisin qui a encore les yeux endormis. Dans l'ascenseur, ce dernier se trompe de touche pour accéder au sous-sol. Il rectifie pour lui sans rien dire à part esquisser un sourire. Le voisin marche au radar. La nuit semble avoir été courte. Il se surprend à en imaginer la cause : excès de câlins, abus d'alcool, insomnie ? Il ne le saura jamais. Il prend son chemin et fait face au soleil.

À grands pas, il avale les distances. Un monsieur l'interpelle. Il a oublié ses lunettes et n'arrive pas à lire les tarifs de l'horodateur. Il les lui indique bien volontiers et lui recommande de choisir le forfait le plus avantageux d'un point de vue financier. L'homme le remercie. Il continue sa route en espérant ne pas le croiser ce soir au volant de sa voiture. S'il a oublié ses lunettes, comment fait-il pour rouler ? Il reprend son trajet. Tractopelles, marteaux-piqueurs, camions, uniformes aux couleurs fluo des hommes de l'Équipement, odeur chaude et fumante du bitume, des travaux sur la grande voie. Déviation.

Il traverse au passage piéton. Il se fait klaxonner par un automobiliste mais lui montre que le bonhomme est au vert. Excuse impériale du chauffeur. Carrefour, trams, voitures, bus, vélos, ça s'agite, ça court, ça crie, ça bouge. Il avance toujours, s'approche de l'imposant bâtiment, traverse le pont. Il remarque des canards et des ragondins sur la rive. Il pensera à leur apporter du pain rassis dans les prochains jours. Il met la main dans sa poche et serre fortement le badge qui s'y trouve. Il va bientôt en avoir besoin. Les voitures arrivent sur le parking tandis que les cyclistes cadennassent leur vélo.

Il salue les hôtes et hôtesses de l'accueil. Il est poli, c'est dans sa nature. Rien n'échappe à son regard car tout est vitré ici. Il distingue dans les bureaux, des stylos, des claviers, des armoires couvertes de cartes postales, des classeurs, des CD, des tampons-encreurs, des magazines, des ordinateurs, des posters, des portemanteaux, des écrans, des plantes et partout le logo de l'entreprise. Ding de l'ascenseur, la porte s'ouvre, il entre et monte au troisième étage. Il passe devant la photocopieuse qui est déjà à la tâche, crache ses copies et finit par s'étouffer. Elle crie. Elle est en manque. Il attrape une ramette de papier, l'aère comme s'il allait étaler un jeu de cartes avant de l'installer dans le bac. La machine repart. Dans le couloir qui mène à son bureau, rencontre olfactive : eau de toilette pour hommes, parfum de femmes. Il s'installe sur son siège et allume sa bécane. Toutes les formes de communication sont utilisées fax, téléphone, courriel... Il bute sur un mail rédigé en allemand. Pourquoi parle-t-on du yéti dans ce message ?

Les collègues se bisoutent. Tout le monde est arrivé. On parle différentes langues. Il fait de son mieux, quinze ans qu'il n'avait plus pratiqué une langue étrangère. Il a sérieusement révisé avant de venir. Son premier contact devrait être soit en allemand, soit en français. Il sera épique. On lui parle en anglais et cela court-circuite tout son fonctionnement interne. Les trois langues se mélangent et il sort un magnifique « Je denke that ». Rire magistral. Il en profite pour demander des explications au sujet du yéti. Il sourit et opine de la tête. Le yéti est une marque de 4x4. Tout s'explique. Il s'affaire. Dans deux heures, comme quand il était à l'école, il prendra une pause à dix heures. Il retrouvera le détestable goût du café de la machine mais il s'en fiche. De retour de pause, nouvelles missions et nécessité d'être en phase avec ce logiciel qu'il n'aime pas. Il réalisera plus tard qu'il n'est pas le seul dans ce cas. Il prend ses notes, ses copies d'écran et suit scrupuleusement les instructions. Il est très concentré, a tellement peur de faire des erreurs qu'il en commet immanquablement. Il remplit le champ-date avec des heures et inversement, n'a pas oublié d'enregistrer le numéro de dossier mais a rempli l'onglet justificatif à la place de celui de la commande. Il pourrait se donner des claques et des

coups de poing car il va passer pour une triple buse. Il a déjà effectué des tâches autrement plus complexes ailleurs sans rencontrer aucun problème majeur. S'arrêter, souffler, tout reprendre tranquillement et cette fois-ci, ça passe. Mais le logiciel ne l'entend pas de cette oreille et décide de l'embêter. Accès refusé pour la création d'un ordre de mission pour la nouvelle stagiaire alors que son matricule existe déjà. Il réessaye : accès refusé. Il décide d'aller voir la personne spécialisée pour ce genre de problème à l'étage inférieur. Manque de bol, elle est portée pâle. Il en contacte une autre par téléphone qui ne comprend pas pourquoi cela ne fonctionne pas plus chez elle. Elle le dirige vers le service des ressources humaines. Il a bien fallu la créer informatiquement pour le suivi administratif. Effectivement, elle existe. Et il est tout à fait normal que l'accès lui soit refusé. La responsable des ressources humaines lui explique le protocole. Elle fulmine un petit peu, la procédure est pourtant connue. Le décompteur qui veut que la stagiaire l'accompagne, doit faire une demande officielle par courrier électronique à sa responsable. Une fois l'accord accepté, il devra transmettre le tout au service RH et informatique afin que les droits soient ouverts. Ensuite, il pourra se battre avec le logiciel et l'écraser à plate couture. Mais lui et la stagiaire seront dans les clous. Sinon des gens se plaignent, des clients râlent, des collègues pestent, d'autres remercient, se montrent reconnaissants. Toute la palette des émotions humaines se déroule. Il y a des rires, de la pression, la satisfaction d'avoir bouclé un dossier bien compliqué, des échanges en tout genre. On pourrait selon les cas les comparer à des bonbons, du thé, des cigarettes ou du café.

La journée se passe. Il a la tête en feu, beaucoup d'informations, de nouveautés. Il veut bien faire, retrouver confiance en lui, prouver ce qu'il vaut. Il finira bien par acquérir réflexe et automatisme. C'est dur, ça a été dur pour tout le monde un jour ou l'autre. Sa vacation est terminée. Il range ses affaires, ferme à clef la porte de son bureau et prend les escaliers. Il salue les hôtesse et hôtes de l'accueil. Quelque chose titille ses narines. Il mettra quelques instants à comprendre qu'il n'y a qu'à cet endroit qu'existe cette odeur : celle de la moquette. Mais qui à part lui peut

se préoccuper de ça ? Il fallait qu'il soit en grande souffrance pour y prêter une telle attention.

Le goût, l'odorat, le toucher, l'ouïe, la vue, tous ses sens lui amènent des informations rappelant qu'il vient de retrouver le monde du travail et que son divorce est bel et bien révolu avec...  
Paule Emploa.

## Si seulement...

Francis NOPRÉ-VILLIÈRE

*La lumière de la lampe donne au minerais l'apparence du diamant tandis que l'homme martèle la roche, s'ouvrant un chemin rectiligne vers l'inconnu. Il est jeune et sa salopette noire part en lambeaux. Le dernier coup de pioche, rageur... Une grande lueur et le malheureux est happé par une force invisible. Il vient de crever la galerie et flotte dans le vide sidéral, aspiré pour l'éternité.*

Raoul se réveille d'un bond. Ce cauchemar il le fait chaque nuit de sommeil. Et les nuits blanches, il les passe à redouter les nuits à dormir. Il se raisonne, mais rien n'y fait. Même les médicaments laissés par le docteur Colbus ne le soulagent plus. Il est devenu une machine contrôlée par le néant. Le néant... il est sous son emprise, depuis six mois, déjà. Il le sent près de lui, qui guette. Terrifiant.

Même si la nuit a été courte, Raoul se lève et attrape ses vêtements de mineur, jetés là, sur une chaise. La combinaison noire qu'il passe autour de son corps, le casque dans lequel il enfonce sa tête d'adolescent blond... la tenue pour se rendre au réfectoire avaler la collation prescrite par les services de la mine. Il faut obéir, ingurgiter le bol de granules, boire la rasade de lait. Tous sont là comme lui, qui attendent. Jeunes, moins jeunes, vieux, grands, petits, gros, maigres. Certains sont hagards, d'autres absents, certains se frottent les yeux, d'autres se caressent les cheveux. Aucun ne semble contester son statut de travailleur de force. Personne ne parle. Sauf Raoul.

- Trevor, t'en as pas marre de taper comme un sourd sur la caillasse ? Moi, j'en ai ma claque !

- Ta gueule ! peste un gros type barbu. Tu vas nous attirer des emmerdes !

- J'en ai plus rien à foutre, Trevor ! Si tu veux continuer sans rien dire, libre à toi. Moi je stoppe ! ET J'OUVRE MA GUEULE ! hurle Raoul en se tournant vers les autres, espérant qu'un

mouvement naîsse enfin. Un grincement, un frémissement, une envie... Mais rien ne vient. L'électrochoc n'a pas lieu.

Raoul reprend place à table, la tête basse.

- Tu sais pourtant que tu ne peux pas arrêter le processus ! réplique amicalement celui que Raoul a appelé Trevor. On est des mineurs, c'est comme ça. Nos pères étaient des mineurs, leurs pères l'étaient aussi, rien ne pourra changer, jamais. Il faut travailler pour la communauté. Ils se reposent sur nous. Nous sommes leur seul espoir, vieux frère.

- Tu récites bien la leçon apprise, pauvre con, je la connais aussi, alors garde ton souffle pour en bas, réagit Raoul.

- Va te faire voir ! conclut le gros.

À présent, tous regardent fixement le blondinet. Il semble bien qu'ils aient entendu. Mais, pourquoi diable ne disent-ils rien ?

Raoul s'adresse encore au barbu :

- Sais-tu que certaines nuits de répit je rêve que nous avons élu des représentants qui veillent au respect de nos droits ? Que certains jours nous ne descendons pas ? Que d'autres nous avons double ration de rhum et une nourriture plus riche ?

- Le voilà qui recommence ! s'énerve le type. T'es un véritable rêveur, toi !

- Tout cela s'appelle le progrès social ! Nos conditions sont exécrables ici. La mine va tous nous bouffer. Il faut que nous demandions du changement. Si nous formons un groupe soudé, nous avons une chance d'aboutir. Ils cèderont, c'est plus que certain. Ils accepteront pour qu'on continue à leur extraire leur foutu minerai de coltan !

- Progrès social... Qui t'a parlé de tout ça ? QUI ? Qui t'a soufflé ces idées du passé qu'on a oubliées ici ?

Raoul ne répond pas.

- Je te repose la question, petit con ! Qui t'a monté la tête avec ça ?

- Du calme, Trevor ! T'as jamais entendu parler de l'inconscient... comment ça s'appelle, déjà, ce truc ? L'inconscient collectif. Voilà. J'ai quelque part, enfouies dans ma cervelle, des pensées qui ressurgissent, laissées en héritage par mes vieux. Nous autres mineurs, nous sommes méprisés par les classes sociales

dominantes. Dix heures de travail pour une misère ! Et les risques ? Tu les connais comme moi, les risques, Trevor ! Éboulements, chutes. Et nos poumons foutus, lessivés par l'humidité, les maladies, les infections. Les repas froids, la chaleur du fond, la merde dans laquelle nous piétinons.

L'homme interpellé secoue ses cheveux sales dans un élan de désespoir.

- Ferme-la, Raoul, ils vont t'entendre ! Tu sais bien que la Grande Guerre a tout détruit là-haut, que nous devons travailler pour que nos dirigeants puissent redonner à notre patrie toute sa place dans...

- MENSONGES ! éclate Raoul. La Grande Guerre a favorisé la prise de pouvoir des industriels qui nous exploitent ! Et c'est tout ! Raoul saisit un tabouret, l'avance, s'y installe debout, raide comme un i, et s'adresse à l'assemblée :

- Camarades ! Il faut refuser l'asservissement par le travail ! Réagissez ! Demandez l'élection d'un comité de surveillance ! Aidez-moi à nous sauver !

Personne ne réplique. Même Trevor paraît être ailleurs. Alors, Raoul s'emporte et harangue ses compagnons. Il explique, s'énerve, argumente, module, hausse la voix, se fait plus doux. Mais, toujours aucun signe de ralliement.

C'est alors que la porte principale s'ouvre.

Des médecins en blouses blanches suivis par le docteur Colbus ceinturent Raoul sans mot dire et, dans l'indifférence générale, l'emmènent de force. Seul Trevor a la larme à l'œil. Ses yeux coulent parce qu'il sait. Il a assisté à la même scène lorsque le petit... comment s'appelait-il déjà ?... ce petit nouveau qui avait tenté la même chose, il y a quelques années ? Trevor ne retient plus ses sanglots. Il pleure. Il se souvient de tout. Il pleure sur Raoul, il pleure sur lui-même qui laisse faire, sur ses camarades qui n'ont même pas ouvert la bouche, sur l'injustice du monde, sur l'absence de pouvoir divin.

Ils ont allongé Raoul sur une table de chirurgie. Son casque et ses vêtements lui sont retirés. Le pauvret sent le métal froid glacer son corps dénudé. Ses pensées se bousculent, il voudrait s'excuser, mais ne sait pas comment s'y prendre. De chaque côté, sur ses avant-bras, des menottes sont installées. Le docteur, resté jusque-là en retrait, sort ses mains des poches, s'avance et lui administre la piqûre calmante qu'un des soignants a préparée. Tout se passe en silence, on ne décèle aucune expression sur le visage du praticien. Raoul est confiant, ils veulent le punir, c'est tout. Après tout, il l'a bien cherché.

Ils s'apprêtent maintenant à lui donner la mort. Une dernière injection et tout sera fini. Le vide sidéral pourra emporter le contestataire la veille de son trentième anniversaire. Le médecin inocule la seconde dose, mécaniquement. Alors, Raoul ressent la caresse du néant, son ennemi de toujours. Il comprend. Il se débat, essaie de hurler, mais sa bouche reste muette. Le poison s'est déjà répandu dans ses veines. Il est pris de secousses, le noir gagne ses yeux. Son ennemi a triomphé. Le néant va l'emporter.

Sur son corps agité par les spasmes de l'agonie, ils placent un drap qui le recouvre des pieds à la tête.

Nous sommes en 2534 et la planète Mars pleure un disparu.

## **Terminus**

*Nathalie SAULNIER*

7h30

Pierre est sur le quai, son cartable calé entre les pieds. Une douceur particulière flotte dans l'air ce matin-là, comme une promesse au sortir de l'hiver. Il inspire lentement. Annonçant l'arrivée d'un tramway, une onde sonore parcourt les rails. Le temps d'avaler la dernière bouchée du croissant acheté en route et il monte dans la rame. Il repère une place libre près de la fenêtre, s'y installe. Son corps se détend : il a 20 minutes devant lui avant d'entamer sa journée de cours. Un espace de liberté pendant lequel on ne lui demande rien, où il n'a pas de rôle à jouer, rien à maîtriser, pas même le trajet qui se déroule, parfaitement réglé, sans qu'il intervienne, jusqu'au terminus.

Il ne peut s'empêcher de penser avec appréhension à cette journée de cours qui l'attend. Il a en première heure la 2<sup>nd</sup>e C4, une classe pénible avec laquelle il a déjà tenté différentes méthodes, variant la pédagogie, modifiant son comportement - douceur, fermeté, distance neutre - en vain. 5 ou 6 irréductibles s'amuse à saccager le cours. Pierre regarde ses mains fines et soignées, des mains qu'il est parfois obligé de dissimuler derrière le bureau lorsqu'elles se mettent à trembler, trahissant l'état d'anxiété dans lequel le plongent certains élèves. Tenir jusqu'à la sonnerie - s'accrocher au petit noyau qui tend le regard vers lui, demandeur - tandis que les autres se désintéressent bruyamment de ce cours d'Histoire qu'il a pourtant consciencieusement préparé, documents sonores et visuels à l'appui.

7h36

Une silhouette familière surmontée d'une casquette rouge, arborant en sus deux énormes écouteurs noirs surgit dans le tram. Pierre tourne ostensiblement la tête vers la fenêtre, il vient de reconnaître un de ses élèves et n'a pas envie de croiser son regard.

Ouf, il prend la direction opposée. Il sera bien temps tout à l'heure de retrouver ses classes et d'endosser sa fonction, en attendant, il a droit au répit.

C'est un fait, il n'a plus d'affinités avec cette génération du numérique, adepte fervente des écrans, nourrie de pub, idolâtre des grandes marques commerciales, façonnée à coup de marketing, de clips vidéo et de films pornos raflés sur le Net en guise de références sexuelles.

Pierre a grandi parmi les livres et son univers intellectuel lui paraît à des années-lumière du leur. Et ce ne sont pas ses goûts musicaux, pourtant éclectiques, ou cinématographiques - les salles d'art et d'essai et les films en V.O - qui peuvent combler ce décalage ! En plus, il ne s'intéresse même pas au foot ! Combien de fois ses élèves lui ont demandé à quoi serviront leurs cours d'Histoire pour le métier auquel ils se préparent dans ce lycée professionnel ; ils veulent du concret, de l'utile comme ils disent.

Pourtant, pendant longtemps Pierre a considéré que c'était un privilège de travailler avec des adolescents plein de rêves et de vivacité ; il se sentait « dans le coup » et l'échange avec ses classes était réciproque, ils partageaient alors ensemble un peu de leurs cultures, se croisant parfois dans les concerts.

Est-ce lui qui a vieilli, est-ce la société qui a changé à ce point, modelant ces jeunes aux allures d'autistes à son image, les écouteurs enfoncés dans les oreilles, le téléphone portable greffé dans la main droite ?

Il jette un bref coup d'œil sur sa montre. Il sait pourtant que cela ne sert à rien puisque son trajet est calculé, qu'il descend au terminus et qu'il aura même le temps de passer au distributeur de café de la salle des profs avant la sonnerie.

7h41

Plus que 3 arrêts ; ceux qui montent sont maintenant obligés de rester debout. Beaucoup de lycéens, par groupes bruyants, discutailleurs et chamailleurs. Que d'énergie dès le matin dans la véhémence de leur flux verbal ! Un avant-goût de l'univers sonore qui l'attend, amplifié par les couloirs et les salles de classe qui font

caisse de résonance. Il est devenu ultra-sensible aux bruits, aux voix fortes surtout, celles que son cerveau accumule au long de la journée et qui finissent régulièrement en barre douloureuse sur le front, juste au dessus des sourcils.

Il aime à songer qu'un jour il travaillera dans un lieu baigné de silence où son ouïe ne sera plus agressée et où sa voix pourra se reposer. A 53 ans, il pense de plus en plus souvent à se reconverter. Quand il envisage les 10 années de carrière qui lui restent, il se demande comment il tiendra le coup. Sa principale motivation est devenue gagner sa vie ; elle ne pèse pas bien lourd dans la balance de cet homme qui a toujours fonctionné aux coups de cœur, à la passion. Il est à même de comparer car il l'a connu cet âge d'or de l'enseignement : les belles années où il se rendait au travail par plaisir, porté par l'élan de ses classes, se donnant sans compter, sûr d'avoir la vocation.

Est-ce cela l'usure du métier ? Non, mais Pierre a vu ses conditions de travail se détériorer : classes chargées - suppressions de postes obligent -, inflation des nouvelles tâches administratives chronophages. Et puis, le plus pénible, se transformer en flic ou au mieux en éducateur, parfois même en animateur, être obligé sans cesse de rappeler les règles de base - le minimum pour qu'un travail soit possible - gérer les conflits, désamorcer les violences verbales, apaiser les rapports de force et de domination qui envahissent la classe. S'imposer pour enseigner - une bataille chaque jour renouvelée - comme si le statut de professeur avait auprès de certains élèves perdu toute légitimité !

Dehors, une qualité de lumière qui embellit tout ce qu'elle effleure, les façades ocre, les terrasses des cafés, les jupes vives des femmes, le détourne un instant de son soliloque.

Ah, changer de métier ! Mais que sait-il faire d'autre, lui qui n'a jamais quitté l'école ? Après une fac d'Histoire et ce concours d'enseignement, il est tout bonnement « retourné » au lycée. La tête lui tourne un peu à l'évocation de ce défilé d'années déjà englouties, trois décennies - presque une vie, sa vie. Il en a connu des changements de programmes, des projets pédagogiques, des plans de formation qu'il a suivis sans broncher, comme autant de nouveautés lui permettant de renouveler son enseignement.

Jusqu'à se lancer lui aussi dans cette aventure informatique, un train qu'il a pris en route, formatant ses cours sur Power Point à l'instar de ses jeunes collègues dont la clé USB remplace la lourde sacoche en cuir...

7h48

« Prochain arrêt : gare, correspondance SNCF », la voix androïde qui avant chaque station profère, imperturbable, ses prédictions, le sort de ses divagations. L'image d'un chat voluptueux qui s'étire lui vient à l'esprit, « prochain arrêt : gare... ».

Un rayon de soleil traverse le tram, le transperce de part en part d'une lance dorée, tout scintille devant ses yeux, comme si les vitres s'effaçaient, abolissant la frontière avec l'extérieur et qu'il était alors livré à la transparence de ce matin d'avril. Pierre sent le ralentissement de la machine à son dos qui se décolle du dossier. Soudain, en un bond de jaguar, il est debout, se fraie un passage et se propulse dehors, juste avant la fermeture automatique des portes. C'est son corps qui agit, plus rapide que ses pensées un instant court-circuitées et avec une liberté dont il a perdu le goût depuis longtemps. Il n'a pas eu le temps de comprendre ce qui l'a poussé ainsi, comme si son instinct avait pris le relais et que sa survie était en jeu : il est sorti du tram à la façon d'un fauve délaissé qui s'échappe d'une cage, saisissant l'occasion d'une grille entrouverte.

Le jeune gars à la casquette rouge interrompt sa conversation avec un camarade de classe pour lui envoyer un signe du coude tout lui désignant la vitre de sa visière. Sur le quai, ils aperçoivent leur professeur qui s'éloigne d'un pas alerte. Intrigués, ils tentent de le suivre du regard pendant quelques secondes encore, tandis que le tram s'ébroue et file vers son terminus.

## Terrain de vie

*Carole HARANG*

Association Loi 1901, recrute une éducatrice de jeunes enfants, responsable d'une halte-garderie implantée sur un terrain aménagé pour les gens du voyage. Sa mission sera d'accueillir les familles, de familiariser les enfants âgés de 3 mois à 7 ans avec des activités éducatives. Profil souhaité : écoute, disponibilité, souplesse.

Je l'ai eu ce poste. Fraichement diplômée, pour mon premier emploi, je veux un boulot où le travail social a tout son sens, où je me sente utile. Aller au devant de ces familles, ne pas attendre qu'elles viennent. Accompagner des personnes en retrait des systèmes que notre société leur propose, arriver à ce qu'elles prennent confiance en moi, qu'elles aient envie de venir à la halte-garderie que j'anime.

Des études récentes sur le travail social auprès des populations défavorisées ont démontré qu'il est indispensable que les travailleurs sociaux aillent vers elles. Proposer des lieux sans faire la démarche de les accompagner vers la découverte ne fonctionne pas, ils ne viennent pas.

Je vais donc avoir cette mission.

Quand je découvre le terrain, c'est un grand espace bétonné, des sanitaires vétustes (3 toilettes, 3 douches), il peut accueillir 10 caravanes.

Je suis impressionnée : des caravanes aux allures diverses, tapis, tissus étendus nonchalamment, des enfants jouant dehors sur le terrain vague sans chaussures, vêtements trop grands ou trop petits, une impression de grand bazar.

Rien à voir avec le terme aménagé des cuisines.

Tous les matins, je prends le camion pour aller rejoindre les familles installées sur le terrain.

Tous les matins j'ouvre la porte du préfabriqué qui fait office de halte-garderie : à l'intérieur des placards avec jeux (de construction,

d'assemblages...) des jouets (poupées, garages, voitures), du matériel pour des activités graphiques (dessins, peintures...)

Les premiers jours quelques enfants sont entrés pour voir, ont demandé que je sorte beaucoup de jeux à la fois. Je m'adapte, je réponds aux envies du moment.

Beaucoup d'allées et venues rythment les matinées. Des regards furtifs tentent de savoir ce qui se passe au travers des fenêtres.

Une activité commence et tout à coup, il n'y a plus personne : dehors un bruit, une voix d'adulte les interpelle : c'est leur terrain de vie, ils veulent savoir ce qui se passe.

Au fur et à mesure, j'associe des visages aux prénoms et surtout aux surnoms qu'ils donnent : Fleur, Chou, Sauterelle...surnoms donnés par les familles en fonction du contexte de leur naissance, d'un trait de leur caractère.

Les mères n'entrent pas, elles « guettent » de leur caravane.

Un matin une très jeune femme entre, un bébé d'environ 7 mois dans les bras.

Occupée à construire des maisons de lego avec un groupe, je lui souris

« Venez, installez-vous là »

Elle s'approche timidement, s'assied, le bébé sur les genoux. Son regard se pose sur nous amicalement, elle a l'air d'apprécier de nous voir jouer, construire.

Je lui laisse le temps de se poser, de se sentir à l'aise. Je suis de celles qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'user tout de suite de paroles, regards et silences suffisent parfois.

Je sors un jouet que je tends à son enfant.

« Tiens, prends-le, c'est pour toi » Il me regarde, ne saisit pas l'objet que je tends alors à la maman.

« Elle s'appelle comment ? »

« Sarah »

Présenté par sa maman, Sarah a pris le jouet en tissu : découverte tactile, buccale encouragée par le regard bienveillant de la maman.

Sarah est maintenant assise au sol, mieux installée pour découvrir les autres jouets que j'ai disposés. Un bâton de pluie attire son attention lorsque je le penche d'un côté, puis de l'autre. Le son

émis par les petites billes fait vraiment penser au ruissellement de l'eau.

Des chansons, comptines suivront.

Dans le préfabriqué, plus un seul bruit, seulement des paroles, des voix, des gestes encore timides.

Sarah, sa maman, les autres enfants écoutent avec intérêt, leurs yeux en disent long sur ce qu'ils imaginent, ressentent. J'adore ces moments là ! Lorsque la voix, la mélodie a cette capacité d'envelopper, de bercer ceux qui écoutent.

« Je dois m'en aller, au revoir » me dit la maman de Sarah en se levant tout aussi discrètement qu'elle est entrée.

« Au revoir ».

Je ne les reverrai pas. Sans doute partis près d'une ville plus prometteuse d'un travail pour son mari.

Le terrain, les enfants, les familles deviennent des connaissances familières.

Depuis quelques jours, des grands, âgés entre 9 et 12 ans ont frappé à la porte du mobile home, ils veulent jouer eux aussi. Ces enfants ne vont pas à l'école, plusieurs tentatives très espacées se sont soldées par des échecs, ils ne veulent plus y aller. L'espace est petit et parfois nous sommes à l'étroit.

Je comprends leur envie et besoin même si les jeux et activités sont moins adaptés.

J'accepte donc leur présence de temps en temps, la condition étant qu'ils n'embêtent pas les petits. Ils se rendent rapidement compte que les possibilités de jeux pour eux sont minimales et souvent partent dehors.

Un matin, un des grands est avec nous, c'est Lotfi.

Assis à une table, il dessine. Plusieurs activités sont sorties, les petits qui ont bien investi la halte, jouent.

« Eh la gadji, regarde ! » Sur la table de Lotfi, je vois un canif posé. Il attend une réaction de ma part « s'il te plaît, range-le, ce n'est pas l'endroit, il y a des petits et ça peut être dangereux ». Il insiste.

« Oui, j'ai vu. Range-le maintenant. »

Il le met dans sa poche arrière, l'air contrarié. Je lui propose un jeu qu'il refuse. Il se lève, bouscule sciemment un enfant qui jouait

tranquillement aux voitures, toujours en me regardant. Je ne peux pas accepter, il me provoque et met les petits en danger.

« Je pense que là, tu es énervé, je propose que tu ailles dehors te défouler et quand tu seras calmé, tu peux revenir ». Il sort.

Je reprends les activités entamées avec les autres enfants.

J'entends frapper à la porte. Je vais ouvrir pensant que Lotfi s'est calmé et qu'il revient pour jouer.

La porte à peine entrouverte, je sens quelque chose qui agrippe mes cheveux, quelque chose qui me tire.

Je plie les bras sur ma tête, je me jette au sol, j'aurai plus de force pour résister.

Des cris incompréhensibles accompagnent cette violence, j'entends juste que c'est une voix de femme. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. J'ai peur.

D'autres cris se rajoutent aux précédents.

Les voix se mélangent et la main qui tenait mes cheveux s'éloigne.

Je suis complètement sonnée, je tremble de partout, mon cœur bat très vite. Je reste assise.

Plusieurs silhouettes féminines s'éloignent. Deux femmes m'aideront à me relever.

« Ça va ? »

Je réponds oui, abasourdie.

« C'est la Josiane, elle supporte pas qu'on dise quelque chose à son fils. »

« Maman ! La gadji, elle m'a jeté, elle veut pas de moi ! » lui a dit Lotfi. Mécontente de ma présence dès le départ, elle n'a pas voulu savoir ce qui s'était réellement passé.

La halte-garderie est restée fermée quelques temps.

J'ai eu besoin d'une pause avant d'y retourner : pour me remettre, avoir à nouveau envie de partager.

Les impératifs du contrat ont accéléré la reprise.

Sur le terrain seulement 3 caravanes, celle de Josiane n'est plus là.

Rassurée lorsque je vois les enfants venir avec envie.

Mon état change quand j'entends frapper à la porte : accélération du cœur, tremblement des mains, grande hésitation avant d'ouvrir.

Les adultes ne viennent toujours pas.

Je connais les visages, surnoms des enfants et des parents rien.  
Cette communication est difficile, elle a manqué.

Plusieurs matins et toujours la même crainte. Impossible d'être ici  
comme avant.

Les matins, les trajets s'arrêteront.

Je ne regrette rien, aujourd'hui je rencontre d'autres lieux, d'autres  
familles, d'autres enfants.

Une halte-garderie a ouvert ses portes à l'extérieur du terrain de  
vie. Un peu éloignée, les parents y accompagnent leurs enfants.

## Tourner la page...

Robert LASNIER

Le départ en retraite. On s'en souvient forcément : bien sûr, il y a eu le jour de l'embauche, on avait tout l'avenir devant soi... et puis il y a eu l'autre jour, le dernier jour de travail, celui qui s'achève par le traditionnel pot de départ. L'avenir est encore là, mais il est derrière. Une petite heure de fête pour conclure des décennies de labeur et entrer dans la retraite... Alors des images reviennent, toujours les mêmes : les collègues assemblés en demi-cercle et qui écoutent vaguement le discours du chef de service, lequel se contente de lire les quelques lignes maladroites qu'il a tirées de sa poche, le retraité lui-même qui, les bras ballants n'écoute rien car il pense à ce qu'il devra dire à son tour devant tout le monde : à la fois merci et au revoir, le champagne qu'on débouche, les rires, les blagues, les bises et les poignées de main... J'y ai eu droit bien sûr... C'était le 26 mars 2001... Une de mes collègues de bureau, au nom de tout le monde, m'a remis mon cadeau : une enveloppe d'où j'ai sorti, sous les applaudissements, un bon d'achat, avec lequel je pourrais aller chercher l'horloge comtoise en merisier qui m'avait été offerte pour ma *mise en inactivité de service*, pour employer la formule en usage dans le service public où j'ai passé près de quarante années de ma vie à vous donner plus que la lumière !... J'avais souhaité ce cadeau pour des raisons précises : l'horloge n'est pas un objet qui se périmé en deux ans comme une chaîne Hi-Fi ou un appareil-photo... Ce n'est pas non plus un objet qui se démode et qu'on finit par abandonner au fond d'un placard ou d'un tiroir, oubliant du même coup ceux qui l'ont offert... Non, l'horloge serait toujours visible et vivante dans un angle de mon salon. Et même si je devais un jour changer de domicile, l'horloge me suivrait, partout et toujours. Ses aiguilles dérouleraient le temps de ma retraite, et la sonnerie rythmerait chaque heure de ma nouvelle existence de jeune senior. L'horloge comtoise m'était apparue comme la meilleure compagne du temps : celui des souvenirs et des heures passées au bureau avec tant de collègues,

celui aussi du présent qui s'écoule, et celui enfin, incertain et précaire, d'un avenir qui rétrécit inéluctablement... Et puis, avec un grand-père horloger, le choix d'une horloge avait pour moi quelque chose de quasiment génétique. C'était à la fois un atavisme et une obligation familiale, un devoir de mémoire comme on dit de nos jours... En sorte que cette horloge, choisie et voulue, aurait dû constituer mon principal souvenir de ce jour. Pourtant, il me reste surtout de ce pot de départ deux souvenirs éprouvants, que je vous confie maintenant... Le premier moment douloureux avait eu lieu en début d'après-midi. On avait frappé à la porte de mon bureau. Un agent du Service intérieur et des approvisionnements généraux s'est présenté. Costume anthracite d'une élégance de croquemort, sourire courtois et retenu, il m'a demandé de bien vouloir lui remettre ma carte d'identité professionnelle et mon badge d'accès à l'ensemble des immeubles de l'entreprise. Choc indicible. Inimaginable pour qui ne l'a pas vécu. L'espace d'une seconde longue comme une éternité, je me suis senti plus que nu, dépouillé, un peu comme on fait pour un officier dégradé, auquel on arrache brutalement ses galons. Dès cette minute je me suis senti exclu du travail, exclu de l'entreprise... Je n'étais pas encore retraité, mais je ne faisais déjà plus partie de la maison. Voyageur à qui on confisque son passeport avant même le terme du voyage, je n'étais plus qu'un errant, un apatride... Mais je n'avais pas encore tout éprouvé, j'allais recevoir un autre coup, quelques heures plus tard... Le pot était achevé, on avait joué les prolongations, vidé les dernières bouteilles, avalé les derniers macarons. Les collègues étaient partis peu à peu, les uns après les autres. Je rigolais, un peu trop fort, avec le dernier carré de ma garde rapprochée. On n'efface pas quarante années de travail avec une coupe de champagne. Et puis eux aussi, les plus fidèles, s'en sont allés. Il n'est resté auprès de moi que ma femme, qui m'avait accompagné à cette petite cérémonie. On a quitté tous les deux la salle festive désormais vide, on a longé quelques couloirs déserts aux moquettes feutrées. L'ascenseur nous a ramenés en silence au rez-de-chaussée. J'ai traversé le hall d'accueil en marbre blanc. En passant devant la porte, j'ai aperçu le vigile, il m'a salué en nous souhaitant une bonne soirée. Il a appuyé sur un petit bouton pour

ouvrir la porte (je n'avais plus mon badge). Je suis sorti. C'est alors qu'il arriva, le coup le plus rude : j'ai entendu le claquement sec de la porte derrière moi ! Jamais un bruit ne m'avait fait un tel effet. Ce fut comme un coup de feu qui m'aurait abattu en mettant un terme à ma carrière. Sans retour. C'est là que j'ai pris conscience de mon départ définitif. La rue du Docteur Lancereaux était déserte. Cette porte, en se refermant brutalement, m'avait congédié à jamais. Machinalement j'ai levé les yeux vers l'immeuble en face, l'Hôtel Bourbon de Rouvre à la superbe façade Napoléon III. J'ai regardé aussi les pavés de la chaussée, le lampadaire et sa flaque de lumière jaune au coin de la rue de Monceau. L'espace de quelques secondes, je me suis reproché d'avoir vu si souvent ces lieux familiers sans les avoir jamais vraiment regardés, toujours préoccupé par le travail... des dossiers... des réunions. Et maintenant il était trop tard... Après le brouhaha du pot de départ, je ressentais sur moi le poids de l'effrayant silence d'un quartier d'affaires quand arrive le soir. Et c'était aussi le soir de ma vie. Si j'avais été seul en cet instant, qu'aurais-je fait ? Me serais-je retourné pour supplier le vigile de me laisser revoir une dernière fois mon bureau familial ? Aurais-je au contraire erré dans les rues, droit devant, perdu et désespéré, sans espoir et sans but ?... Mais dans mon désarroi et tandis que le claquement de la porte résonnait encore en moi, j'ai senti sur mon bras la pression tendre d'une main. Sans un mot, comprenant sans le dire les causes de mon silence, mon épouse m'entraîna doucement vers le chemin familial du retour. Je l'ai suivie comme on suit un guide, ou comme on se fie à une bouée, à un secours inespéré, au seul être encore là quand tous les autres sont partis. C'est elle qui m'a aidé à tourner la page de ma vie professionnelle... Et tout est bien qui finit bien, car derrière cette page, j'en ai trouvé une autre que vous connaissez désormais, une page toute blanche, sur laquelle je me suis mis à écrire... Et ceux comme vous qui lisent, çà et là, un de mes petits récits, renouvellent d'un doigt léger, et sans même y penser, ce geste que j'ai eu un peu de mal à faire alors, il y a plus de dix ans : tourner la page...

## Transparence

*Elsa GIRARD*

Chaque matin, du moins au début, elle arrivait à l'heure au bureau et s'acquittait des formalités d'usage qui consistaient à retirer son courrier à l'accueil, saluer ses collègues, déverrouiller son ordinateur et faire acte de présence devant la machine à café. Le soir venu, elle faisait également en sorte de préserver l'apparence de la normalité en mettant de l'ordre sur son bureau avant de donner deux tours de clé dans la serrure, tout en saluant l'ensemble du service à la cantonade.

Cela faisait maintenant trois mois que l'expérience avait commencé et, jusqu'à présent, personne n'y avait vu que du feu. Cela la questionnait : jusqu'où pourrait-elle ainsi aller ? A quel point sa présence était-elle nécessaire dans les rouages de cette société ? Qui se préoccupait au juste du travail fourni et des services rendus ? Qui frapperait à sa porte un beau matin l'œil furibond et ses dossiers non traités sous le bras ? Autrement dit, qui viendrait rompre l'indifférence à son égard et à celui de son présumé travail, lui rendre son opacité après des années de transparence ?

La compagnie d'assurances qui l'employait depuis maintenant quatre ans était renommée et très largement implantée un peu partout dans le pays. Chaque filiale avait sa spécialité. Celle pour laquelle elle travaillait gérait principalement les litiges entre particuliers et professionnels de l'immobilier. Les cas de plainte et de demandes de dédommagement étaient nombreux, mais elle n'aurait su dire quelle était l'issue donnée à ces requêtes, car elle se contentait de les enregistrer et de transmettre les dossiers. Le travail n'était pas pénible, pas plus qu'il n'était passionnant.

Des supérieurs hiérarchiques, elle en avait tant qu'elle ne savait au juste à qui elle était censée rendre des comptes. Il y avait bien ce vieux bonhomme aux cheveux gris et au rire gras qui l'avait reçue

dans son bureau le jour de son embauche. Son aspect débonnaire et ses gestes lents n'en faisaient pas un adversaire redoutable et elle décida de ne pas le craindre. Le jeune dirigeant à moustaches et veste de tweed l'inquiétait davantage. Elle n'avait eu que peu affaire à lui, mais cela lui avait suffi pour se faire une opinion à son sujet. Il lui arrivait d'intervenir lors de réunions interminables sur le devenir du groupe, ses propos étaient incisifs, sa diction sèche et son ton sans appel. Elle espérait ne pas avoir affaire à lui. Le grand PDG du groupe, elle ne l'avait jamais vu. Mais elle connaissait néanmoins parfaitement les traits de son visage, vu qu'elle déjeunait chaque midi en face d'une immense affiche à son effigie. Il avait l'air extraordinairement bienveillant, cet homme. Un large sourire et un regard humble dans un costume taillé sur mesure.

Elle avait commencé par ne plus prendre aucun appel. Soit elle décrochait le combiné dès son arrivée au bureau, soit elle s'absentait dès que l'appareil se mettait à sonner. Dans les deux cas, les appels qui n'aboutissaient pas étaient automatiquement transférés vers d'autres postes, ceux de ses collègues. Ces derniers géraient l'appel, renseignaient l'interlocuteur ou redirigeaient la demande. Lorsque cela nécessitait une intervention personnelle de sa part, ils en prenaient note et lui en laissaient trace. C'est ainsi qu'en quelques jours, le tiroir de son bureau s'était littéralement tapissé de petits feuillets jaunes portant la mention « Urgent ». Dans un premier temps, cela fit poindre en elle un vague malaise. Il n'est pas aussi facile qu'on croit de s'accommoder du sentiment coupable face au devoir non-accompli.

Mais elle tint bon et ne donna aucune suite à ces messages qui ne cessaient de s'accumuler. Pire, elle finit par tous les jeter dans la corbeille à papiers et son esprit retrouva sa sérénité une fois son tiroir vidé. De la même manière, elle prit l'habitude de répondre à chacun des mails qu'elle recevait par un message d'erreur qu'elle avait pris soin d'enregistrer au préalable. Après une ou deux tentatives, l'adresse mail devait être considérée comme définitivement invalide et cela avait dû en décourager plus d'un, car progressivement les messages se raréfièrent. Les demandes

devaient alors être adressées vers d'autres bureaux ne souffrant pas de dysfonctionnement de messagerie. Et ses collègues prenaient alors le relais sans même s'en apercevoir.

Elle réservait le même sort aux nombreux courriers qu'elle retirait chaque matin à l'accueil. Selon son humeur, elle optait pour la corbeille à papier, le tiroir de son bureau ou la délégation arbitraire. Dans ce dernier cas de figure, elle glissait négligemment les documents à traiter dans les piles de dossiers en attente sur les bureaux alentours désertés à l'heure du déjeuner. La plupart du temps, ses collègues traitaient les demandes à la chaîne et ne réalisaient même pas le petit surcroît de travail que cela occasionnait. Il arrivait cependant que certains courriers lui reviennent lorsque son nom apparaissait explicitement en en-tête. Dans ces cas-là, l'opération était un échec qu'elle ruminait quelques minutes avant de prendre une décision ferme et définitive : tiroir ou corbeille à papier.

Bientôt elle ne chercha même plus à faire illusion. Elle se mit à ignorer les collègues qui la saluaient, ou bien à répondre à leurs sourires par des ricanements. Discrets, certes, mais qui ne pouvaient passer inaperçus. Elle s'enfermait la journée durant dans son bureau et fumait en écoutant la radio, ses escarpins à terre et ses pieds sur le clavier. Lors des réunions de service, elle se postait dans un coin, un café à la main, et affichait un air absent. Puis, lorsqu'elle en avait assez, avalait sa tasse d'un trait et tournait les talons. Elle évoluait à sa guise dans les couloirs du service sans plus se préoccuper d'avoir l'air affairé et quittait parfois son bureau en plein après-midi si le soleil se montrait.

Lorsqu'un mail de la direction lui parvint pour une convocation le jour même, elle ne fut ni surprise, ni impressionnée. Elle adopta une mine de circonstance étudiée, à mi-chemin entre la dévotion et l'abattement, et se rendit sans ciller au service des ressources humaines. Elle fut aussitôt reçue par le responsable qui la fit entrer poliment dans son bureau, la pria de s'asseoir et referma la porte derrière elle. Un silence pesant s'installa. Il se frotta les mains d'un

air ennuyé tout en la considérant du regard, prit place derrière son bureau, lui servit un verre d'eau. Enfin, il se tourna vers elle et entama un long monologue. Il savait tout.

Il avait eu écho des nombreuses réclamations concernant les dossiers dont elle avait la charge. Il constatait tardivement qu'elle avait progressivement perdu pied, qu'elle était vraisemblablement surmenée et que cela ne pouvait plus durer. Jusqu'à présent, elle avait donné entière satisfaction à la compagnie et il n'y avait pas de raison que cela change. Néanmoins, sans vouloir la froisser, il lui semblait préférable, dans son intérêt bien sûr, et vu son état actuel, de marquer une pause si elle voulait pouvoir repartir du bon pied. Il ajouta qu'un peu de repos lui ferait le plus grand bien et qu'un accompagnement psychologique, même de courte durée, pourrait lui être bénéfique et serait sans conséquence pour sa carrière. Elle reviendrait en pleine forme dans quelques semaines et cela serait une victoire, non seulement pour elle, mais pour l'entreprise toute entière, qui était soucieuse du bien-être de ses salariés. Il allait sans dire que chaque élément contribuait à l'essor du groupe, tout particulièrement en cette période de restructuration globale visant à optimiser les compétences de chacun pour la réussite de tous. De cela, il était intimement convaincu et il souhaitait l'en convaincre, elle. Mais, alors qu'il continuait à discourir, elle n'écoutait déjà plus.

Elle reprit l'ascenseur avec un feuillet rose à la main qu'elle alla directement faire tamponner dans le service approprié. Puis elle sortit à l'air libre et rentra chez elle. Un mois d'arrêt. Un mois de congés payés. Elle n'en revenait pas. Elle s'attendait au licenciement sans préavis, au blâme pour faute grave, à la retenue sur salaire pour avoir porté préjudice à la compagnie, à l'humiliation publique et sans appel... Et on lui offrait des vacances. C'était à n'y rien comprendre.

Elle n'était pas au bout de ses surprises. Le mois s'écoula et, quelques jours avant de reprendre le travail, elle reçut un courrier à en-tête qu'elle reconnut immédiatement. Elle ouvrit avec lenteur

l'enveloppe, ne sachant à quoi s'attendre, et un sourire se dessina peu à peu sur son visage alors qu'elle lisait ces quelques mots :

*« Chère Madame,*

*Dans le cadre de la réorganisation générale de nos services, c'est avec un réel plaisir que je vous adresse mes sincères et chaleureuses félicitations suite à votre affectation au poste de responsable du centre d'appels de notre filiale.*

*C'est pour vous la reconnaissance de vos actions et la concrétisation d'un parcours remarquable, fait de compétence, de professionnalisme, et de sens du dialogue.*

*Vous avez su surmonter les contraintes liées à l'évolution de notre entreprise, faire preuve d'efficacité, et ce dans un contexte parfois difficile.*

*C'est donc justice que de vous nommer à ce poste et de vous confier par là même davantage de responsabilités au sein du groupe.*

*Je vous prie de croire à l'assurance de ma haute considération et vous convie à la prochaine assemblée générale où vous seront remis tous les documents nécessaires à votre nouvelle prise de fonction.*

*Cordialement,*

*Le responsable des ressources humaines. »*

Elle acheva sa lecture, une lueur amusée dans le regard, remit la lettre dans l'enveloppe et déposa le tout dans la corbeille à papiers.

## Une journée faste

*Charles MASURE*

Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'aurais dû frapper, au lieu de serrer la main du type. Je descendais du train de Paris en gare de Lille et j'étais agressé par ce sigle haï, « BNSR ». J'aurais dû frapper mais le type à la pancarte, en uniforme de chauffeur, casquette à la main, avait l'air gentil. Et puis, il n'était pour rien dans mon histoire.

Ma femme, ma maison, mon emploi, j'avais tout perdu. Dans l'ordre ! L'ordre inverse où ils étaient entrés dans ma vie, mais l'ordre exact dans mon cœur. Enfin, presque ! Rien ne m'était plus cher au monde que ma collection d'insectes, et, celle-là, j'avais pu la conserver.

Monique partie avec M. Ego, mon chef de service à la Banque du Nord, le pavillon en meulière avait été vendu. Quant à mon travail d'employé aux écritures, déjà rendu pénible par les ardeurs nouvelles de ma femme, il n'avait pas résisté à la fusion avec la Banque du Sud.

« BNSR ». « Banque du Nord et du Sud Réunies », c'eût été, quelques mois plus tôt, la formule magique pour me changer en Zorro sur ce quai de gare. Mais le temps et la déprime avaient fait leur œuvre. Et puis, les justiciers ne s'attaquent pas aux lampistes. Il n'était pour rien dans mon histoire, ce type. De là à lui serrer la main ? Pour entendre saluer d'un ton affable : « Monsieur Lucas » ?

On peut tomber au bas de l'échelle, sans affection ni argent, et garder une mise vestimentaire estimable. Parfois, la cravate, qui masque l'usure du col de chemise, vous retient de vous noyer. A présent que l'on me donnait du « M. Lucas », je me souvenais de la photo de cet homme au bureau sur laquelle j'avais gribouillé mèche et moustache à la Hitler. Comme pour mieux nier une évidente ressemblance : même calvitie naissante de quadragénaire, mêmes lunettes cerclées de métal, même couleur de costume. Couleur banque. Une ressemblance en pied de nez à une différence de taille : j'étais remercié d'un emploi subalterne, M.

Lucas venait d'être promu, lui. Rien moins que directeur général de la « BNSR » !

- Bonjour, dis-je un peu sèchement. Euh... allons-y.

Que me prenait-il de parler ainsi à ce chauffeur ? Etais-je devenu fou ? Mais aussi, avec sa pancarte, n'était-ce pas lui qui avait attaqué ? Si l'on confondait le modeste employé licencié avec le Grand manitou de la boîte, pourquoi celui-là n'en profiterait-il pas quelques instants ? La chute serait brutale bien sûr, mais, dans la vie, n'était-ce pas le voyage qui comptait ?

- Ça roule bien, ce matin, nous allons rattraper les trois minutes de retard de votre train.

Diable, j'avais oublié que les actifs comptaient en minutes. J'étais monté dans ce train au hasard, avec le vague souci d'aller chercher du travail dans ma région natale. Comme si celle-ci se repentait d'avoir enterré les miens depuis longtemps. Comme si elle m'attendait.

- Alors, dites-moi, quel est le programme ce matin ?

- Je vous conduis au nouveau siège régional, à La Madeleine. Vous ne verrez pas le directeur régional, il a été accidenté hier soir. Sans gravité, l'hôpital l'a gardé en observation cependant. C'était trop tard pour reporter l'inauguration.

La matinée se déroula à merveille. Une ribambelle de larves plus ou moins gradées ne cessa de m'entourer avec déférence. En l'absence du directeur régional, ami personnel de M. Lucas - je l'échappais belle ! - le sous-directeur, fraîchement débarqué des Antilles, prit les choses en main. De fort belle façon, ma foi, je n'eus plus qu'à les saisir. Comme il me souhaitait la bienvenue dans cette terre de la tradition et du travail, j'exposai les liens unissant ces deux mots commençant par la même syllabe. Et quand il disait sa fierté de m'accueillir, je lui rappelai que l'accueil n'était jamais que le prélude de la cueillette, la cueillette des fruits... du travail, justement.

La standardiste avait bien reçu en début de matinée un appel du siège, rendant incertaine la visite de M. Lucas, convoqué d'urgence à la Commission des Opérations de Bourse. Il était là, M. Lucas, il avait donc pu se dégager...

J'étais drôlement bien en directeur ! L'ange de la macro-économie m'avait touché de son aile : d'un coup j'en saisis les arcanes. Mieux, je passais l'Economie tout entière à la moulinette, la rendant enfin digeste à un auditoire suspendu à mes aphorismes. Car, bien sûr, j'étais un prophète. Les titres glanés dans un journal trouvé à terre résonnaient comme des confidences recueillies dans les plus hautes sphères. La moindre de mes paroles était illico enveloppée dans du papier de soie. Promise à un déballage précautionneux, puis servie à mi-voix comme il sied aux vérités d'usage réservé.

Personne n'aurait pu en douter, je n'avais d'autre club que le palais Brongniart, la finance était ma nourriture quotidienne. Qu'une sortie en province relevât pour un homme considérable tel que moi de la promenade de santé, soit. Encore fallait-il l'honorer ! Ce qui avait été compris, le déjeuner servi en mon honneur à la Maison des Professions était succulent. Je ne tenais pas rigueur au Préfet de s'être fait, lui aussi, remplacer ; le gratin de l'industrie régionale s'était donné rendez-vous là, cela suffisait.

« Noix de St-Jacques sauce Véronique, pigeonneau farci en croquemitoufle, crottins de chavignol rôtis. » Le meilleur repas de ma vie ! Y-compris mon repas de noces ! Les mets se succédaient avec délice, servis avec application par une escouade d'élèves d'un lycée hôtelier.

Accompagnés de crus renommés dont l'un fut même prestement changé, chacun s'accordant à le trouver bouchonné. La grimace que j'avais esquissée n'était pourtant qu'un simple salut à mon ulcère.

La seule fausse note du repas vint avec le dessert, je déteste qu'on force la nature.

- « Des fraises, Monsieur, et nous sommes en hiver ! »

Je les rembarrai d'un geste un peu brusque. Pour entendre chuchoter d'un bout à l'autre de la table le mot « allergie », maladie probablement contagieuse.

L'après-midi, la visite à l'Ecole Supérieure de Gestion faillit être ennuyeuse. L'insipide exposé sur l'avancée informatique dans le secteur bancaire n'avait aucune chance de capter mon attention. D'autant plus qu'il était fait par un automate au teint jaune qui

prononçait à l'anglaise « ware » tous les mots en « oir », ce qui, évidemment m'agaçait.

Le robot à lunettes finalement réduit au silence, tout comme le dernier carré d'étudiants phraseurs, la parole me fut offerte. J'étais censé donner aux jeunes gens l'envie d'embrasser une carrière financière, mais les surprenants talents de tribun du matin ne semblaient pas m'avoir suivi au-delà du repas. Pour tout dire, j'en avais marre ! J'écourtai donc la conférence prévue en avouant tout à trac mes regrets de n'avoir pas choisi une carrière artistique. J'aurais tant aimé peindre.

Que n'avais-je dit là ! Le directeur de l'école - un artiste manqué, lui aussi - s'empara du micro pour lancer une diatribe contre la vie grise et rangée que nous imposait la société. Seule la pratique des arts et, à défaut, leur contemplation, menait à l'épanouissement. Les actes valant mieux que les paroles, il invita l'auditoire, après un rapide tour de l'école, au vernissage d'une exposition toute proche montée par son épouse...

Une cohorte de personnalités, suivie d'une troupe d'étudiants à la toilette soignée, l'artiste - un certain Verdor - exultait. Il se félicitait d'offrir à nouveau son travail au public, après une traversée du désert volontaire de quatre ans. Il ne regrettait pas d'avoir abandonné la toile pour l'acier peint. A mi-chemin entre peinture et sculpture, il « créait l'espace, modelait l'esprit, imageait la mémoire »...

Décidément, la journée était faste pour les orateurs, l'artiste n'avait fait que donner le ton. Des officiels de tout poil s'étant empressés d'enchaîner, les grands mots plombaient l'air. On entendait à présent parler d'« heuristique », d'« interface », de « travail transversal » et même de « logique contrarotative du contraire » !

Quant à moi, j'avais perdu la forme. La logorrhée artistique ambiante m'ennuyait profondément, les œuvres exposées pouvaient bien garder leur « rébus intime », de fait je m'en foutais. L'intérêt porté à ma personne s'était lui-même quelque peu relâché, mieux que quiconque j'étais sensible à ne serait-ce que des prémices du rejet final. Mon salut n'aurait pu venir que du ciel et comme je n'y croyais guère...

*Chrysomela graminis*. Mon salut ne vint pas du ciel mais d'une console placée entre deux fenêtres, avec l'apparition miraculeuse d'un superbe chrysomèle à élytres dorés trotinant sur une quelconque plante verte enrubannée. Une espèce rarissime à ravir le plus blasé des entomologistes !

En un tournemain, je mis l'insecte dans le petit flacon dont je ne me séparais jamais. Prétextant un besoin pressant, je quittai furtivement l'assemblée pour reprendre le premier train pour Paris. J'avais hâte de retrouver ma collection.

## Waterloo

*Armèle MALAVALLON-CARLIER*

Georges a chaud.

Il passe son avant-bras sur son front dégoulinant de sueur puis lance un regard vers le ciel. D'un bleu limpide et explosif. Carburant rêvé des rayons solaires dardant l'air incandescent.

De mémoire de wallon, la morne plaine n'a pas connu pareille chaleur depuis des lustres.

Georges prend une grande inspiration et sent l'air brûlant pénétrer ses poumons.

On est le 18 juin. Jour anniversaire.

Anniversaire de la bataille. Anniversaire de son embauche sur le site.

Anniversaire du début de son calvaire.

Le Lion de la Butte se dessine dans l'air chaud et trouble à mesure que Georges s'avance le long de l'allée en gravier.

Le nœud coulant lové autour de son estomac resserre son étreinte tandis qu'une pointe acérée lui transperce le cœur.

Toujours les mêmes symptômes, toujours la même peur au ventre. Allez, mon vieux ! T'es un grand garçon ! Tu vas pas te laisser bouffer par cette bonne femme, se répète-t-il chaque jour en arrivant.

En vain.

Lorsqu'il pénètre dans la salle des casiers et entend les talons de sa supérieure claquer sur le lino, d'imperceptibles tremblements remontent le long de sa colonne vertébrale et lui cisailent le dos.

- Georges ! Vous êtes en retard !

La voix est stridente. Agressive.

Ça y est, ça commence... Le Dragon n'a pas mis longtemps à sortir de son antre. A croire qu'elle s'était mise en planque pour guetter mon arrivée. Bon Dieu, elle n'a vraiment que ça à foutre !

Georges ne répond pas.

Il baisse la tête et regarde ses chaussures.

- Georges ! Vous pourriez avoir la politesse de répondre lorsqu'on s'adresse à vous !

Les mots suintent la haine. Le mépris.

- Pardon, Madame la Directrice, quelle était la question ?

Georges n'en revient pas. Les mots sont sortis tous seuls de sa bouche, se sont échappés malgré lui.

- Quoi ? hésite son assaillante, interloquée. Il... Il n'y avait pas de question, Georges. Vous êtes en retard, comme d'habitude ! Et je me fiche d'en connaître la raison. Votre constant manque de ponctualité est inexcusable, un point c'est tout.

Pénélope Darôme pince les lèvres et lance un regard noir à Georges. D'un geste nerveux, elle décolle quelques mèches de cheveux collées à sa nuque par la sueur et rajuste son chignon.

Qu'est-ce qui lui prend tout à coup à cet abruti ? Je rêve ou il m'a défiée délibérément ?

Georges ne dit rien. Il referme la porte de son casier et sort de la pièce en courbant l'échine.

- Et, une fois pour toutes, retirez-moi ce panneau ridicule en bas de la Butte ! lui hurle Pénélope Darôme avant de tourner les talons.

Un an.

Un an, jour pour jour, que Georges subit le harcèlement de la directrice du site.

Qu'est-ce qu'il était heureux pourtant, en ce jour symbolique du 18 juin, d'avoir décroché ce boulot ! De pouvoir revenir chaque matin sur ce lieu chargé d'histoire et de travailler en rêvant à la dernière bataille de l'Empereur.

Oh, rien de bien prestigieux comme travail. Un emploi d'homme à tout faire, assigné à l'entretien du site et de ses installations. De jardinier aussi. Chargé de la Butte du Lion, merveille parmi les merveilles, panthéon dans le cœur de Georges.

Enfant, il aimait tant écouter son père lui parler de Napoléon, de son incroyable destin, de ses batailles et de ses conquêtes. Ensemble, ils avaient passé des mois à réaliser une maquette reconstituant fidèlement la bataille de Waterloo. Dans le sous-sol de leur modeste pavillon de la banlieue parisienne, le père et le fils disposaient pendant des heures des centaines de figurines et reproduisaient les combats qui avaient marqué ce jour fatidique.

Georges demandait souvent à son père pourquoi il avait choisi de reconstituer Waterloo. La même réponse revenait inmanquablement : les plus belles batailles ne sont pas forcément celles que l'on gagne, fiston !

Georges était le seul français sur le site, et sa fascination pour Napoléon n'était un secret pour personne. Il ne s'en était jamais caché, lui qui était arrivé à Waterloo en simple visiteur. Un visiteur passionné, animé d'une ferveur peu commune car accomplissant un pèlerinage en mémoire de son père, mort avant d'avoir pu se rendre sur le fameux champ de bataille.

D'aucuns pensaient d'ailleurs que sa nationalité, assortie de sa passion pour Bonaparte, n'étaient pas étrangères à l'inimitié que lui vouait Pénélope Darôme. Cette dernière avait beau être dure et intransigeante avec tous ceux qu'elle côtoyait, la façon dont elle traitait Georges dépassait l'entendement. Constamment sur son dos, à l'invectiver à la moindre occasion, elle lui signifiait chaque jour retards imaginaires, fautes professionnelles supposées, erreurs invraisemblables ou manquements graves fictifs. Ses accusations fantaisistes s'accompagnaient de sanctions toutes plus injustes les unes que les autres : retenues sur salaire, incessantes heures supplémentaires non payées sans compter les menaces constantes de licenciement et le harcèlement psychologique à base d'agressions verbales et d'humiliations en public. Le prendre à partie devant ses collègues ne lui suffisait pas. Ce qu'elle appréciait au plus haut point était de le ridiculiser devant une assemblée nombreuse, groupes de touristes ou familles au complet, qui restait figée face au déferlement de violence qui s'abattait sur le pauvre homme.

Pas une seconde, Georges n'a pensé à démissionner.

Noyer son mal-être dans l'alcool, il a essayé.

Mettre un terme à la souffrance en lançant sa voiture contre un arbre, il y a pensé.

Mais démissionner, jamais.

Ce serait faire insulte à la mémoire de son père, à celle de l'Empereur.

Ce serait quitter le champ de bataille avant la fin des combats.  
Alors, Georges tient bon.  
Revient chaque jour boire à la coupe de fiel.  
Et se demande pourquoi sa tortionnaire n'a toujours pas mis fin à son supplice en le privant de son emploi.

*"Il est interdit d'emporter des frites sur la Butte"*

Un sourire se dessine sur le visage de Georges, comme à chaque fois qu'il lit les lettres noires sur le panneau.  
Il l'aime bien ce panneau. Planté, droit et fier, en bas de l'escalier en pierre grimant à l'assaut de la Butte.  
C'est son acte de résistance, sa fronde personnelle.  
Cela fait des semaines que Pénélope Darôme le somme de le retirer, le trouvant ridicule et incongru, et que Georges fait mine d'oublier.  
Aujourd'hui, il capitule.  
Sans savoir vraiment pourquoi, il sent qu'il doit obtempérer.  
Alors, il retire le panneau et l'emporte sous le bras tandis que des figurants, habillés en costumes d'époque, miment des manœuvres militaires et font cracher leurs armes et leurs canons à quelques mètres de lui.

Quelques heures plus tard, Georges est appelé sur la Butte.  
Un des employés du site, revêtu d'un uniforme de l'armée napoléonienne, lui tape dans le dos alors qu'il s'approche.  
- Courage, vieux ! La Darôme est là-haut, elle gueule depuis dix minutes que les jumelles panoramiques sont HS et que tu dois rappliquer fissa.  
Georges lève les yeux, aperçoit le Dragon qui s'agite au milieu de l'escalier, pousse un long soupir puis ramasse sa boîte à outils et commence à grimper les marches.  
Arrivé à sa hauteur, le souffle court, il passe devant sa supérieure qui lui désigne les jumelles défectueuses en faisant de grands gestes convulsifs.  
- C'est pas possible ! Vous êtes vraiment un incapable ! Infoutu de vérifier correctement le matériel ! Vous avez intérêt à me réparer

ça illico sinon je ne donne pas cher de votre peau ! crache-t-elle dans son dos.

- Je m'en occupe tout de suite, lâche-t-il d'une voix blanche en continuant à grimper les marches.

En haut de la Butte, Georges aperçoit, à l'ombre du Lion, un garçonnet dont les yeux brillent de plaisir. Le cornet de frites qu'il tient comme un trésor de guerre capte immédiatement son regard.

Au même moment, un long cri déchire la morne plaine tandis que Pénélope Darôme dévale l'escalier après avoir glissé sur une frite.

Georges se retourne, observe le corps fracassé en bas de la Butte et esquisse un sourire.

Georges 1 - Le Dragon 0

Aujourd'hui, un français a gagné Waterloo.

**A.V.S.**

*Laure BRUSA*

**1<sup>er</sup> prix du concours 2006**

J'en ai plein les ... tu me fais ... Espèce de ...

Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.

« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.

Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.

Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.

J'essaie de me justifier : « j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment ».

« Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ».

« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».

« Non, non, c'est moi qui pars ».

Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.

Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.

Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.

Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, ...

La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.

Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.

Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

endre de cigarette s'y est incrustée ; les murs , les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.

Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable...juste un peu de poussière...

La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.

« C'est pour toi »

Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.

Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.

Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.

« Mets un peu plus d'ail ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».

La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.

Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.

Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterrand.

Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.

Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique...

Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.

Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.

Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure...

Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.

« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.

« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».

« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».

Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées...

J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.

Je pense encore à lui.

Et aussi à elle, qui l'a remplacé.

A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.

Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.

Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.

Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.

Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.

Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.

On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.

L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».

Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».

Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.

« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».

C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.

« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »

« T'é ! pour pas quelle se sente seule !! »

L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.

Pour lui donner quelques miettes.

Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.

Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.

Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.

Je suis aide à domicile et je les ai aimés ...

## Laisser battre doucement

*Philippe BRONDEUR*

### 1<sup>er</sup> prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.

Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts. Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.

Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance. La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien.

Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.

Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.

Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.

Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.

La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un cœur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les cœurs.

Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.

Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampé et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.

Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ça ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.

C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit cœur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...

Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.

Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.

Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.

Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ça fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au cœur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.

Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.

Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?

Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications. C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on. C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un cœur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver. Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »  
Quelle horreur !  
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.  
Mais parfois, il y a des complications.  
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?  
Un événement inattendu, peu après que le cœur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.  
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.  
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.  
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.  
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.  
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.  
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...  
Je viens de sauver un cœur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.  
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...  
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

## Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

### 1<sup>er</sup> prix du concours 2008

*de : Nina Legendre  
à : Charline Benalouah  
date : 27/09/2028, 9h10  
objet : Demande de recherche*

*Charline,  
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC  
pour 9h30.  
Nina*

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.

- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?

- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.

- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.

- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.

- Génial ! T'es une vraie copine toi !

Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »

- Ta gu..., fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.

Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.

- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.

Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.

- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?

- Ça y est, je l'ai encore eu !

- Hum ? Tu peux être plus explicite ?

- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte ? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?

- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.

- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?

- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.

- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.

- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce que si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.

- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.

Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.

Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.

9h50. Plus que 20 minutes.

Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrement doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.

« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.

Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.

- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.

Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.

- Asseyez-vous, je vous en prie.

Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.

- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?

- Franchement ?

- Bien sûr. Je suis là pour ça.

- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.

- Hum, vous savez manifestement tout de moi.

- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?

- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous...

Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.

- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?

- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?

- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?

- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?

- Non, non, bien au contraire. Mais...

- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.

Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.

Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !

Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

## Le pain de tous les jours

*Dominique ROLLAND*

### 1<sup>er</sup> prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.

Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi.

...

Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.

« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».

Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.

M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.

Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.

Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».

Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.

Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.

Il paraît que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.

Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.

J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.

.../...

C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.

Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.

Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.

Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.

En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.

Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.

L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.

Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l'métier qui rentre » qu'il a dit.

.../...

Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.

On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.

On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.

D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.

Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain. Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.

Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j' préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j' comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères... L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserme.

Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.

Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés. C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement. Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la fournée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.

Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.

C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.

Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase...

C'est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.

C'est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n'y pensais jamais, je n'en ai jamais manqué, c'est pour ça... On le mange distraitement, on l'achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l'on devient exigeant... Y'en a qui le foutent à la poubelle parce qu'il est rassis.

Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise... A l'autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l'aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s'arrondira en chapatis, le pain de sa famille. A l'autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.

« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t'enlever ta liberté pour assurer ton pain ». C'est Camus qui disait ça.

Je n'ai pas la réponse, je ne suis pétrie d'aucune certitude. Alors je fais du pain...

## **Camarade Nollin**

*Andrée JACQUET*

### **1<sup>er</sup> prix du concours 2010**

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.

Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.

Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.

La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de

biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.

Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu... Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprénais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescence jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset...

De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »

Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour

prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.

A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.

Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu - à l'insu de son client aristocrate - graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.

Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ? »

Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté - « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » - et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :

« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour eux,

« Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir, toujours ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage... »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

## L'entretien

*Karim KHOUKH*

### 1<sup>er</sup> prix du concours 2011

« Navré, Monsieur, mais votre candidature n'a pas été retenue ! » Célestin raccrocha avec force le combiné du téléphone, laissant échapper un discret juron. Ces interruptions quotidiennes l'agaçaient, mais il savait que son rang le destinait à y faire face. Après tout, il appartenait au clan des puissants, selon ses propres termes. Célestin était chargé de Ressources Humaines au sein d'une multinationale. Il aimait à se répéter qu'il portait l'entreprise sur ses solides épaules, qu'il en était la locomotive. Il se vantait de choisir les meilleures briques pour l'édifice, de sélectionner les meilleurs ingrédients pour la recette du succès. Garder l'incompétence hors des murs de la firme, telle était sa mission... Non, son sacerdoce. Mais il intervenait aussi à l'intérieur, sanctionnant avec zèle les salariés trop oisifs. Si de telles méthodes de recrutement et de gestion assombrissaient quelque peu l'image de l'entreprise, elles n'entravaient en rien la motivation des milliers de candidats à l'embauche. Avec tant d'appelés et si peu d'élus, l'époque n'était en effet guère propice à l'exigence... Une épaisse chape nuageuse recouvrait la ville, prête à pleurer sur ses habitants. C'était un lundi comme Célestin les aimait, mais l'homme n'avait pourtant pas le cœur en fête. Sa pire corvée, telle qu'il la qualifiait, l'attendait de pied ferme. Il abhorrait moins cette tâche pour sa pénibilité que pour son caractère répétitif, sans toutefois pouvoir quantifier ce dernier. Après tout, il ne les comptait plus, ces entretiens d'embauche, tant de combats gagnés sans peine. La quarantaine pas encore atteinte, il se sentait tel un vétéran repu des champs de bataille. Célestin ne reniait pas le cœur de son métier, non. Il se lassait simplement de briser des candidats fragiles, sans ardeur, et celui de ce matin ne ferait certainement pas exception. L'employé réprima un bâillement d'ennui. Il lui fallait une cigarette...

Marlène pressa le pas. Son parapluie, ouvert par précaution, ne la protégerait sans doute pas de l'averse à venir. Heureusement, elle avait presque atteint son but. Difficile de le manquer, tant la tour vers laquelle elle cheminait dominait la ville. Son architecture, modernisée à l'extrême, tranchait singulièrement - et sans doute à dessein - avec les constructions voisines. Décidément, cette multinationale incarnait la démesure. Mais cela n'effrayait pas Marlène, habituée des grandes entreprises et de leurs méthodes de recrutement.

Un rideau de fumée, derrière lequel se profilaient quelques silhouettes, enveloppait le bas du gratte-ciel. Une apparition fantomatique ? Non. Simplement une armée de golden boys, pavoisant la clope au bec, nullement effrayés par la pluie imminente. Marlène traversa la barrière toxique en apnée et ne reprit sa respiration qu'une fois le hall atteint. Celui-ci, à l'instar du building entier, resplendissait par son aspect futuriste. Sur chaque mur trônaient de nombreux écrans et autres panneaux électroniques, tandis qu'une voix douce émanant des haut-parleurs souhaitait la bienvenue...

Maugréant d'inaudibles paroles, Célestin regagna son bureau d'un pas nonchalant et y trouva sa proie. Il reconnut aussitôt la quadra pressée, croisée quelques minutes plus tôt sur le parvis alors qu'il s'en grillait une. Plutôt bien conservée, songea-t-il en la voyant maintenant de plus près, drapée dans son tailleur beige. La candidate se leva et tendit la main. Célestin, qui ne prit pas la peine de s'excuser pour son retard, la serra d'une force volontairement exagérée. Après tout, l'affrontement psychologique avait déjà commencé. Il ne s'agissait pas d'évaluer les compétences de la prétendante au poste proposé ; Célestin laissait ce soin au département concerné. Lui préférait sonder l'esprit, dresser le profil psychologique complet des futures recrues. Pour cela, il aimait se laisser aller aux pires extravagances, poser les questions auxquelles on ne s'attendait pas. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Célestin menait ses entretiens en deux temps, le plus faible ouvrant le bal.

- Parlez-moi de vous, prononça-t-il calmement.

Il adorait cette phrase, ou plutôt le regard de ses victimes lorsqu'elles l'entendaient. Malgré leur préparation, peu d'entre elles anticipaient une première question si ouverte. Célestin détestait les réponses apprises par cœur. Cette situation d'imprévu lui permettait ainsi d'étudier les candidats sous leur carapace.

Aucunement troublée, Marlène s'exécuta, dévoilant calmement civilité, parcours et expériences diverses, ponctuant chacune de ses phrases par un léger sourire. Seul le regard hébété de son interlocuteur la perturbait quelque peu. Célestin ne s'attendait effectivement pas à une telle sérénité. Les mots de la postulante, prononcés de façon si spontanée tandis qu'elle le fixait, formaient un discours étonnamment fluide et structuré. Dos droit, jambes décroisées, bras légèrement écartés et mains prises, sa gestuelle ne commettait aucune erreur. Encore abasourdi, Célestin s'imagina secouer la tête pour se ressaisir. Cette femme était simplement plus aguerrie que les jeunes pousses qu'il avait torturées ces dernières semaines, voilà tout ! Il décida donc de passer à la seconde phase de l'entretien. A son tour de prouver qu'il ne jouait pas dans la cour des novices.

- Quels sont vos pires défauts ? Demanda-t-il.

Marlène évoqua alors son perfectionnisme et sa difficulté à déléguer des tâches, en prenant soin de détailler les actions prises pour y remédier et expliquant que ces tares n'entraveraient en rien son efficacité pour le poste proposé. Célestin haussa les épaules. Cette réponse, aussi acceptable fût-elle, manquait cruellement d'originalité, mais il concédait que sa question n'en possédait pas plus.

- Vos hobbies ? Reprit-il.

- Je lis deux à trois livres par mois et je me rends au cinéma chaque semaine. J'aime également les activités sportives, notamment le badminton.

- Le badminton ? Est-ce vraiment un sport ?

- Oui, sauf si une dépense de quatre cents calories par heure ne correspond pas à votre vision du sport...

Célestin se mordit discrètement la lèvre. L'impertinence de la candidate l'agaçait. Mais n'ayant pas connu de véritable opposition depuis bien longtemps, elle le réjouissait tout autant. Il se jura

néanmoins de faire disparaître le sourire satisfait de son adversaire, même si pour cela il lui fallait franchir la ligne rouge.

- Etes-vous mariée ?

- Divorcée.

- Des enfants ?

- Non.

- Vraiment ? Cela me paraît difficile désormais. Rappelez-moi votre âge...

- Quarante-cinq ans. Et je ne peux pas avoir d'enfant pour raisons médicales.

Alors que Célestin pensait déstabiliser l'aspirante, celle-ci lui répondait du tac-au-tac. Il aurait pu lui demander son tour de taille, elle n'aurait sans doute pas bronché. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait impuissant... mais pas abattu. Pour son baroud d'honneur, le recruteur décida d'utiliser son arme secrète.

- Faites-moi rire.

L'expression stupéfaite de Marlène lui arracha déjà un demi-sourire, mais dans un tel état d'irritation, aucune plaisanterie ne risquait d'amuser Célestin.

Un silence pesant régnait dans la pièce, à peine troublé par les gouttes de pluie frappant les carreaux. Célestin jubilait maintenant intérieurement, à tel point que son enthousiasme soudain manqua... de le faire glousser.

Marlène, dont le regard semblait plus sérieux, porta la main à la poche de son tailleur et en tira une carte de visite qu'elle remit à son hôte, sans un mot. Intrigué, Célestin jeta un œil. L'univers se figea alors autour de lui. Après ce qu'il lui parut être une éternité, il s'enfonça sur sa chaise puis éclata de rire. Un rire nerveux et libéré à la fois, le rire désabusé d'un bandit cerné.

Une minuscule photo de la candidate occupait un coin de la carte. Au centre était inscrit son nom. Son véritable nom, juste au-dessus de son titre. Célestin croyait en son flair, mais il n'avait pas reconnu l'inspectrice du travail.

Bien sûr, vous lecteurs, vous lectrices, vous avez travaillé, vous travaillez ou vous travaillerez. Alors vous savez ce que c'est, ce que cela représente, l'importance d'y être, d'y vivre, d'avoir un travail. Vous l'avez vécu ou un proche vous l'a raconté, vous vous y êtes réalisé ou vous avez réalisé que certains pouvaient s'y perdre. Cette année encore, nous avons recueilli, grâce à 124 auteurs, des nouvelles du travail. Elles ne sont toujours pas réjouissantes ; on finit d'ailleurs par se demander si, dans notre monde contemporain, on s'attend à autre chose. C'est la septième rencontre avec ceux qui ont envie de nous faire partager leur vie au travail. Nous avons choisi de vous donner à lire cette sélection. On y parle de difficultés, de souffrance, d'injustice, de sentiments, de relations humaines, de solidarité, de transmissions de savoirs et de métiers, de valeurs... Ils nous en parlent, en partant du début, en racontant le long cheminement de la vie au travail, en évoquant le grand tournant de la fin de l'histoire ; certains nous rappellent que cela ne peut s'arrêter ainsi, qu'il est important de transmettre... que la mémoire et l'histoire doivent se prolonger.

Encore une fois, on pourra s'interroger sur l'écart entre la tonalité générale des écrits et l'ambition de l'ARACT Languedoc-Roussillon et du Réseau ANACT, de promotion de la Qualité de Vie au Travail. Est-ce Utopique ou faut-il partir de ces témoignages essentiels, forts et émouvants pour rendre incontournable cette perspective. Cette envie de vivre bien, de vivre mieux au travail et avec tous ceux qu'on y côtoie, est le signe du caractère central du travail et de l'exigence d'une réflexion permanente qui doit conduire à l'amélioration du travail et au progrès social qui restent sûrement les meilleurs ressorts pour aller de l'avant.

Nous espérons que vous trouverez du plaisir à la lecture de ces 48 nouvelles du travail et l'envie d'être acteur de ces évolutions...

Serge DELTOR  
Directeur de l'ARACT Languedoc-Roussillon  
Délégué Régional de l'ANACT

